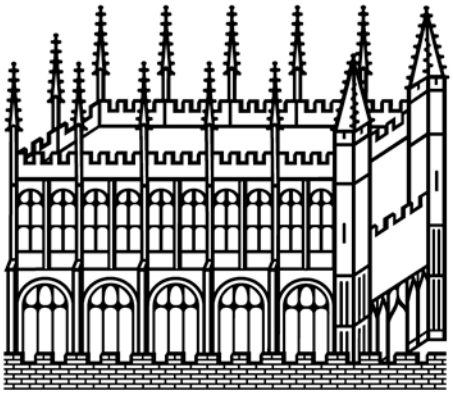


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks



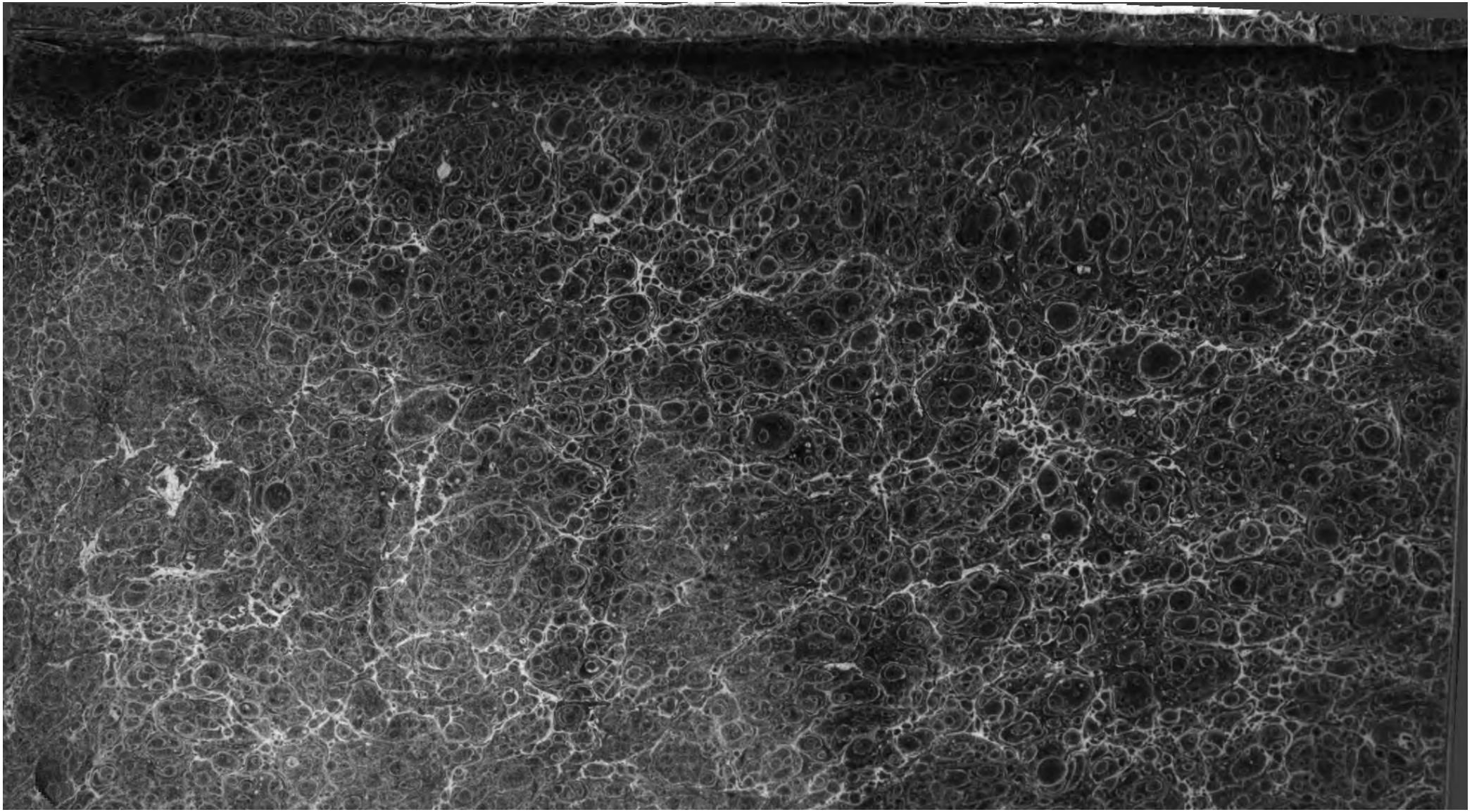
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



286 C. 14



Bibliothèque du Château
de Valençay.



TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

TOME PREMIER.

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ,

Traduite de Henri FIELDING;

PAR L. C. CHÉRON.

Mores hominum multorum vidit.....

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

AN XII. — 1804.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
25 MAY 1929

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR

Sur laquelle il compte beaucoup si on la lit, *et qui est* essentielle *à lire.*

Je n'intitule pas cette traduction, *Traduction nouvelle*, parce que, si peu de mérite qu'on veuille lui attribuer, je confesse de bonne foi que je n'en connais point d'autres.

Quelques reproches que le lecteur se croie fondé à me faire par la suite, je le prie de se souvenir que je ne suis qu'un simple traducteur; et en cette qualité, qu'a-t-il le droit d'exiger de moi? De la pureté, de l'élégance autant qu'il me sera possible, mais surtout de la fidélité. Ce n'est pas

moi que le public est appelé à juger, mais Fielding. Malgré le soin que j'ai mis à supprimer ce que trop évidemment le goût français (un peu sévère par parenthèse), n'aurait pu supporter, je vois encore de l'œil quelques endroits qui pourront l'offenser; mais, en vérité, j'ai fait tout mon possible pour épurer mon original, sans le dénaturer pourtant. Assurément, il m'en aurait coûté beaucoup moins de travail pour le rendre encore plus agréable au goût français : mais j'ai mieux aimé lui conserver en quelques endroits *le goût de terroir*; les véritables *gourmets* en littérature m'en sauront sans doute quelque gré.

Depuis que les diverses nations de l'Europe cultivent les lettres et les sciences avec quelque succès,

il n'en est presqu'aucune qui n'ait en sa langue quelqu'ouvrage dicté par le génie et poli par le goût.

Si par génie, l'on entend une conception vaste et sublime, telle que l'*Iliade*, *l'Énéide*, *la Jérusalem délivrée*, *le Paradis perdu*, il doit être, quel que soit l'idiôme du traducteur, apprécié et senti également par tous les peuples et tous les siècles civilisés. Une traduction fidèle ne peut rien, absolument rien lui faire perdre. Il n'en est pas ainsi du goût : chaque peuple, chaque siècle a le sien. S'ensuit-il qu'il faille rejetter ou ennoblir les expressions populaires et basses que l'un admet, altérer les métaphores et autres figures empruntées d'objets qui ne sont pas familiers à notre vue, se permettre enfin dans une traduction

d'autres retranchemens que ceux des termes et des tableaux grossiers et indécens : je ne le pense pas.

Une traduction, d'après le sens même du mot, doit être fidèle, et ce précepte est ou négligé ou mal entendu. Mais en quoi consiste cette fidélité ? Jusqu'où doit-elle être portée ? voilà sur quoi il y a quelqu'incertitude, et même quelques principes faux, parmi les traducteurs.

Le but principal d'un traducteur doit être de nous faire connaître un auteur ancien ou étranger, par les côtés qui le distinguent et le caractérisent, et de nous mettre en état de le comparer avec d'autres ouvrages modernes ou nationaux du même genre. Nous avons d'abord supposé que l'ouvrage original, s'il n'était pas à la fois intéres-

sant ou utile, avait au moins l'une de ces deux qualités; car que nous importent les bonnes ou mauvaises traductions de mauvais ouvrages: il ne faut pas plus perdre son tems à leur imposer des règles qu'à les lire.

Mais peu de traducteurs consentent à porter des chaînes; ils s'attribuent eux-mêmes le droit de les rompre toutes les fois qu'une plus grande liberté leur semble nécessaire à la facilité, à la grâce, à l'élégance de leurs mouvemens. Ils ne veulent pas être de serviles imitateurs; un terme rendu littéralement serait bas, ils en choisissent un plus noble: une expression serait exagérée, il l'affaiblissent; une métaphore choquerait le goût de leur siècle ou de leur pays, ils en substituent une moins hardie; enfin ils se

permettent souvent de mutiler leur original pour plaire à leurs lecteurs. Mais il est plus difficile d'être fidèle, simple et pur en se modelant sur un original donné, que d'être élégant en se contentant d'une ressemblance imparfaite. Il est plus aisé et moins important de donner à une traduction un air original, que d'y conserver l'air de l'original. Il y a, j'ose le dire, plus de mérite qu'on ne pense communément, à plier son esprit aux formes d'un autre esprit, à se pénétrer de sa manière, à penser avec lui et comme lui, à se cacher, pour ainsi dire, sous son masque, et à imiter si bien tous ses mouvemens, qu'on croie voir l'auteur lui-même et non le traducteur. Je sais bien que l'opinion publique n'accorde pas

beaucoup d'estime à ce genre de talent. Le travail est grand et la gloire est petite. On croit trop légèrement qu'une bonne traduction, c'est-à-dire une traduction exacte et fidèle, est un travail de manœuvre, et suppose un homme incapable de produire quelque chose par lui-même. L'amour-propre s'en offense. Qu'en résulte-t-il? le desir d'un succès plus brillant et la crainte de déplaire à des lecteurs trop délicats en leur présentant des ouvrages anciens ou étrangers traduits avec exactitude, ne peuvent que contribuer à perpétuer l'ignorance, à rétrécir le génie, et à rendre le goût pusillanime, en écartant de nous la connaissance de l'antiquité telle qu'elle est, et des ouvrages étrangers, avec leurs beautés et leurs défauts. Je dis leurs beautés

et leurs défauts : car je ne suis pas d'une érudition aussi tyrannique que madame Dacier, qui veut que nous admirions encore, même *quandò bonus dormitat Homerus*, lorsque le bon Homère dort. Mais souvent on lira avec beaucoup de plaisir ce que l'on blâmera avec non moins de raison : et pourquoi priver le lecteur, même du plus petit plaisir ?

S'il était permis d'apporter quelque modification à la loi d'une traduction rigoureuse, ce ne pourrait être que pour des ouvrages sans caractère qui n'ont rien à perdre à être ainsi corrigés ; mais pour ces productions originales du génie qui ont marqué chez les différentes nations, et qui distinguent d'une manière si tranchante un écrivain de tous les autres écrivains, et même le génie, la langue

et les mœurs d'un peuple et d'un siècle, de tous les autres peuples et de tous les autres siècles, on ne doit pas, en voulant les corriger, leur faire perdre cette précieuse originalité. Si je ne m'abuse moi-même, on se trompera beaucoup sur le plaisir qu'on croira donner en corrigeant ainsi un auteur original. Quelles sont les sources véritables du plaisir que cause la lecture ? La nouveauté des idées et la vivacité des sentimens. Or, il est évident pour moi, qu'Homère, Milton et Fielding, traduits avec une scrupuleuse fidélité, me présenteront des idées plus neuves et m'agiteront de sentimens plus vifs, qu'Homère, Milton et Fielding adoucis et corrigés. Enfin, il n'est pas vrai qu'un ouvrage ancien ou étranger, d'un caractère vraiment

De toutes les difficultés qui accompagnent le travail des traducteurs, la plus grande est celle que leur donnent les métaphores; il y en a parmi eux qui tâchent de substituer à celles qu'ils n'osent rendre mot à mot, des métaphores approchantes établies dans la langue dans laquelle ils écrivent.

La métaphore est une forme de discours par laquelle on substitue à un ou plusieurs mots qui exprimeraient directement une chose ou une action, d'autres mots qui expriment cette chose et cette action indirectement et par analogie.

Comme la métaphore est de toutes les langues, elle appartient à tous les genres, elle est de tous les styles. C'est l'usage qu'en fait l'écrivain, qui distingue son talent, son génie; il y a plus, on

retrouve dans les métaphores les mœurs, les usages, la religion, le gouvernement, la tournure d'esprit, les connaissances, enfin le caractère entier d'une nation, au moins dans ses traits les plus marqués et les plus sensibles.

Lorsque Lucrèce, voulant peindre par une image sensible cette succession des êtres vivans qui conserve éternellement les espèces par la génération, nonobstant la destruction successive des individus, emploie cette belle figure :

Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt.

Si on traduit littéralement cette métaphore, avec quel charme ne retrouverons-nous pas dans cette comparaison pleine de justesse et de grâce, les courses aux flambeaux en usage chez les anciens,

L'abbé Dubos observe que les figures qu'on regarde comme correspondantes dans deux langues, ont rarement la même valeur, et que quand elles auraient la même valeur, souvent elles n'ont pas la même noblesse. Par exemple, dit-il, pour exprimer une chose impossible aux efforts humains, les Latins disaient: *arracher à Hercule sa massue*, et nous disons en français *prendre la lune avec les dents*; la figure latine, simple et noble, ajoute-t-il, est elle bien rendue par la figure française?

Non assurément: mais c'est précisément cette différence de valeur et de noblesse entre les deux figures qui prouve la nécessité indispensable de rendre les figures mot à mot; et ce n'est pas parce que l'expression latine est

plus noble que l'expression française, qu'il ne faut pas adopter celle-ci. Car si un écrivain latin avait dit : *apprehendere lunam dentibus*, et que nous eussions en français la figure empruntée de la massue d'Hercule, il faudrait traduire *prendre la lune avec les dents*, et non pas *arracher à Hercule sa massue.*

Pour vouloir être trop français, nous avons éloigné de nous des trésors que toutes les langues nous offraient à l'envi. Si les traducteurs n'étaient pas si français, notre langue seraient plus grecque, plus latine, plus anglaise, sans cesser d'être notre langue, et par conséquent elle serait plus riche, plus figurée, plus harmonieuse, en un mot, plus belle, puisque sans perdre les beautés qui la distinguent,

lans, sur leurs expressions et leurs tournures heureuses. Il me semble que la langue des Pope, des Gray, des Steele, des Addisson et des Fielding a bien aussi son mérite, et que la perfection des lumières est tout aussi précieuse à acquérir que la perfection du luxe.

Un autre genre d'infidélité dont les traducteurs se rendent coupables le plus communément, parce que sous le prétexte du goût, il sert la paresse et souvent l'ignorance, est celui de mutiler leur auteur. On peut prétendre jusqu'à un certain point qu'un terme bas devait être annobli, qu'une expression exagérée devait être adoucie, enfin qu'il était convenable qu'une métaphore ou toute autre figure fût rendue de telle ou telle manière; mais tout retranchement,

à moins que le passage mutilé ne soit évidemment indécent ou grossier, est un larcin fait tant à l'auteur qu'au lecteur, et il est tout à fait inexcusable.

Laplace s'est évidemment rendu coupable de tous ces genres d'infidélités, notamment du dernier, et, j'ose le dire, sans offrir à ses lecteurs aucune espèce de compensation. Il savait médiocrement l'anglais, et a souvent eu le ridicule de vouloir substituer le peu d'esprit qu'il avait à l'esprit de Fielding.

« Laplace, dit Laharpe dans son »cours de littérature, était un »homme sans talent, sans esprit, »sans connaissances, qui ne sa»vait écrire ni le français, ni même »l'orthographe. (1) La traduction

(1) « Il écrivait toujours *ne fusse que* au lieu de

» de *Tom Jones*, ajoute-t-il, est le
» seul ouvrage de lui qui soit resté:
» ce n'est pas qu'il n'ait défiguré
» et même étranglé inhumainement
» ce chef-d'œuvre de Fielding;
» mais ce roman, le meilleur des
» romans, offre tant d'intérêt et de
» variété, que ceux qui ne savent
» pas l'anglais le liront toujours,
» même dans la plate version que
» nous en avons, jusqu'à ce *qu'une*
» *meilleure plume* vienne quelque
» jour venger Fielding. »

Une meilleure plume que celle de Laplace n'étant pas nécessairement une bonne plume, j'espère que la citation que je viens de faire ne m'exposera à aucun reproche de vanité, défaut si commun

---

» *ne fût-ce*, et ce ne saurait être une faute d'im-
» pression, car le même mot revient cent fois dans
» tous les volumes, et toujours écrit de même. »

à un auteur, mais qu'en aucun cas on ne saurait passer à un simple traducteur.

J'ajouterai que j'ai été habitué à entendre répéter autour de moi : quand nous donnera-t-on donc *Tom Jones* tel que Fielding l'a composé ? et en énonçant ce vœu l'on ne songeoit qu'à ces chapitres célèbres servant d'introduction à chaque livre, sans se douter que le corps entier de l'ouvrage avait été non seulement affaibli, mais presqu'entièrement dénaturé. Qu'il est donc puissant par lui-même l'intérêt qui règne en ce roman, puisque, malgré cette horrible mutilation, il a eu un succès aussi général, succès qui, je l'avoue, me fait un peu trembler pour ma traduction.

Qui ne connaît pas déjà en effet l'aimable *Tom Jones*, l'adora-

ble Sophie, le divin mortel Allworthy, la bonne et sensible Miller, le bourru Western, et jusqu'au joyeux Partridge? Qui ne les a pas rencontrés sous toutes les formes, chez les libraires, à la comédie et même à l'opéra-comique? et malheureusement pour mon imprimeur et pour moi, qui accueillera aujourd'hui mon *Tom Jones* ou plutôt celui de Fielding? Qui? tous ceux qui voudront enfin connaître ce roman vraiment original, et dont ceux-là seuls jusqu'ici ont pu se former une idée, qui ont eu le bonheur de pouvoir le lire dans la langue de son auteur.

Un homme de beaucoup d'esprit (je ne me rappelle pas si c'est Rollin ou l'abbé Dubos) dit quelque part pour le désespoir de tous les traducteurs présens et à venir, que

les pensées et les expressions des auteurs sont à peu près comme ces essences exquises dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre. Je déclare que j'ai pris tous les soins imaginables pour ne pas répandre une seule goutte de mon essence exquise, mais je n'ai trouvé aucun moyen d'empêcher l'évaporation. Voltaire prétend que la meilleure traduction n'est qu'une gravure plus ou moins parfaite qui ne peut jamais rendre qu'imparfaitement le coloris d'un tableau, ce qui est plus vrai des ouvrages en vers que des ouvrages en prose; et je suis de son avis. Enfin madame de Sévigné compare les traducteurs à des domestiques qui vont faire un message de la part de leurs maîtres, et qui disent souvent le contraire

de ce qu'on leur a ordonné. Je réponds à cela que j'ai tâché de faire ma commission le mieux possible, et que, comme les messagers d'Homère, je répète autant que je le puis dans une autre langue, les propres expressions de celui qui m'a envoyé.

J'aurais ici une belle occasion d'allonger savamment ma préface en citant tout ce qu'ont dit en faveur des romans en général, Huet qui les appelle *l'agréable amusement des honnêtes paresseux*, et Turgot qui, s'il faut s'en rapporter à Condorcet, *les regardait comme des livres de morale;* en comparant au moins Richardson avec Fielding, Pamela, Grandisson, Clarisse, avec Joseph Andrews, Amélie, Tom Jones, et en finissant comme de raison par donner la

préférence à ce dernier. Mais je me bornerai à dire que malgré mon profond respect pour le génie immortel de Richardson, je suis de l'avis de ceux qui mettent Fielding au-dessus de lui. Le docteur Warburton et les plus habiles critiques de l'Angleterre se sont accordés en ce point; voici comme s'exprime entr'autres, Arthur, Murphy dans son essai sur la vie et le génie de Fielding :

« Si nous considérons *Tom Jo-*
» *nes* comme les plus célèbres cri-
» tiques ont considéré l'*Iliade*,
» *l'Énéide* et le *Paradis perdu*,
» c'est-à-dire, sous le rapport de
» l'invention, des mœurs, des sen-
» timens et du style (1), nous le

(1) Le style de cet ouvrage est extrêmement varié ; on y trouve successivement des descriptions brillantes, du sublime, du pathétique,

» trouverons à l'abri de la critique
» la plus sévère, et digne de l'é-
» loge si envié et si rarement mé-
» rité, d'avoir atteint le plus haut
» dégré de perfection. D'abord,
» l'action a cette unité que se sont
» toujours imposée les grands mo-
» dèles; elle est fondée sur un seul
» évènement, accompagné d'une
» foule de circonstances et d'inci-
» dens subordonnés qui, dans le
» cours de l'ouvrage, semblent ne
» servir qu'à entraver la marche,
» mais qui conduisent l'imagina-
» tion du lecteur avec le sentiment
» de la plus vive curiosité, à tra-

---

des éloges, de la satyre, de l'ironie, et même du burlesque. On remarquera que lorsque Fielding a des scènes triviales à représenter, son langage s'élève avec une sorte de dignité affectée, pour que le contraste de la bassesse des idées et de la pompe de l'expression les rende encore plus ridicules à notre imagination.

» vers des scènes d'une variété
» prodigieuse, jusqu'au terme où,
» suivant une heureuse progres-
» sion, l'histoire égarée dans une
» foule de détours ingénieux, re-
» prend son cours, et marche sans
» obstacle à sa conclusion. Comme
» une rivière qui roule son onde
» écumante à travers des fragmens
» de rochers, et semble à chaque
» flot, arrêtée par des obstacles in-
» surmontables : on la voit pen-
» dant un certain tems frémir en
» quelque sorte de fureur, dispa-
» raître en se plongeant dans des
» cavernes profondes où elle se
» creuse un lit souterrain, jusqu'à
» ce qu'enfin elle reparaisse de
» nouveau, serpente dans la plaine
» et d'un cours limpide et tran-
» quille aille se jeter doucement
» dans l'océan.

» Quelle variété piquante de ta-
» bleaux et de portraits notre au-
» teur n'a-t-il pas trouvé le moyen
» d'incorporer avec l'action prin-
» cipale, et cela, sans distraire un
» moment l'attention du lecteur
» par des objets étrangers à son su-
» jet, et sans affaiblir l'intérêt gé-
» néral par une multiplicité d'é-
» vènemens épisodiques. Je ne
» crois pas qu'en observant tou-
» jours la grande règle, la règle
» essentielle de l'unité dans le
» plan, aucun auteur ait intro-
» duit une plus grande diversité
» de caractères mieux soutenus et
» placés dans des situations plus
» variées, etc. etc. *Allworthy* est
» le portrait le plus aimable d'un
» homme qui honore l'humanité;
» il trouve dans son propre cœur
» un penchant constant aux ac-

» tions les plus bienfaisantes et les
» plus généreuses, et son esprit le
» conduit toujours avec discerne-
» ment à faire tout ce que sa bon-
» té lui suggère. Quoiqu'il paraisse
» que l'auteur ait travaillé ce por-
» trait, *con amore*, avec prédilec-
» tion, et ait eu le projet de l'of-
» frir au genre humain comme un
» digne objet d'imitation, il s'est
» discrètement restreint dans les
» bornes de la probabilité; on peut
» même dire, de la stricte vérité,
» puisque, suivant l'opinion gé-
» nérale, on suppose qu'il a copié
» les traits du caractère d'un hom-
» me très-respectable qui *vivait*
» *alors*. Rien n'est plus plaisant
» que *Western*; ses manières rus-
» tiques, son honnêteté naturelle
» mais indisciplinée, son juge-
» ment à moitié éclairé, cette gau-

» cherie qui l'accompagne et dont
» il se sait si bon gré, le penchant
» de son esprit à la politique qui
» le trompe toujours, sont tracés
» avec une précision admirable et
» une vérité parfaite. *Miss Brid-*
» *get Allworthy* et *mistriss Wes-*
» *tern*, sœurs de ces deux gentils-
» hommes, sont introduites habile-
» ment dans le cours de l'ouvrage,
» pour donner lieu à une foule de
» scènes agréables. *Tom Jones*
» sera toujours une excellente le-
» çon pour les jeunes gens qui ont
» le cœur porté à la vertu, et qui
» cependant se laissent entraîner
» à l'impétuosité de leurs passions.
» *Thwackum* et *Square* sont in-
» génieusement opposés l'un à
» l'autre; le premier est le portrait
» au naturel d'un ecclésiastique
» qui néglige la partie morale de

» son caractère, et parle avec os-
» tentation de la religion et de la
» grâce. Le second est le ridicule
» le plus fortement prononcé, jeté
» sur ceux qui ont une haute idée
» de la dignité de notre nature et
» de la beauté naturelle de la ver-
» tu, et qui craindraient de s'a-
» baisser jusqu'à reconnaître l'em-
» pire de la religion. En un mot,
» tous les caractères jusqu'à ce-
» lui de *Partridge* et même des
» femmes de chambre et des au-
» bergistes, sont tracés avec au-
» tant de vérité que de gaieté.
» Quelle abondance ! quelle ri-
» chesse ! comme tout y est repré-
» senté d'une manière dramatique!
» comme tout y est en action !
» chaque individu y a ses mœurs
» appropriées aux circonstances
» où il se trouve. On voit les per-

» sonnages, ils agissent, ils par-
» lent à notre imagination, comme
» on les voit agir et parler dans
» le monde. Les sentimens qu'ils
» expriment ont la couleur parti-
» culière de leurs habitudes, de
» leurs passions et de leurs idées.
» Quant à l'auteur lui même (1),
» on peut dire à sa louange que
» toutes les fois qu'il s'adresse à
» nous en personne, il prend tou-
» jours en main les intérêts de la
» vertu et de la religion. Comme il
» nous fait aimer la bonté, la can-
» deur! Quelle horreur il nous

---

(1) Henri Fielding, né à Sharpham-Park en Somerset-Shire, le 22 avril 1707, mourut à Lisbonne en 1754, âgé de 48 ans. Outre les ouvrages que l'on connaît de lui, *Jonathan Wild*, *Joseph Andrews*, *Tom Jones* et *Amélie*, on a trouvé dans ses papiers un projet de réponse à la philosophie posthume de Bolingbroke.

» inspire pour l'imposture et l'hy-
» pocrisie! etc. »

Je serais suspect de ne présenter en faveur de *Tom Jones* que le témoignage des auteurs anglais; je vais y joindre celui d'un des critiques français les plus redoutables, et souvent le plus injuste pour les auteurs de cette nation.

« Pour moi, dit Laharpe, le pre-
» mier roman du monde, c'est
» *Tom Jones*.

» D'abord l'idée première sur
» laquelle tout l'ouvrage est bâti,
» est en morale un trait de génie.
» Des deux principaux acteurs qui
» occupent la scène, l'un paraît
» toujours avoir tort, l'autre tou-
» jours raison, et il se trouve à la
» fin que le premier est un hon-
» nête homme et l'autre un fri-
» pon; mais l'un, plein de la

» candeur et de l'étourderie de la
» jeunesse, commet toutes les
» fautes qui peuvent prévenir con-
» tre lui la vertu même susceptible
» de se laisser tromper; l'autre,
» toujours maître de lui, se sert
» de ses vices avec tant d'adresse
» qu'il sait en même-tems noircir
» l'innocence et en imposer à la
» vertu. L'un n'a que des défauts,
» il les montre et donne des avan-
» tages sur lui; l'autre a des vices,
» il les cache, et ne fait le mal
» qu'avec sûreté. Ce contraste est
» l'histoire de la société, et l'on
» n'a jamais, dans un ouvrage
» d'imagination, développé un
» plus beau fonds de morale et
» donné une plus grande leçon.

» Et d'ailleurs, quelle diversité
» de caractères, tous vrais, tous
» attachans! . . . . . .

» Tous les personnages sont des
» originaux supérieurement tra-
» cés, que vous connoissez, com-
» me si vous aviez vécu avec eux,
» que vous retrouvez tous les
» jours dans le monde et que l'au-
» teur peint, non par l'abondance
» des paroles, mais par la verité
» des actions.

» *Tom Jones* est le livre le
» mieux fait de l'Angleterre; avec
» quel art le fil de l'intrigue prin-
» cipale passe à travers les évène-
» mens épisodiques, sans que ja-
» mais on le perde de vue.....
» .....
» Comme le dénouement est bien
» suspendu et bien amené, et
» quelle heureuse variété de tons!
» Quelle foule de peinture scomi-
» ques qui amusent le lecteur sans
» le réfroidir, et promènent ses

» yeux sur le tableau du monde,
» sans lui faire oublier les person-
» nages dont la destinée doit l'oc-
» cuper.

»Personne n'a essayé d'imiter Fiel-
» ding : il est resté comme *Molière*
» seul de sa classe.» (*Voyez le mor-
ceau entier sur les romans, dans
les œuvres de Laharpe.*)

Tout le monde a lu l'excellent morceau de Marmontel sur les romans, et sait la préférence qu'il donnait à *Tom Jones* sur tous les autres ; enfin je lis encore cet éloge de mon auteur par un écrivain français : « *Tom Jones* réunit la
» vivacité de l'intrigue à la vérité
» des caractères : c'est le seul hé-
» ros de roman qui soit tout à la
» fois honnête, amoureux, et infi-
» dèle. »

Voilà certes de beaux éloges !

Laharpe et Marmontel, quoique français, ne partagent pas l'opinion de ceux qui blâment sur parole les chapitres servant d'introduction aux dix-huit livres dont ce roman est composé, ainsi que les nombreux morceaux de morale aussi gaie que piquante dont il est partout agréablement semé. Je ne me dissimule pas cependant que cette dernière opinion trouvera quelques partisans parmi nos rapides lecteurs de romans nouveaux qui ne cherchent que des émotions fortes ou se laissent aller à l'attrait d'une vaine curiosité. Cette classe de lecteurs trouvera une pâture suffisante dans la foule d'ouvrages nouveaux de cette espèce dont nous sommes accablés depuis douze ou quinze ans, et qui n'entraînent pas moins la perte du goût

que celle du tems. Si cependant la vertu et la religion, parées de tous les charmes que peuvent y ajouter l'esprit le plus fin et la grâce la plus piquante, n'ont pas totalement perdu leur ascendant sur les hommes, j'espère que ceux qui en lisant un livre agréable n'ont pas renoncé à l'avantage de s'instruire en s'amusant, et d'exercer leur esprit en intéressant leur cœur, ne liront pas sans plaisir cet admirable ouvrage malgré les longueurs que j'ai entendu si souvent lui reprocher.

Les longueurs ! Entre mille autres crimes de cette espèce dont Fielding est accusé, je prie le lecteur de vouloir bien se transporter au commencement du quatrième livre, consacré à l'arrivée et au portrait de Sophie, con-

tenant environ six pages dans l'original, indépendamment du chapitre préliminaire : il est curieux de voir comment Laplace a abrégé ces longueurs ; je ne puis résister à la tentation d'en donner ici une idée :

« Le véridique auteur de cette » histoire a fait un portrait en » grand et très-détaillé des charmes, de la figure, du caractère » et des talens de notre héroïne ; » et moi, pour épargner à nos » Français, moins patiens que nos » voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai » tout simplement que *Sophie* » *était belle, et qui plus est, aimable.* » (*Voyez Laplace.*)

Si ce portrait de Sophie est ressemblant, il faut convenir qu'il n'a coûté ni beaucoup de tems, ni

beaucoup de peine, ni un talent bien distingué. Pour moi, je ne reconnais là ni le peintre, ni l'original ; c'est donner une silhouette grossière pour la copie d'un des plus beaux tableaux de nos grands maîtres.

Permettez, mon cher lecteur, que je m'adresse directement à vous en finissant; j'ai tâché d'établir les austères devoirs d'un traducteur, sans dissimuler combien sa tâche était difficile, surtout dans un ouvrage de la nature de celui-ci. J'ose compter sur l'indulgence de ceux qui, ayant lu Fielding dans l'original, sauront apprécier et sentir toutes les difficultés que j'ai dû rencontrer dans le cours de mon travail. Mais j'entends déjà des juges qui se croiront le droit d'être plus sévères,

me reprocher l'insuffisance de mes talens pour une entreprise aussi délicate ; je me soumets d'avance à leurs arrêts, quoique j'aie lieu de me flatter que mon ami Candide m'aurait rendu plus de justice. Vous vous rappelez, mon cher lecteur, le voyage de ce bon jeune homme à Eldorado. Cacambo lui expliquait les bons mots du roi, et *quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots ; de tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonnait le moins.* Vraiment, je le crois bien. Soyez convaincu, mon cher lecteur, que ce qu'il y a de plus difficile à traduire dans le monde, c'est un bon mot qui vous a fait rire, et surtout celui qui ne vous a fait que sourire ; j'y ai été pris mille fois, et cela ne cause pas peu d'humeur, je vous

en réponds. Je pourrais vous citer la page, la ligne, le mot où j'ai jeté ma plume de dépit, écarté ma table et mon fauteuil avec violence, où je me suis levé presqu'au désespoir, affligé de sentir combien j'étais obligé de rester encore loin de mon original. Lecteur, vous pouvez me juger sur ce résultat de mes faibles efforts, mais bien plutôt ne me jugez pas, oubliez-moi, connaissez, admirez Fielding, soyez tout à mon ami *Tom Jones*, à ses amours, à ses infortunes, et partagez enfin son bonheur.

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

LIVRE PREMIER

Contenant, sur la naissance de l'Enfant trouvé, tout ce qu'il est nécessaire ou convenable d'en dire au lecteur, au commencement de cette histoire.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction à l'ouvrage, ou menu du festin.

Un auteur doit se considérer, non comme un homme qui donne un repas à ses amis, ou à des pauvres qu'il nourrit par charité,

mais comme un traiteur qui tient une table d'hôte, à laquelle toutes sortes de personnes sont bien reçues pour leur argent. Il est reconnu que le premier peut faire faire à ses convives telle chère qu'il lui plaît ; que, quelque fade, quelque désagréable même qu'elle puisse leur paraître, ils n'ont aucun droit de s'en plaindre, et que la politesse les oblige au contraire de paraître approuver, de louer même ce que l'on sert devant eux. Celui qui tient une table d'hôte doit s'attendre à un sort tout différent; ceux qui paient leur dîner exigent que leur goût soit satisfait, quelque délicat, quelque bizarre qu'il puisse être; et, si chaque mets ne flatte pas agréablement leur palais, personne ne peut leur refuser le droit de critiquer le repas, de s'en plaindre, et même d'envoyer le traiteur au diable.

C'est pour éviter ces désagrémens réciproques, et ne pas s'exposer à perdre leurs chalans, que l'usage a prévalu, dans ces sortes de maisons, pour peu qu'elles soient honnêtes et bien montées, de présenter à

tous ceux qui y entrent, le menu des différens mets que l'on y trouve, afin qu'ils aient le choix, ou de demeurer, en s'accommodant de ce qui leur est offert, ou de se retirer pour se rendre à une autre table mieux servie à leur goût.

Comme nous ne dédaignons pas d'emprunter de l'esprit ou de la sagesse de quiconque est en état de nous en prêter, nous avons bien voulu condescendre à imiter ces honnêtes traiteurs. Nous allons donner, en conséquence, non-seulement le menu général des mets que nous pourrons servir à nos lecteurs pendant tout le repas que nous leur préparons, mais encore des menus particuliers pour chacun des services qui se succéderont dans ce volume et dans les suivans.

Toutes les provisions que nous avons faites jusqu'ici, se réduisent à un seul article, LA NATURE HUMAINE, et je ne crains point qu'aucun lecteur sensé, quelqu'épicurien qu'il puisse être dans ses goûts, se plaigne, me chicane, ou se retire, parce

que je ne fais mention que de ce seul article. La Tortue, comme le sait par une longue expérience l'alderman de Bristol, l'homme qui a poussé le plus loin les sublimes connoissances de l'art de manger; la tortue contient à elle seule une infinité prodigieuse de mets divers, et le lecteur instruit peut-il ignorer que dans la Nature humaine, quoique désignée ici par un nom générique, il existe une si étonnante variété, que le cuisinier le plus érudit aurait assaisonné toutes les différentes espèces d'animaux et de végétaux connues dans les quatre parties du monde, avant qu'un auteur ait eu la force d'épuiser un sujet aussi étendu.

Je pourrais appréhender une objection de la part des hommes les plus délicats. « Ce mets, s'écrieront-ils, est trop commun et trop vulgaire; n'est-ce pas le sujet rebattu de tous les romans, de toutes les nouvelles, de toutes les pièces de théâtre, de tous les poëmes dont tous les étalages de libraires abondent? » Mais un grand nombre de mets exquis pourraient donc être rejetés

par un épicurien, s'il leur suffisait d'être communs et vulgaires pour être méprisés; puisqu'il n'y a pas de si misérable ruelle dans le quartier le plus obscur de la ville, où l'on n'en rencontre portant le même nom.

Pour continuer la même métaphore, le tout dépend de l'assaisonnement que l'auteur sait y mettre; car, comme dit M. Pope:

> Le véritable esprit est la nature ornée;
> C'est ce que tout le monde a pensé, senti, vu,
> Et que personne encor n'avait si bien rendu.

Le même animal qui a l'honneur de représenter sur la table d'un duc, peut déroger ailleurs. Où donc est la différence entre la nourriture du plus grand seigneur et celle du porte-faix, lorsque tous deux ont à leur dîner une portion du même bœuf ou du même veau, si ce n'est dans la manière de l'assaisonner, de l'apprêter, de la décorer et de la servir? C'est par-là seulement que l'une provoque et excite l'appétit le plus languissant, tandis que l'autre émousse et rebute souvent la faim la plus dévorante.

Il en est de même de la nourriture de l'esprit, dont la bonté dépend moins de la nature des mets en lui-même, que du talent de l'auteur pour l'apprêter. Quelle sera donc la satisfaction du lecteur, quand il verra que nous avons fidèlement suivi, dans cet ouvrage, l'un des plus sublimes principes du meilleur cuisinier que ce siècle, ou peut-être même celui d'Héliogabale, ait jamais produit! Ce grand homme, si bien apprécié par tous les amateurs d'une chère fine et délicate, commence d'abord par servir des mets communs à ses convives affamés, et s'élève ensuite par degrés, et en proportion inverse des besoins présumés de leurs estomacs, jusqu'à la quintessence la plus pure des sauces et des épices. Ainsi, nous présenterons d'abord la Nature humaine à l'appétit dévorant de nos lecteurs, sous la forme simple et commune où elle est apperçue dans nos campagnes; nous la relèverons ensuite avec tous les assaisonnemens d'affectation et de vices que nous fourniront abondamment les cours et les villes de France et

d'Italie. Nous ne doutons point que ces moyens n'excitent la curiosité de nos lecteurs, comme on suppose qu'ils ont réussi au grand personnage dont nous venons de parler, pour exciter l'appétit de ses convives.

Ceci posé, nous ne tiendrons pas plus long-temps à la diète ceux de nos lecteurs à qui notre menu est agréable ; et, pour satisfaire leur appétit, nous allons leur offrir sur-le-champ le premier service de notre histoire.

CHAPITRE II.

Esquisse du caractère de M. Allworthy. Portrait plus détaillé de miss Bridget Allworthy, sa sœur.

Dans la partie du nord de l'Angleterre, communément appelée Sommerset-Shire, vivait il y a peu de temps, et peut-être vit encore un gentilhomme, dont le nom était Allworthy, et qui à juste titre pouvait être appelé le favori de la nature et de la fortune; car toutes deux semblaient s'être disputées à qui le comblerait de plus d'excellentes qualités et de richesses. Quelques-uns pourront penser que la nature était sortie victorieuse de ce débat, puisqu'elle l'avait accablé de ses dons, tandis que la fortune n'en avait eu qu'un seul en son pouvoir; mais en le lui faisant, elle s'était montrée si prodigue, que d'autres pourront regarder ce seul bienfait comme un équivalent plus

que suffisant de tous ceux qu'il avait reçus de la nature. Celle-ci l'avait doué d'un physique agréable, d'une constitution saine, d'un jugement sûr et d'un cœur bienfaisant; celle-là l'avait fait hériter de l'une des terres les plus étendues et les plus riches du canton.

Ce gentilhomme avait, dans sa jeunesse, épousé une femme aussi estimable que belle, dont il avait été éperdûment amoureux; il en eut trois enfans, qui moururent tous dès leur bas âge. Il eut encore le malheur de perdre cette femme chérie, cinq ans environ avant l'époque où cette histoire a été publiée; il supporta cette perte, quelque grande qu'elle fût pour lui, avec toute la fermeté d'un homme sage et courageux. Nous devons cependant confesser qu'il y avait un peu de bizarrerie dans la manière dont il en parlait quelquefois; il disait souvent qu'il se regardait toujours comme marié; qu'il considérait sa femme comme ayant entrepris un peu avant lui, un voyage qu'il ferait très-certainement, un peu plu-

tôt, un peu plus tard, et qu'il n'avait pas le moindre doute de la rencontrer encore dans un lieu où désormais il ne se séparerait plus d'elle : sentimens pour lesquels une partie de ses voisins faisait le procès à son bon sens, une autre à sa piété, une troisième enfin à sa sincérité.

Il passait la plus grande partie de l'année retiré à la campagne, avec une sœur pour laquelle il avait l'amitié la plus tendre. Cette dame avait un peu plus de trente ans, âge auquel, si l'on en croit les médisans, on peut prendre, sans impropriété, le titre de vieille fille. Elle était de cette sorte de femmes que l'on estime plus pour leurs bonnes qualités que pour leur beauté, et qui sont généralement appelées, par leur propre sexe, du nom de bonnes femmes..... et que vous aimez assez, Mesdames, à rencontrer dans le monde. Elle était, en effet, si loin de regretter de n'être point belle, que jamais elle ne parlait sans mépris de cette perfection, si l'on peut nommer ainsi la beauté, et que souvent elle

remerciait Dieu de ne pas lui avoir donné autant d'attraits qu'à Miss une telle, qui peut-être eût été plus sage si elle eût été moins jolie. Miss Bridget Allworthy, car tel était son nom, pensait avec raison que les charmes personnels n'étaient autre chose dans une femme, que des pièges dressés pour elle-même aussi bien que pour les autres. Cependant, elle avait autant de discrétion dans sa conduite, sa prudence était toujours aussi constamment en garde que si elle avait eu à craindre tous les pièges qui furent jamais tendus à tout son sexe depuis le commencement du monde; et j'ai réellement observé, quelqu'étrange que cela puisse paraître au lecteur, que cette garde de la Prudence, semblable à la milice bourgeoise, n'est jamais plus disposée à faire son devoir, que là où il y a le moins de danger.

Lecteur, avant d'aller plus loin, je crois convenable de vous instruire que j'ai le projet de faire, dans le cours de cette histoire, tout autant de digressions que l'occasion s'en présentera à moi; je vous préviens que

je m'en établis moi-même le juge, m'en rapportant plus à mes propres lumières qu'à celles d'un misérable critique, quel qu'il soit. Je prends cette occasion de prier tous ces messieurs de s'occuper de leurs propres affaires, et de ne se mêler ni des affaires, ni des ouvrages qui ne les concernent en aucune façon; car, jusqu'à ce qu'ils produisent les titres qui les constituent mes juges, je n'irai point plaider à leur tribunal.

CHAPITRE III.

Évènement singulier qui arrive à M. Allworthy, à son retour chez lui. Conduite décente de mistriss Débora Wilkins, avec quelques réflexions convenables sur les bâtards.

J'ai dit à mon lecteur, dans le chapître précédent, que M. Allworthy avait hérité d'une grande fortune, qu'il avait un bon cœur et n'avait point d'enfans. D'où l'on conclura sans doute qu'il vivait en honnête homme, ne devait pas un schelling, ne prenait que ce qui lui appartenait, entretenait une bonne maison, recevait ses voisins à sa table avec plaisir et cordialité, était charitable envers les pauvres, c'est-à-dire, le plus souvent, envers ceux qui aiment mieux mendier que travailler, leur donnait les reliefs de sa table, mourut immensément riche, et fonda un hôpital.

Il est vrai qu'il fit beaucoup de ces choses; mais, s'il n'eût fait rien de plus, je le laisserais rappeler à la postérité son propre mérite sur quelque belle pierre de taille bien polie, au-dessus de la principale porte de son hôpital. Le sujet de cette histoire sera beaucoup plus extraordinaire; autrement il serait trop ridicule que j'eusse consenti à prodiguer mon tems pour écrire un ouvrage aussi volumineux que celui-ci.

M. Allworthy était resté trois mois entiers à Londres pour une affaire particulière que j'ignore, mais qui sans doute était très-importante, puisqu'elle l'avait retenu si longtems loin de sa maison, dont il ne s'était pas absenté l'espace d'un mois de suite depuis un grand nombre d'années. Il arriva à son château très-tard dans la soirée; et, après avoir soupé légèrement avec sa sœur, se retira dans sa chambre, extrêmement fatigué. Il venait de passer quelques minutes à genoux, usage dont il ne se dispensait jamais sous aucun prétexte, et se préparait à se mettre au lit, lorsqu'en levant sa cou-

verture il vit, à sa grande surprise, couché entre ses draps, un enfant enveloppé dans un lange grossier, dormant d'un sommeil doux et profond. Il resta quelque tems immobile et frappé d'étonnement à cette vue; mais, comme la bonté l'emportait toujours dans son cœur, il commença bientôt à être touché de compassion pour le petit malheureux. Il tira sa sonnette, et donna ordre de faire lever sur-le-champ une ancienne gouvernante de la maison, en l'avertissant de se rendre sans délai auprès de lui. Cependant, il était si attaché à contempler la beauté de l'innocence, embellie de ces couleurs charmantes qui parent le front de l'enfance endormie, ses pensées étaient tellement arrêtées sur cet objet, qu'il n'eut pas le tems de réfléchir qu'il était en chemise, quand la vieille servante entra. Elle avait pourtant donné à son maître un tems suffisant pour s'habiller; car, autant par respect pour lui que par égard pour la décence, elle avait passé je ne sais combien de minutes à ajuster ses cheveux devant sa glace, malgré toute

la précipitation que le domestique avait exigée d'elle, et quoiqu'elle ignorât si son maître n'était pas en danger de mourir d'apoplexie ou de quelqu'autre attaque de cette nature.

On ne sera pas étouné qu'une créature qui tenait tant à la décence pour elle-même, se trouvât choquée du moindre oubli de cette vertu dans un autre. Elle n'eut pas plutôt ouvert la porte et vu son maître debout en chemise, à côté du lit, une lumière à la main, qu'elle recula, frappée du plus terrible effroi; et elle se serait peut-être évanouie tout-à-fait, si M. Allworthy ne se fût au moment même rappelé l'état dans lequel il était, et n'eût mis fin à ses terreurs, en la priant de rester dehors jusqu'à ce qu'il eût jeté quelques vêtemens sur ses épaules, et pût paraître sans choquer les chastes yeux de mistriss Débora Wilkins, qui, quoique dans la cinquante-deuxième année de son âge, affirmait n'avoir jamais vu un homme sans ses habits. Les railleurs et les impies riront peut-être de son effroi; mais mon lecteur,

plus grave et plus sensé, considérant l'heure de la nuit, l'ordre qu'elle avait reçu de sortir précipitamment de son lit, et la situation dans laquelle elle trouva son maître, la justifiera complètement, et applaudira à sa conduite, à moins que l'expérience qu'il faut toujours supposer dans les filles de l'âge de mistriss Débora, ne diminue un peu de son admiration.

Quand mistriss Débora fut rentrée dans la chambre, et eut été instruite par son maître de la découverte du petit enfant, elle fut frappée d'une consternation plus grande encore que ne l'avait été celle de M. Allworthy, et elle ne put s'empêcher de s'écrier, avec l'accent de l'effroi, qui régnait également dans ses yeux :

« Mon cher Monsieur, eh! que faut-il faire ? »

M. Allworthy lui répondit qu'il fallait prendre soin de l'enfant cette nuit, et que dès le lendemain matin il donnerait des ordres pour lui trouver une nourrice.

« Fort bien, Monsieur, dit-elle, et j'es-

père que Monsieut emploiera son autorité pour faire arrêter la malheureuse qui est sa mère; car, il faut que ce soit une de nos voisines; je serai bien charmée de la voir enfermée à Bridewell, et fouettée à la queue d'une charrette. En vérité, d'aussi méprisables créatures ne sauraient être trop sévèrement punies. Je garantirais que ce n'est pas son premier; j'en juge par son impudence à l'attribuer à Monsieur.

» Me l'attribuer, Débora! répondit M. Allworthy; je ne puis penser qu'elle ait formé un pareil dessein; je suppose seulement qu'elle s'est servie de ce moyen pour que l'on prît soin de son enfant, et je suis vraiment heureux qu'elle n'ait pas fait pis.

» Je ne sais pas ce qu'elle pouvait faire de pis, s'écria Débora. Eh quoi donc! ces malheureuses abandonnées pourront mettre impunément le fruit de leurs débauches aux portes des honnêtes gens! et, quoique Monsieur connaisse bien sa propre innocence, le monde est si médisant, et il est arrivé à plus d'un honnête homme de passer pour

le père d'enfans qui ne lui appartenaient pas. Et si vous prenez soin de l'enfant, on le croira encore plus facilement. D'ailleurs, pourquoi Monsieur prendrait-il soin d'un enfant que la paroisse est obligée d'entretenir ? Encore, si c'était l'enfant d'un honnête homme ! Mais quant à moi, il me répugne de toucher ces malheureux bâtards que je ne regarde pas comme mes semblables. En vérité, Monsieur, il n'a pas l'odeur d'un chrétien. Si j'étais assez hardie pour donner mon avis, je voudrais qu'on le mît dans un panier, qu'on le portât dehors, et qu'on le déposât à la porte d'un marguillier de la paroisse. Voilà justement une nuit favorable : seulement un peu de vent, un peu de pluie ; mais s'il est bien enveloppé et mis dans un panier bien chaud, il y a deux contre un à parier qu'il vivra jusqu'à ce qu'on le trouve dans la matinée. Dans le cas contraire, nous aurons rempli notre devoir en prenant de lui un soin convenable ; et il vaut mieux peut-être, pour de telles créatures, mourir dans un état d'in-

nocence que de grandir et d'imiter leurs mères. Car on ne peut rien en attendre de mieux. »

Il y avait dans ce discours quelques traits qui auraient peut-être offensé M. Allworthy, s'il l'avait écouté attentivement ; mais il avait en ce moment l'un de ses doigts dans la petite main de l'enfant qui, en la pressant légèrement, semblait implorer son assistance. Cette muette éloquence l'eût emporté de beaucoup sur celle de mistriss Débora, eût-elle été dix fois plus grande encore. Il lui donna sur-le-champ l'ordre d'emporter l'enfant dans son lit, et de faire lever une servante pour lui préparer de la bouillie et les autres choses nécessaires, avant qu'il se réveillât : il ordonna également qu'on lui fournît tous les petits vêtemens convenables de bonne heure dans la matinée, et qu'on le lui rapportât à son lever.

Tel était le discernement de mistriss Wilkins, tel était le respect qu'elle portait à son maître, dans la maison duquel elle

jouissait d'une excellente place, que ses scrupules s'évanouirent totalement en recevant ses ordres. Elle prit l'enfant entre ses bras, sans aucune apparence d'aversion pour l'illégitimité de sa naissance, et, après avoir déclaré que c'était un charmant petit enfant, elle se retira et l'emporta dans sa chambre.

M Allworthy se livra ensuite à ce sommeil agréable dont un cœur affamé de bienfaisance est si disposé à jouir, quand il est pleinement satisfait. Comme ce sommeil est le plus doux que je connaisse, je prendrais plus de soins pour en peindre tous les charmes à mon lecteur, si je savais quel air lui conseiller pour lui en procurer un semblable.

CHAPITRE IV.

Description qui met le lecteur en danger de se rompre le col. Il en réchappe. Grande complaisance de miss Bridget Allworthy.

L'architecture gothique n'a jamais rien produit de plus noble que le château de M. Allworthy; il avait un air de grandeur qui frappait de vénération et égalait en beauté la plus riche architecture de l'ancienne Grèce. La commodité des distributions intérieures répondait à la majesté du dehors.

Il était situé au sud-est d'une montagne, mais plus près de sa base que de son sommet, ensorte qu'il se trouvait abrité du nord-est par un magnifique bois de vieux chênes qui s'élevaient au-dessus pendant l'espace de près d'un demi-mille, comme les gradins d'un amphithéâtre; et cependant il était placé à une hauteur qui le laissait

jouir du charmant aspect de la vallée qui s'étendait au-dessous.

Au milieu du bois était une superbe allée, descendant en pente vers le château. De sa partie la plus élevée, jaillissait une source abondante que vomissait un rocher couvert de sapins, et qui formait une cascade continuelle de trente pieds environ. Sa chûte n'était pas régulière, mais elle tombait naturellement et s'échappait à travers des morceaux de roche brisée et couverts de mousse, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue au pied du rocher. Puis, roulant sur un lit de cailloux dans un canal qui lui ménageait, en serpentant, une quantité de moindres chûtes, elle tombait enfin au pied de la montagne, environ un quart de mille au-dessous du château, du côté du sud, dans un lac qui était vu en face de tous les appartemens. De ce lac, qui occupait le centre d'une plaine superbe, embellie par des grouppes de hêtres et d'ormes et animée par des troupeaux, sortait une rivière que l'on voyait pendant plusieurs milles s'égarer

à travers une étonnante variété de prairies et de bois, jusqu'à ce qu'elle se perdît dans la mer, dont un large bras, dominé par une île agréable, terminait le paysage.

Sur la droite de cette vallée s'ouvrait une vue d'une étendue moins considérable, ornée de plusieurs villages et terminée par une des tours d'une vieille abbaye ruinée, totalement couverte de lierre et dont une partie de la façade se soutenait encore, sans paraître avoir éprouvé les outrages du tems.

La gauche offrait la vue d'un très-beau parc composé de terrains inégaux et agréablement variés. On y voyait des montagnes, des plaines, des bois, des eaux dirigées avec un goût admirable et devant moins leurs beautés à l'art qu'à la nature. Derrière le parc s'élevait par degrés une longue chaîne de montagnes inhabitées dont les sommets se perdaient dans les nues.

On était au milieu de mai : la matinée était pure et sereine; M. Allworthy se promenait sur sa terrasse, d'où l'aurore décou-

vrait successivement le paysage admirable que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur.

Bientôt, après avoir lancé des flots de lumière qui s'élevaient devant lui et sillonnaient la surface azurée du firmament, comme pour précéder sa pompe, le Soleil se leva dans tout l'éclat de sa majesté. Un seul objet sur la terre pouvait effacer sa gloire; et cet objet était M. Allworthy : un être humain, rempli de bienfaisance, méditant de quelle manière il pourrait se rendre le plus agréable à son Créateur, en faisant le plus de bien possible à ses créatures.

Lecteur, prenez y garde. Je vous ai conduit, sans y penser, sur le sommet d'une montagne aussi élevee que celle qui couronne le château de M. Allworthy. Comment vous en faire descendre sans vous rompre le col ? je ne le sais pas bien. Hasardons cependant de nous laisser glisser ensemble jusqu'en bas. Car miss Bridget tire sa sonnette, et M. Allworthy va descendre pour déjeûner. C'est dans leur salle à manger

que je suis obligé de vous suivre, et où, si vous le permettez, je serai charmé de vous tenir compagnie.

Je suppose les complimens et salutations ordinaires entre le frère et la sœur épuisés, et le thé versé; M. Allvorthy fit appeler mistriss Wilkins, et dit à sa sœur qu'il avait un présent à lui faire, pour lequel elle le remercia, imaginant sans doute que ce devait être une robe ou quelqu'ajustement plus précieux encore. Car il lui avait souvent fait des présens de cette nature, et elle, pour lui plaire, passoit un tems considérable à se parer. Je dis pour lui plaire, car elle affectait toujours un grand mépris pour la parure et pour les femmes qui en faisaient leur principale étude.

Mais si telle fut son espérance, qu'elle fut cruellement trompée, quand mistriss Wilkins, conformément à l'ordre qu'elle avait reçu de son maître, apporta le petit enfant! On a observé que les grandes surprises sont muettes, et telle fut celle de miss Bridget jusqu'à ce que son frère eût pris la

parole et lui eût raconté toute l'histoire que nous ne rapporterons pas, puisque le lecteur la connaît déjà.

Miss Bridget avait toujours affiché un si grand respect pour ce que les femmes se plaisent à honorer du nom de vertu, elle avait elle-même conservé si sévèrement l'austérité de son caractère, que l'on devait s'attendre, et sur-tout mistriss Wilkins, qu'elle donnerait carrière aux réflexions les plus amères en cette occasion, qu'elle exigerait en quelque sorte qu'on renvoyât au plutôt l'enfant hors du château, comme une espèce d'animal nuisible; mais elle préféra prendre la chose du bon côté, exprima quelque compassion pour cette petite créature abandonnée, et loua grandement la charité de son frère dans ce qu'il avait fait en cette circonstance.

Peut-être le lecteur trouvera-t-il l'explication de cette conduite dans la complaisance de miss Bridget pour M. Allworthy, quand nous l'aurons informé que cet excellent homme avait terminé son récit en an-

nonçant la ferme résolution de prendre soin de l'enfant et de l'élever comme le sien propre. Car nous devons en convenir, elle était toujours prête à obliger son frère, et ne contrariait ses opinions que très-rarement, si même cela lui arriva jamais : non qu'elle ne fît pas quelquefois de légères observations, telles que celle-ci, par exemple : Que les hommes étaient obstinés, qu'il ne fallait pas les contrarier, et qu'elle aurait bien voulu être assez heureuse pour jouir d'une fortune indépendante ; mais ces observations étaient toujours faites à voix basse et s'élevaient tout au plus jusqu'au murmure.

Toutefois, ce qu'elle épargna à l'enfant, elle en fut extrêmement prodigue envers la pauvre mère inconnue, et épuisa sur elle tous les noms injurieux dont la vertu ne manque jamais de déchirer celles qui déshonorent leur sexe.

On délibéra ensuite sur les moyens à prendre pour découvrir cette malheureuse mère. D'abord on scruta la conduite des

servantes du château. Elles furent toutes acquittées par mistriss Wilkins, et avec une justice apparente; car elles étaient toutes de son choix, et peut-être aurait-il été difficile de rencontrer ailleurs un semblable assortiment d'épouvantails.

L'examen devait ensuite se porter sur les habitantes de la paroisse. Le soin en fut donné à mistriss Wilkins, qui se chargea de faire son rapport dans l'après-dîner.

Tout étant ainsi convenu, M. Allworthy se retira dans son cabinet, suivant son usage, et laissa l'enfant à sa sœur qui, à sa prière, avait bien voulu en prendre soin.

CHAPITRE V

Ne contenant que peu de faits bien communs et une observation peu commune.

Quand M. Allworthy fut retiré, mistriss Débora demeura en silence, attendant que miss Bridget lui donnât le ton. Car, relativement à ce qui s'était passé devant son maître, la prudente femme de charge n'en tenait aucun compte, s'étant souvent aperçue que les opinions de la sœur, en l'absence du frère, différaient considérablement de celles qu'elle avait manifestées en sa présence. Miss Bridget ne la laissa pas long-tems dans cette anxiété; car, ayant fixé quelque tems avec le plus vif intérêt l'enfant qui dormait couché sur les genoux de mistriss Débora, elle ne put s'empêcher de lui donner un baiser passionné, déclarant en même-tems que l'extrême beauté de cette innocente créature l'intéressait vivement.

Rassurée par cette observation, mistriss Débora serra tendrement l'enfant entre ses bras, et le baisa avec le transport le plus vif, s'écriant d'une voix glapissante : O la chère petite créature, la chère, la douce, la charmante créature! Je proteste en vérité que c'est le plus joli enfant que l'on ait jamais vu.

Ces exclamations furent interrompues par miss Bridget, qui s'occupant sans délai d'exécuter la commission qu'elle avait reçue de son frère, donna ordre de procurer à l'enfant tout ce qui lui était nécessaire et lui destina une des meilleures chambres du château. Quand c'eût été son propre enfant, elle ne l'eût pas mieux traité. Mais, de peur que le lecteur vertueux ne soit tenté de la blâmer de prendre un si grand intérêt à un enfant illégitime, pour lequel toute espèce de commisération est regardée par la loi comme une injure faite à la religion, nous croyons convenable d'observer qu'après avoir donné ses ordres, elle ajouta que, puisque c'était le caprice de

son frère d'adopter le petit bambin, elle supposait que devant être un jour le maître de la maison, il devait être traité avec les plus tendres égards; que, quant à elle, elle ne pouvait s'empêcher de croire que c'était un encouragement pour le vice, mais elle connaissait trop bien l'obstination des hommes pour s'opposer à leurs ridicules fantaisies.

C'est avec des réflexions de cette nature qu'elle accompagnait, comme nous l'avons déjà observé, chacun de ses actes de complaisance pour les desirs de son frère; et rien, certainement, ne pouvait contribuer davantage à augmenter le mérite de cette complaisance, que la déclaration faite par elle en même-tems, qu'elle connaissait la folie et la déraison des desirs auxquels elle se soumettait. Une obéissance tacite ne suppose aucun sacrifice de la volonté, et peut, en conséquence, être facile; mais, lorsqu'une femme, un enfant, un parent, un ami ne remplissent nos desirs qu'en murmurant et avec répugnance, ou avec

des expressions de déplaisir et de mécontentement, l'obstacle évident qu'ils ont à surmonter ajoute beaucoup à l'obligation qu'on leur doit.

Comme cette observation profonde est une de celles que l'on peut supposer un bien petit nombre de lecteurs en état de faire eux-mêmes, j'ai jugé convenable de leur prêter mon secours; mais il ne faut pas qu'ils s'attendent souvent à cette faveur dans le cours de mon ouvrage, à moins qu'ils ne s'y rencontre des difficultés de la même nature, que peut seul résoudre le génie dont nous autres écrivains supérieurs sommes doués.

CHAPITRE VI.

Mistriss Débora arrive dans la paroisse. Comparaison frappante. Portrait de Jenny Jones. Exemple des difficultés et du découragement que peuvent èprouver les jeunes femmes qui cherchent à s'instruire.

Mistriss Débora ayant obéi à son maître dans tout ce qui était relatif à l'enfant, se prépara sur-le-champ à aller visiter les maisons dans lesquelles on supposait que la mère pouvait être cachée.

Lorsque le terrible ennemi de la nation emplumée, qui habite les airs, le milan, est apperçu par une bande de colombes amoureuses dont il menace de faire sa proie, elles répandent l'alarme au loin dans la campagne, et jusqu'aux plus innocens des oiseaux, tout le petit peuple aîlé

s'enfuit en tremblant et s'enfonce dans les retraites les plus cachées : le tyran des airs, ayant le sentiment de sa dignité, plane avec orgueil au-dessus de cette foule intimidée, et médite des projets funestes.

Ainsi, l'approche de mistriss Débora fut proclamée dans toutes les rues, et toutes les habitantes se retirèrent précipitamment dans leurs maisons, chacune d'elles redoutant la visite dont elle était menacée. Mistriss Débora s'avance orgueilleusement d'un pas lent et mesuré, portant en l'air sa tête altière, remplie de l'opinion de sa prééminence, et des projets qu'elle avait formés pour parvenir à la fatale découverte.

Le lecteur pénétrant, n'inférera point de cette comparaison, que ces pauvres gens connussent le dessein qui amenait mistriss Wilkins, en ce moment, vers eux; mais, comme la grande beauté de la comparaison peut courir le danger de ne pas être sentie d'ici à un siècle, jusqu'à ce que quelque commentateur daigne un

jour s'emparer de cet ouvrage, je crois qu'il convient d'aider un peu le lecteur en cet endroit.

Je déclare donc que mon intention a été de faire entendre que, comme il est dans la nature du milan de dévorer les petits oiseaux, il est de même dans la nature des gens de l'espèce de mistriss Wilkins, d'insulter et de tyranniser le petit peuple; moyen dont ils se servent pour se dédommager de leur servile complaisance envers leurs supérieurs. Quoi de plus raisonnable en effet, que ces esclaves et ces flatteurs exigent de leurs inférieurs les mêmes taxes qu'ils paient eux-mêmes aux personnes qui sont au-dessus d'eux.

Toutes les fois que mistriss Débora avait eu occasion d'exercer une complaisance extraordinaire pour mitriss Bridget, et avait ainsi contrarié sa disposition naturelle, elle avait l'habitude d'aller se promener au milieu de ces bonnes gens pour se calmer, se soulager, et, comme

dans cette circonstance, se purger de sa mauvaise humeur : ce qui rendait ses visites plus importunes qu'agréables ; il faut dire la vérité, on la craignait et on la haïssait universellement.

A son arrivée, elle se rendit à l'habitation d'une matrone du village, pour laquelle elle avait généralement montré des dispositions plus favorables que pour toutes les autres ; et cela, parce que cette femme avait l'extrême bonheur de lui ressembler par les grâces de sa personne, et d'être née à-peu-près dans le même-tems qu'elle. Elle lui confia tout ce qui était arrivé, et le dessein qui l'amenait. Elles commencèrent aussi-tôt par examiner la conduite de toutes les jeunes filles de la paroisse, et parvinrent à fixer leurs plus violens soupçons sur une Jenny Jones, qu'elles s'accordèrent toutes deux à juger coupable.

Cette Jenny Jones n'était pas très-belle ; rien ne se faisait remarquer ni dans sa figure, ni dans sa personne ; mais

la nature avait en quelque sorte compensé son manque de beauté, avec ce qui est généralement plus estimé parmi les femmes dont le jugement est parvenu à l'âge de la maturité; car elle lui avait accordé beauconp d'esprit et de jugement. Jenny avait considérablement ajouté à ces avantages par l'instruction; elle avait été pendant plusieurs années au service d'un maître d'école qui, ayant apprécié les talens naturels de cette jeune fille, et découvert en elle un desir extraordinaire d'apprendre (car à toutes ses heures de loisir on la trouvait lisant dans les livres des écoliers), eut la bonté ou la folie, (tout comme il plaira au lecteur de l'appeller), de l'instruire, au point qu'elle parvint à savoir très-bien la langue latine, et devint presque aussi savante que le plus grand nombre des jeunes gens de qualité de ce siècle. Mais cet avantage, ainsi que la plupart de ceux d'une espèce aussi extraordinaire, était accompagné de quelques légers inconvéniens. Car, comme il ne

faut pas s'étonner qu'une jeune fille si accomplie eût peu de goût pour la société de celles que la fortune avait faites ses égales, et que l'éducation avait à tel point replacées au-dessous d'elle, l'on s'étonnera bien moins encore que cette supériorité dans Jenny, jointe à sa conduite qui en était la conséquence nécessaire, eût allumé quelque peu d'envie et de méchanceté contr'elle dans le cœur de toutes ses compagnes. Ce feu avait toujours brûlé en secret, depuis que Jenny avait quitté le service et était revenue dans la paroisse.

L'envie cependant ne s'était pas encore montrée à découvert, quand la pauvre Jenny, à la grande surprise de tout le monde, et pour le tourment de toutes les jeunes femmes du lieu, parut publiquement un dimanche, vêtue d'une robe de soie toute neuve, et coiffée d'un bonnet garni de dentelles.

Le feu qui était resté caché sous la cendre, éclata alors avec violence. Le savoir de Jenny avait augmenté son orgueil,

et aucune de ses voisines n'était assez obligeante pour nourrir sa fierté des honneurs auxquels elle semblait prétendre. Au lieu de leurs respects et de leurs adorations, sa parure ne lui attira donc que leur haine et leurs injures. Toute la paroisse fut d'avis qu'elle ne pouvait pas avoir acquis de telles choses honnêtement; et les mères, au lieu d'en souhaiter de semblables à leurs filles, se félicitaient au contraire de les en voir privées.

Ce fut peut-être là le motif qui engagea la matrone à accuser cette pauvre fille au tribunal de mistriss Wilkins; mais une autre circonstance confirma celle-ci dans ses soupçons. Jenny avait beaucoup fréquenté dans ces derniers tems, le château de M. Allworthy; elle avait rempli l'office de garde auprès de miss Bridget, dans une violente maladie, et l'avait veillée pendant plusieurs nuits. D'ailleurs elle y avait été vue justement la veille du retour de M. Allworthy, par mistriss Wilkins elle-même, qui malgré sa pénétration

n'en avait d'abord conçu aucun soupçon ; car, elle le disait elle-même, elle avait toujours considéré Jenny comme une fille sage (quoique dans le fait elle connût fort peu sa conduite), et aurait plutôt soupçonné quelques-unes de ces misérables effrontées qui se donnent des airs, parce qu'elles ont la bonne foi de se croire jolies.

Jenny fut sur-le-champ sommée de comparaître en personne devant mistriss Débora, ce qu'elle fit immédiatement. Alors mistriss Débora prenant la gravité d'un juge, avec quelque chose de plus que son austérité, et prononçant la sentence avant d'avoir instruit le procès, commença à lui parler en ces termes : « coquine, effrontée !....

Quoique, d'après les raisons que nous venons d'exposer, mistriss Débora fut très-persuadée de la faute de Jenny, il est encore très-possible que M. Allworthy eût desiré un peu plus d'évidence pour la juger convaincue ; mais elle évita cette peine à

ses accusatrices, en confessant avec franchise la vérité du fait.

Cette confession qui paraissait dictée par le repentir, n'amollit point le cœur de mistriss Débora, qui la traita d'une manière plus injurieuse encore qu'auparavant. La franchise de Jenny n'eut pas plus de succès auprès de la foule qui commençait à devenir très-nombreuse. Un grand nombre de femmes s'écrièrent qu'elles savaient bien comment finirait la robe de soie de madame; d'autres parlèrent ironiquement de son savoir; il n'y en eut pas une seule qui n'imaginât quelques formes nouvelles, propres à exprimer son horreur pour la pauvre Jenny, qui supporta le tout très-patiemment, excepté la malice d'une d'entr'elles qui fit quelques réflexions sur sa personne, et dit, en lui relevant le menton avec violence: il faut qu'un homme ait grand appétit pour donner des robes de soie à une créature de cette espèce. Jenny répliqua à cette insulte avec une aigreur bien faite pour surprendre

toute personne judicieuse qui aurait observé la tranquillité avec laquelle elle avait souffert tous les affronts faits à sa chasteté. Mais sa patience était peut-être fatiguée, car c'est une vertu qui résiste difficilement à un trop long exercice.

Mistriss Débora ayant réussi dans sa recherche au-delà de ses espérances, s'en revint triomphante, et à l'heure indiquée fit un rapport fidèle à M. Allworthy qui fut extrêmement étonné de ce qu'il apprit; car il avait entendu parler de l'esprit extraordinaire et des progrès de cette jeune fille à qui il s'était promis de faire une petite dot, et qu'il avait intention de donner en mariage à un curé voisin. Aussi son chagrin en cette occasion, fut-il au moins égal à la satisfaction de mistriss Débora, et peut paraître beaucoup plus raisonnable à un grand nombre de lecteurs.

Miss Bridget se récria et dit, que, quant à elle, elle n'aurait plus désormais bonne opinion d'aucune femme; car, avant

tout ceci, Jenny avait aussi le bonheur d'être très-avant dans ses bonnes grâces.

La prudente femme de charge, fut dépêchée une seconde fois pour amener la malheureuse accusée devant M. Allworthy, non comme quelques-uns le désiraient et comme tous s'y attendaient, à l'effet d'être envoyée à la maison de correction, mais pour recevoir des conseils et des reproches salutaires, que ceux qui font cas de ces sortes d'instructions, pourront lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII

Contenant un sujet tellement grave, que le lecteur ne pourra rire une seule fois pendant tout le cours du chapitre, à moins que ce ne soit aux dépens de l'auteur.

Quand Jenny parut, M. Allworthy se retira avec elle dans son cabinet, et lui parla en ces termes :

« Vous savez, mon enfant, qu'il est en mon pouvoir, comme magistrat, de vous punir très-rigoureusement, et vous devez peut-être avoir d'autant plus lieu de redouter ce que je puis, que vous avez en quelque sorte rejetté votre faute sur moi.

» Mais, peut-être aussi, est-ce la raison qui m'a déterminé à en agir d'une manière plus douce avec vous ; car, comme aucun ressentiment particulier ne doit influer sur un magistrat, je serai si loin de consi-

dérer l'imprudence que vous avez eue de déposer votre enfant dans mon château, comme une aggravation de votre offense, qu'en expliquant favorablement votre conduite en cela, je supposerai qu'elle procède d'une affection naturelle pour l'être qui vous doit le jour, puisque vous pouviez avoir l'espérance de le voir mieux soigné chez moi qu'il ne pouvait l'être par vous ou par son coupable père. Vous m'auriez, certes, plus cruellement offensé, si vous aviez exposé le petit malheureux, comme le font quelques mères dénaturées, qui semblent n'avoir pas moins violé les lois de l'humanité, que celles de la chasteté. C'est sous ce second rapport que je vais considérer le crime que vous avez commis, je veux dire, la violation de votre chasteté, crime si odieux en lui-même et si terrible dans ses conséquences, quelle que soit la coupable légèreté avec laquelle le traitent les débauchés et les impies.

» Ce que ce crime a d'odieux dans sa nature se présente évidemment à tous les chré-

tiens, puisqu'il est commis au mépris des lois de notre sainte religion, et du commandement exprès de son divin fondateur.

» Et il est aisé de prouver ici que les conséquences en sont effroyables. Car que peut-il y avoir de plus terrible que d'encourir la colère de Dieu par l'infraction de ses commandemens, et sur-tout par un crime contre lequel la plus épouvantable vengeance est formellement prononcée?

» Mais cette doctrine est si simple, quoiqu'elle soit, hélas! trop peu suivie, que les hommes, quelque besoin qu'ils aient d'être souvent avertis de leurs devoirs, ne pèchent jamais par ignorance sur ce point. Le peu que je vous en ai dit suffira pour réveiller en vous des sentimens qui doivent être gravés dans le fond de votre cœur. Car je voudrais vous inspirer le repentir, et non vous entraîner au désespoir.

» Ce crime a d'autres conséquences, non pas, à la vérité, aussi effrayantes, mais telles qu'en les considérant avec attention, on devrait les croire suffisantes pour dé-

tourner tous les hommes, tout votre sexe au moins, de le commettre.

» Car il vous rend infâmes; et, comme les lépreux de l'antiquité, vous exile de la société, je veux dire, de celle de tous ceux qui ne sont ni méchans, ni réprouvés; ces derniers pouvant seuls desirer de s'associer avec vous.

» Si vous avez de la fortune, vous vous rendez, par cela même, incapable d'en jouir. Si vous n'en avez point, vous vous ôtez tous les moyens d'en acquérir, et même de pourvoir à votre subsistance, car aucune personne honnête ne voudra vous recevoir dans sa maison. Ainsi vous pouvez être entraînée par la nécessité dans un état de honte et de misère qui finit par détruire inévitablement le corps et l'ame.

Aucun plaisir peut-il compenser ces malheurs? Par quel sophisme, par quelle illusion la tentation peut-elle être assez forte pour vous entraîner à un marché aussi désavantageux? Le plaisir des sens a-t-il donc un tel empire sur votre raison, la tient-il

si complettement endormie qu'il vous empêche de fuir avec autant d'effroi que d'horreur un crime qui emporte toujours avec lui une aussi terrible punition ?

» Qu'elle doit être vile et méprisable ; qu'elle doit être dépourvue de cette fierté d'ame, de cet orgueil convenable sans lequel nous sommes indignes du nom de créatures humaines, celle qui peut supporter la honte de s'abaisser au niveau du plus stupide animal, et sacrifier tout ce qui est grand et noble en elle, tout ce qu'elle a de céleste, à un desir qu'elle partage avec les créatures les plus abjectes. Aucune femme, certainement, ne donnera la passion de l'amour pour excuse à cet abandon d'elle-même. Ce serait s'avouer le grossier instrument des plaisirs de l'homme. L'amour, avec quelque brutalité qu'on en puisse corrompre et pervertir le sens, est une passion que la raison permet, approuve même, et qui ne peut jamais être violente que lorsqu'elle est partagée. Car, quoique l'écriture sainte nous ordonne d'aimer nos en-

nemis, elle n'a pas prétendu que nous ayons pour eux cet amour ardent que nous portons naturellement à nos amis, beaucoup moins encore que nous leur fîssions le sacrifice de notre vie et de ce qui devrait nous être plus cher encore, de notre innocence. Maintenant, sous quel autre aspect que celui d'un ennemi, une femme raisonnable peut-elle considérer l'homme qui la sollicite de s'engager pour jamais dans tous les malheurs que je viens de vous décrire, et qui voudrait lui faire payer si cher le droit de se procurer à lui-même un plaisir si passager, si commun et si méprisable? Car, suivant toutes les lois reçues, la honte avec ses terribles conséquences retombe entièrement sur elle. L'amour qui cherche toujours le bonheur de ce qu'il aime, peut-il trahir une femme au point de lui faire faire un marché aussi funeste? Lorsqu'un tel corrupteur a l'impudence de lui faire accroire qu'il a pour elle une véritable affection, cette femme ne doit-elle pas le regarder, non-seulement comme un ennemi, mais

comme le pire de tous les ennemis, un ami faux et perfide qui a le projet de plonger tout à la fois son corps dans la débauche et son esprit dans l'erreur. »

Jenny paraissant extrêmement touchée, M. Allworthy fit une pause, et continua en ces termes : « Je vous ai parlé ainsi, mon enfant, non pour vous humilier, en vous rappelant ce qui est irrévocablement passé, mais pour vous donner des forces et vous aider à vous garantir désormais de la séduction. Je n'aurais pas même pris cette peine, si je ne pensais un peu avantageusement de votre esprit, malgré la faute énorme que vous avez commise. Mais j'ai quelque espérance que vous vous repentez dans le fond de votre cœur, et j'en juge par la sincérité de votre confession. Si cette espérance ne me trompe pas, je prendrai soin de vous faire conduire loin du théâtre de votre honte, dans un lieu où, étant inconnue, vous éviterez du moins la punition qui, comme je vous l'ai dit, attend votre crime en ce monde; et j'espère que, par

votre repentir, vous vous soustrairez dans l'autre à la redoutable sentence prononcée contre lui. Soyez sage le reste de vos jours, et je ferai ensorte que le besoin ne soit plus désormais la cause de votre égarement. Croyez-moi, il y a plus de plaisir, même en ce monde, à vivre dans l'innocence et la vertu, que dans la débauche et le vice.

» Quant à votre enfant, qu'aucune inquiétude ne vous tourmente. J'en aurai soin mieux que vous ne pouviez jamais l'espérer. Il ne vous reste plus qu'à m'apprendre quel est le misérable qui vous a séduite, car j'aurai envers lui beaucoup plus de sévérité que je ne vous en ai montré à vous-même. »

En ce moment Jenny commença à lever ses yeux qui étaient restés fixés sur la terre, et, avec un son de voix aussi décent que son regard était modeste, répondit en ces termes;

« Vous connaître, Monsieur, et ne pas aimer votre bonté, serait manquer totalement soi-même de sentiment et de bonté. Ce serait à moi la plus coupable ingratitude

de ne pas reconnaître avec la plus vive sensibilité à quel degré il vous a plu exercer votre indulgence en cette occasion. Quant à la douleur que j'éprouve de ce qui s'est passé, je sais que vous m'épargnerez la confusion de vous l'exprimer encore moi-même. Ma conduite future vous prouvera mieux mes sentimens que tous les sermens que je pourrais faire ici. Je vous demande la permission de vous assurer, Monsieur, que je suis plus touchée de vos avis que de l'offre généreuse par laquelle vous les avez terminés. Car, comme vous avez bien voulu le dire, Monsieur, c'est une preuve de la bonne opinion que vous daignez avoir de moi. » Ici, ses larmes coulant en abondance, elle s'arrêta un instant et continua bientôt ainsi : « En vérité, Monsieur, votre bonté m'accable, je tâcherai de mériter celle que vous voulez bien encore avoir pour moi ; car, si j'ai tout le bon sens qu'il vous plaît si obligeamment de m'attribuer, de tels avis ne peuvent m'être inutiles. Je vous remercie de tout mon cœur

de vos projets de bienfaisance pour mon pauvre enfant, privé de tout secours. Il est innocent, et j'espère qu'il vivra pour reconnaître toutes les faveurs dont vous le comblez. Il faut maintenant, monsieur, que je vous supplie à deux genoux de ne pas persister à exiger que je vous déclare le père de mon enfant. J'ose vous promettre que vous le connaîtrez un jour; mais je suis obligée par les liens de l'honneur et les engagemens les plus solemnels, aussi bien que par les promesses et les sermens les plus religieux, de cacher son nom en ce moment. Je vous connais trop bien pour supposer même que vous vouliez exiger de moi le sacrifice de mon honneur et de ma religion. »

M. Allworthy, pour qui ces derniers mots étaient sacrés, hésita un moment avant de répliquer, et lui dit ensuite qu'elle avait mal fait de prendre un tel engagement avec un misérable; mais que, puisqu'elle l'avait pris, il n'insisterait pas pour qu'elle le rompît. Il ajouta que ce n'était

pas par un motif de curiosité qu'il avait desiré connaître le coupable, mais à dessein de le punir, ou au moins pour ne pas courir le hasard de faire du bien à quelqu'un qui n'en serait pas digne.

Jenny lui donna sur ces deux points les assurances les plus solemnelles, que la personne en question était hors de son pouvoir, n'était point soumise à sa juridiction, et ne serait probablement jamais l'objet de sa bienfaisance.

L'ingénuité de cette conduite avait inspiré à ce digne homme une si grande confiance en Jenny, qu'il crut aisément ce qu'elle lui disait. Car, comme elle avait dédaigné de s'excuser par un mensonge, et risqué d'encourir toute sa colère dans la situation où elle se trouvait, plutôt que de manquer à son honneur et à sa probité par une trahison, il n'avait aucun lieu de craindre qu'elle se fût rendue coupable d'un mensonge envers lui.

Il la renvoya donc en l'assurant qu'il l'éloignerait bientôt de la portée des traits

de la médisance à laquelle elle demeurait exposée, ajoutant encore quelques instructions dans lesquelles il lui recommandait le repentir. « Souvenez-vous, mon enfant, lui dit-il en finissant, que vous avez encore à vous reconcilier avec celui dont la faveur est d'une beaucoup plus grande importance pour vous, que la mienne. »

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre miss Bridget et mistriss Débora, plus amusant, mais moins instructif que le précédent.

Aussitôt que M. Allworthy se fut retiré dans son cabinet avec Jenny Jones, comme on vient de le voir, miss Bridget et la femme de charge allèrent se poster dans une chambre attenante, d'où, à travers le trou de la serrure, elles firent leur profit du discours instructif prononcé par M. Allworthy, ainsi que des réponses de Jenny, et de toutes les autres particularités que j'ai exposées dans le dernier chapitre.

Miss Bridget connaissait aussi parfaitement cette petite ouverture que lui présentait la porte du cabinet de son frère, et en faisait usage aussi fréquemment

que Thisbé de la célèbre ouverture de la muraille qui la séparait de son cher Pyrame. Dans toutes les occasions importantes, miss Bridget ne manquait pas de s'en servir. Ce moyen lui procurait souvent l'avantage de connaître les volontés de son frère, sans lui donner la peine de les lui exprimer. Il est vrai que cette communication n'avait pas toujours été sans inconvéniens pour elle, et qu'elle avait eu quelquefois raison de s'écrier avec Thisbé, dans Shakespear : O malheureuse, malheureuse muraille! Car, M. Allworthy étant juge de paix, certains détails que nécessitaient les informations concernant les bâtards, ou telles autres parties de sa jurisdiction, étaient assez propres à offenser grièvement les chastes oreilles des filles, sur-tout quand elles approchent de l'âge de quarante ans, ce qui était le cas de miss Bridget. Mais elle avait dans ces sortes d'occasions, l'avantage de cacher sa rougeur aux yeux des hommes, et personne n'ignore le principe de droit,

de non apparentibus, et non existentibus eadem est ratio (1). C'est-à-dire, quand on ne voit pas une femme rougir, elle ne rougit point.

Ces deux excellentes femmes gardèrent un silence imperturbable pendant toute la scène qui eut lieu entre M. Allworthy et la jeune fille ; mais aussi-tôt qu'elle fut terminée et qu'il ne fut plus possible au vieux gentilhomme de les entendre, mistriss Débora ne put s'empêcher de s'irriter de la clémence de son maître et de s'indigner de ce qu'il souffrait que Jenny lui cachât le père de l'enfant, jurant qu'elle lui aurait arraché son secret avant le coucher du soleil.

A ces mots, miss Bridget laissa échapper un sourire, chose qui ne lui était pas ordinaire ; non que je veuille donner à penser à mon lecteur que ce fût un de ces sourires voluptueux qu'Homère place sur les lèvres de Vénus, toutes les fois qu'il la nomme

(1) Ce qui ne paraît pas, et ce qui n'est pas, sont tous deux la même chose.

la Déesse qui aime le rire; ce n'était pas non plus un de ces sourires dont lady Séraphina charme une brillante assemblée du haut de sa loge à l'opéra, et dont Vénus elle-même voudrait posséder les grâces au prix de son immortalité. Non, c'était un de ces sourires que l'on placerait plus convenablement sur les joues creuses de l'auguste Tisiphone, ou de l'une de mesdemoiselles ses sœurs.

Ce fut avec un sourire de cette dernière espèce, et avec une voix aussi douce que le souffle de Borée dans une des soirées de l'agréable mois de novembre, que miss Bridget désaprouva gracieusement la curiosité de mistriss Débora, vice dont la dernière semblait trop entachée, et contre lequel la première s'emporta avec la plus grande amertume, ajoutant que parmi tous ses défauts elle remerciait le ciel de ce que ses ennemis ne pouvaient lui reprocher de s'immiscer dans les affaires des autres.

Elle continua ensuite à faire l'éloge de l'esprit et de l'honnêteté avec lesquels Jenny s'était conduite; elle dit qu'elle ne pouvait

s'empêcher de convenir avec son frère qu'il y avait quelque mérite dans la sincérité de sa confession, et dans sa fidélité envers son amant ; qu'elle l'avait toujours regardée comme une fille sage, et ne doutait pas qu'elle n'eût été séduite par quelque misérable qu'il fallait bîâmer infiniment plus qu'elle, et qui probablement en aurait triomphé par une promesse de mariage ou par quelqu'autres moyens aussi perfides.

Cette conduite de miss Bridget surprit grandement mistriss Débora ; car cette femme rusée n'ouvrait jamais la bouche soit devant son maître, soit devant sa maîtresse, avant d'avoir sondé leurs dispositions, avec lesquelles ses sentimens se trouvaient toujours parfaitement d'accord. Mais en cette circonstance elle avait pensé qu'elle pourrait sans danger s'écarter de sa réserve ordinaire. J'espère que le lecteur pénétrant ne l'accusera pas de manquer de prévoyance en agissant ainsi ; mais admirera plutôt avec quelle prodigieuse célérité elle retourna sur ses pas, dès qu'elle s'ap-

perçut qu'elle s'était engagée dans un mauvais chemin.

« Avec votre permission, Madame, dit cette femme adroite et vraiment grande politique, je dois avouer que je ne puis m'empêcher d'admirer autant que madame l'esprit de cette jeune fille ; et, comme le dit madame, si la pauvre malheureuse a été trompée par quelque scélérat, c'est elle qu'il faut plaindre ; et certainement, comme le dit Madame, la jeune fille a toujours été reconnue pour une bonne et honnête fille, et nullement fière de sa figure, comme le sont quelques malheureuses abandonnées du voisinage.

» Vous dites vrai, Débora, dit miss Bridget ; si la jeune fille eût été une de ces malheureuses dont nous avons un trop grand nombre dans la paroisse, j'aurais condamné la douceur de mon frère envers elle. Je vis l'autre jour à l'église, deux filles de fermiers qui avaient la gorge toute découverte ; je proteste qu'elles me choquèrent infiniment. Si ces étourdies tendent des

pièges aux hommes, peu importe les malheurs qu'elles s'attirent à elles-mêmes. Je déteste de semblables créatures ; il aurait mieux valu pour elles qu'elles eussent été défigurées par la petite-vérole. Mais je dois avouer que je n'ai jamais rien vu qui approchât de cette conduite scandaleuse dans la pauvre Jenny ; elle a été, j'en suis convaincue, trahie, peut-être même violée par quelqu'artificieux scélérat, et je plains la pauvre malheureuse de tout mon cœur. »

Mistriss Débora applaudit à tous ces sentimens, et elles terminèrent ce dialogue par dire d'un commun accord et avec amertume, tout le mal possible de la beauté, non cependant sans avoir charitablement exprimé la compassion la plus tendre pour de jeunes filles aussi honnêtes que simples, qui se laissent séduire par les artifices des hommes.

CHAPITRE IX

Contenant des choses qui surprendront le lecteur.

Jenny retourna chez elle, satisfaite de la réception de M. Allworthy, dont elle publia adroitement l'indulgence, autant peut-être par orgueil, que comme le moyen le plus propre à la réconcilier avec ses voisines, et à imposer silence à leurs clameurs.

Mais, quoique ce dernier dessein, en le lui supposant, pût paraître assez raisonnable, l'évènement ne répondit pas à son attente; car, lorsqu'elle fut conduite devant le juge de paix, et tant qu'on craignit qu'elle ne fût destinée à la maison de correction, il y avait un assez grand nombre de jeunes femmes qui commençaient à avoir pitié de sa situation, quoique quelques-unes s'écriassent encore que c'était assez bon pour elle, et se fissent d'avance un plaisir de la pensée qu'elle briserait du chanvre

avec une robe de soie. Mais, quand on sut de quelle manière M. Allworthy s'était conduit à son égard, la chance retourna contre elle. Madame a du bonheur, je vous assure, s'écriait l'une ; voilà ce que c'est que d'être la favorite, disait une seconde ; c'est sa science qui en est la cause, disait une troisième : chacune faisait ainsi à sa façon, quelque malin commentaire sur ce sujet, et des réflexions plus ou moins amères sur la partialité du juge.

Le lecteur, qui connaît le pouvoir et la bienfaisance de M. Allworthy, pourra juger la conduite de ces gens aussi ingrate qu'impolitique. Mais, quant à son pouvoir, M. Allworthy ne s'en servait jamais contre eux, et il était si prodigue de sa bienfaisance, que par cela même il désobligeait presque tous ses voisins. Car c'est un secret bien connu de tous ceux qui lui ressemblent, qu'en accordant un bienfait, non-seulement on ne se procure pas un ami, mais que l'on est encore certain de se faire un grand nombre d'ennemis.

Cependant, par les soins et la bonté de M. Allworthy, Jenny fut bientôt éloignée, et mise à l'abri des reproches. La méchanceté ne pouvant plus alors exercer sa rage sur elle, commença à se jeter sur un autre objet; et sur qui, sur M. Allworthy lui-même; car il courut bientôt un bruit sourd qu'il était le père de l'enfant trouvé.

Cette supposition, qui paraissait expliquer sa conduite, fut universellement adoptée. Le cri public, que sa douceur avait excité, commença bientôt à prendre un autre ton, et se changea en invectives contre sa cruauté envers cette pauvre fille. Les femmes les plus graves et les moins médisantes, déclamaient contre les hommes qui désavouaient les enfans dont ils étaient les pères. Il y en eut même quelques-unes qui, après le départ de Jenny, insinuèrent qu'on l'avait enlevée avec des desseins trop noirs pour oser les dire, et qui donnaient à entendre qu'il fallait faire une recherche légale dans toute cette affaire, et forcer certaines personnes à représenter la jeune fille.

Ces calomnies auraient eu probablement de fâcheuses conséquences, elles auroient au moins occasionné quelqu'inquiétude à un homme d'un caractère moins ferme et plus méfiant que M. Allworthy ; mais elles ne produisirent aucun de ces effets ; il les méprisa complètement, et elles ne servirent qu'à contribuer à l'innocent amusement des commères du voisinage.

Comme nous n'avons pas le don de deviner de quel caractère peut être notre lecteur, et comme il sera quelque tems sans entendre parler de Jenny, nous croyons nécessaire de lui confier le plutôt possible, que M. Allworthy était et paraîtra par la suite, innocent de toute intention criminelle. Il ne commit réellement qu'une faute en politique, celle de tempérer la justice par la pitié, et de ne pas consentir à satisfaire les dispositions *bienveillantes* de la populace (1), en livrant à sa compassion la

(1) Toutes les fois que ce mot se rencontre dans nos écrits, il signifie des personnes sans vertu et dé-

pauvre Jenny, que, pour avoir occasion de la plaindre, on aurait bien desiré voir ruinée et condamnée à l'infamie, par un petit séjour dans la prison de Bridewell.

Loin de céder à leurs desirs, ce qui aurait anéanti pour la pauvre Jenny tout espoir de réforme, et lui aurait même fermé la route de la vertu, si ses propres inclinations devaient un jour la porter à y rentrer, M. Allworthy aima mieux l'y encourager par les seuls moyens qui lui restaient encore; car il est malheureusement trop vrai que beaucoup de femmes sont devenues tout-à-fait abandonnées et se sont précipitées dans l'abîme du vice, par l'impossibilité de revenir sur leurs premières erreurs; ce qu'elles ne pourront jamais, je le crains bien, tant qu'elles demeureront au milieu des témoins de leur faute. M. Allworthy fit donc très-sagement d'envoyer Jenny dans

---

nuées de tous sentimens, dans quelque rang que ce soit; et dans ce sens, il se rapporte souvent à un grand nombre de celles du plus haut rang.

un lieu où elle pût jouir encore de l'avantage d'une bonne réputation, après avoir éprouvé les malheureuses conséquences de l'avoir perdue.

C'est pourquoi, en quelque lieu qu'elle aille, nous lui souhaitons un bon voyage, et prenons, pour le moment, congé d'elle et du petit enfant trouvé son fils, ayant des sujets d'une beaucoup plus haute importance à communiquer au lecteur.

CHAPITRE X.

Hospitalité de M. Allworthy. Légère esquisse du caractère de deux frères, l'un docteur et l'autre capitaine.

Le château et le cœur de M. Allworthy n'étaient fermés pour personne; mais l'un et l'autre étaient plus particulièrement ouverts aux hommes de mérite. A dire vrai, c'était peut-être la seule maison du royaume où l'on fût certain d'obtenir un dîner en le méritant.

Les hommes de génie étaient sur-tout distingués par lui; et, en cela, il montrait beaucoup de discernement. Il n'avait pas eu l'avantage d'une éducation brillante; mais, comme il avait beaucoup d'esprit naturel, il s'était appliqué avec tant d'ardeur, quoiqu'un peu tard, à l'étude des belles-lettres, et il avait si bien profité de la conversation habituelle des hommes les

plus instruits, qu'il était devenu lui-même un très-bon juge dans tous les genres de littérature.

Il n'est pas étonnant que dans un siècle où ce genre de mérite est si peu estimé et si peu profitable, ceux qui le possédaient se rendissent en foule avec empressement, dans un lieu où ils étaient sûrs d'être reçus avec de grands égards, et où ils pouvaient jouir de presque tous les avantages d'une grande fortune, comme s'ils l'eussent possédée eux-mêmes ; car M. Allworthy n'était point un de ces hommes généreux qui sont toujours prêts à donner, avec une extrême bonté, la table et le logement aux hommes d'esprit et aux savans, à la charge par eux de ne leur rendre en échange que du plaisir, de l'instruction, de la flatterie, de la servitude; en un mot, de s'enrôler au nombre de leurs domestiques, sans cependant porter la livrée, ni recevoir de gages.

Chacun chez lui, au contraire, était parfaitement maître de son tems, et pouvait, à son gré, satisfaire ses desirs dans

tout ce qui n'était pas défendu par la loi, la vertu et la religion. Il pouvait de même, si sa santé l'exigeait, ou simplement si son inclination à la tempérance ou même à l'abstinence l'y portait, se dispenser d'assister aux repas, ou s'en retirer, quand cela lui convenait, sans être le moins du monde sollicité d'en agir autrement. Car il faut convenir que de telles sollicitations de la part des supérieurs, ressemblent beaucoup à des ordres. Mais tous les hôtes de M. Allworthy étaient à l'abri de pareilles impertinences, non-seulement ceux dont l'égalité de fortune fait considérer par-tout la compagnie comme une faveur, mais encore ceux à qui l'indigence rend une telle hospitalité nécessaire, et qui sont d'autant moins bien reçus à la table des grands, qu'ils ont un plus pressant besoin de l'être.

Au nombre de ces derniers était le docteur Blifil, homme qui eut le malheur de perdre tous les avantages d'un grand mérite, par l'obstination d'un père, qui le destinait à une profession qu'il détestait.

Par obéissance, le docteur avait été obligé, dans sa jeunesse, d'étudier la médecine, ou plutôt de dire qu'il l'étudiait ; car, dans le fait, les livres qui traitaient de cette science étaient presque les seuls qu'il n'eût pas lus ; et, malheureusement pour lui, il possédait presque toutes les autres, à l'exception de celle qui devait le faire subsister. La conséquence de tout ceci fut, qu'à l'âge de quarante ans, le docteur n'avait pas de pain.

Un homme comme le docteur Blifil était sûr d'être bien venu à la table de M. Allworthy, auprès duquel les malheurs étaient toujours une recommandation, quand ils provenaient de la folie ou de la méchanceté des autres, et non de la faute du malheureux lui-même. Outre ce mérite négatif, le docteur avait auprès de lui une recommandation positive : c'était une grande apparence de religion. Qu'elle fût réelle ou qu'il n'en eût que l'extérieur, c'est ce que je n'ai point assez de présomption pour affirmer, ne possédant aucune pierre de

touche avec laquelle je puisse distinguer la fausse de la véritable.

Si cette partie de son caractère plaisait à M. Allworthy, elle enchantait miss Bridget qui engageait souvent le docteur dans un grand nombre de controverses religieuses. Elle ne manquait jamais alors de lui exprimer une grande satisfaction des connaissances qu'il possédait, et ne paraissait pas insensible aux complimens qu'il lui faisait sur les siennes. Dans le fait, elle avait lu beaucoup de livres de théologie et avait embarrassé plus d'un ministre des environs. D'ailleurs sa conversation était si pure, ses regards si sages, tout son ensemble si grave et si solemnel, qu'elle paraissait mériter le nom de sainte autant que son propre nom, ou qu'aucune autre femme honorée de ce titre dans le calendrier romain.

Les sympathies de toute espèce sont propres à faire naître l'amour : aussi l'expérience nous apprend-elle qu'aucune ne va plus directement à ce but que la sympathie religieuse entre des personnes d'un sexe

différent. Le docteur s'appercevant qu'il plaisait à miss Bridget, ne tarda pas à déplorer le malheureux accident qui lui était arrivé, environ dix ans auparavant. Non-seulement il était marié avec une autre femme qui vivait encore, mais ce qu'il y avait de pis, c'est que son mariage était connu de M. Allworthy. Tel était l'obstacle fatal qui s'opposait au bonheur qu'il voyait une assez grande probabilité d'obtenir, en épousant cette jeune dame; car il n'avait jamais eu la moindre idée de la séduire. Il devait ces sentimens, soit à sa religion, ce qui est très-vraisemblable, soit à la pureté de sa passion qui avait en vue ce à quoi le mariage seul pouvait le faire parvenir, ou lui donner quelques droits.

Il rêvait encore à cette malheureuse difficulté, lorsqu'il se souvint qu'il avait un frère pour lequel elle n'existait pas. Il ne doutait point que ce frère ne réussît auprès de miss Bridget; car il croyait avoir discerné dans cette dame une inclination pour le mariage, et le lecteur ne blâmera point la

confiance du docteur, quand il connaîtra les qualités de ce frère.

Il avait environ trente-cinq ans, était d'une taille moyenne, et, ce qu'on appelle, bien bâti. Il avait au front une cicatrice qui nuisait moins à sa beauté qu'elle ne dénotait sa valeur; car il était officier. Il avait de belles dents, et, quand il le voulait, quelque chose d'affable dans son sourire. Quoiqu'il eût beaucoup de rudesse dans son air et dans son langage, il pouvait quelquefois s'en défaire et montrer toutes les apparences de la douceur et de la gaîté. Il n'était ni grossier ni entièrement dépourvu d'esprit, et avait été connu dans sa jeunesse par mille petites saillies qui lui faisaient encore honneur quelquefois, quoiqu'il eût adopté un caractère plus sérieux depuis quelque tems.

Il avait aussi bien que son frère fait ses études à l'université. Car son père, usant de la même autorité envers ses deux enfans, l'avait destiné à entrer dans les ordres. Mais le vieux gentilhomme étant mort avant qu'il les eût reçus, il renonça à la milice

ecclésiastique, et aima mieux être bréveté par le roi qu'ordonné par un évêque.

Il fut d'abord lieutenant de dragons, et monta peu de tems après au grade de capitaine. Mais ayant eu une dispute avec son colonel, il fut obligé de se défaire de sa compagnie. Depuis ce tems, il s'était retiré à la campagne où il vivait comme un bon paysan, s'appliquait à lire les saintes écritures, et était quelque peu suspect de pencher vers le méthodisme.

Il ne devait donc pas paraître invraisemblable qu'un tel homme pût réussir auprès d'une dame qui avait d'aussi saintes dispositions, et dont les inclinations n'avaient pour but que l'état du mariage en général. Mais il n'est pas si aisé d'expliquer comment le docteur qui, certainement, n'avait pas beaucoup d'amitié pour son frère, pût se résoudre, pour l'amour de lui, à payer d'un si mauvais procédé l'hospitalité de M. Allworthy.

C'est qu'il est certaines natures qui se plaisent dans le vice comme d'autres dans

la vertu; c'est qu'il faut que ce soit un plaisir d'être complice d'un vol qu'on ne peut commettre soi-même; ou, enfin, ce que l'expérience rend probable, c'est que l'on éprouve sans doute une vive satisfaction dans l'élévation de sa famille, quelque peu d'amour ou de respect qu'on ait d'ailleurs pour elle.

Je ne déciderai point si aucun de ces motifs influa sur le projet du docteur. Je me contente de dire le fait. Il fit avertir son frère, et trouva le moyen de l'introduire chez M. Allworthy, comme quelqu'un qui avait le dessein de lui faire à lui-même une petite visite en passant.

Le capitaine n'avait pas demeuré huit jours au château, que le docteur eut raison de se féliciter de son discernement. Car il faut convenir que le premier était un aussi grand maître dans l'art d'aimer, que feu Ovide lui-même. D'ailleurs il avait reçu de son frère des instructions convenables aux circonstances, et il sut en tirer un bon parti.

CHAPITRE XI

Contenant beaucoup de règles et quelques exemples sur la manière de devenir amoureux. Description de la beauté. Plusieurs autres motifs plus raisonnables pour se déterminer au mariage.

Il a été observé par des sages, j'ai oublié de quel sexe ils étaient, que tout le monde est condamné à devenir amoureux une fois en sa vie. Je ne me souviens pas non plus que le tems en ait été fixé; mais l'âge auquel miss Bridget était parvenue, me paraît une époque aussi convenable qu'aucune autre. Je conviens que cela arrive souvent beaucoup plutôt; mais, dans le cas contraire, j'ai observé que cela manque rarement ou même jamais, à cette époque; nous pouvons remarquer en outre que, dans cette saison de la vie, l'amour est d'une nature plus sérieuse et plus calme que dans la

jeunesse. Celui des jeunes filles est incertain, capricieux, et si étourdi qu'on ne peut jamais découvrir ce qu'elles veulent; on pourrait même presque douter si elles le savent elles-mêmes.

Nous ne sommes jamais, au contraire, embarrassés de le discerner dans les femmes de quarante ans. Car des personnes que l'expérience a rendues si graves et si sérieuses, doivent avoir acquis la connaissance de leurs véritables sentimens. Il est donc très-aisé à l'homme qui a le moins de sagacité de s'en instruire avec la plus grande certitude.

Miss Bridget est un exemple de la justesse de toutes ces observations. Elle n'eut pas fréquenté long-tems le capitaine, qu'elle en devint amoureuse. Elle ne passa pas son tems à faire la sotte et la langoureuse, en rêvant dans les environs du château comme une petite bête de jeune fille qui ignore son mal. Elle sentit, elle connut, elle éprouva avec plaisir cette agréable sensation, dont elle n'était ni effrayée ni honteuse, dans la

certitude qu'elle avait, qu'elle n'était pas seulement innocente, mais louable.

Et, à dire vrai, il y a sous tous les rapports une grande différence entre la passion raisonnable que les femmes de cet âge éprouvent, et cet amour nonchalant et enfantin d'une jeune fille, amour qui n'a souvent en vue que l'extérieur, et des choses de peu de valeur et d'aucune durée, telles que des joues couleur de rose, des mains blanches comme des lys, de grands yeux noirs, des cheveux flottans, des mentons de duvet, de belles tailles, et souvent des choses plus méprisables encore, et totalement étrangères à la personne : tels que les ornemens extérieurs dont les hommes sont redevables au tailleur, à la marchande de dentelle, au perruquier, au chapelier, et non à la nature. Or, je conçois bien que les jeunes filles puissent être honteuses, ce qui leur arrive assez généralement, d'avouer une passion de cette espèce à elles-mêmes et aux autres.

L'amour de miss Bridget était d'une

toute autre nature. La toilette du capitaine ne devait rien à tous ces fournisseurs de frivolités, et sa personne n'était pas beaucoup plus redevable à la nature. L'une et l'autre étaient telles que si elles eussent paru dans une assemblée ou dans un salon, elles auraient été des objets de mépris et de ridicule pour toutes les jolies femmes ; sa toilette était propre, mais simple, grossière, mal entendue et hors de mode. Quant à sa personne, nous l'avons exactement décrite dans le chapitre précédent. La peau de ses joues était si loin de la couleur des roses, qu'on n'aurait pu deviner qu'elle avait été leur couleur naturelle, étant totalement recouverte d'une barbe noire qui lui montait jusqu'aux yeux. Sa taille et ses membres étaient, il est vrai, dans les plus exactes proportions, mais si épais, qu'ils semblaient appartenir à un valet de charrue ; ses épaules étaient d'une largeur démesurée, et ses gras de jambe plus charnus que ceux du porteur de chaise le plus occupé. En un mot, sa personne manquait entièrement de cette

élégance et de cette beauté qui forment un parfait contraste avec la force grossière des habitans des campagnes, et qui siéent si bien à nos jolis messieurs; avantage qu'ils doivent en partie à l'illustre sang de leurs ancêtres, formé des mets les plus délicats et des vins les plus exquis, et à l'éducation qu'ils ont reçue de bonne heure dans les plus brillantes sociétés de la ville.

Quoique miss Bridget fût une dame du goût le plus délicat, cependant tels étaient les charmes de la conversation du capitaine, qu'elle ne s'arrêta pas aux défauts de sa personne. Elle imagina, et peut-être très-sagement, qu'elle jouirait d'un plus grand nombre de momens agréables avec lui qu'avec un mari beaucoup plus beau, et sacrifia le plaisir de satisfaire sa vue, à l'avantage de se procurer un bonheur plus solide.

Le capitaine ne s'apperçut pas plutôt de la passion de miss Bridget, et il avait la vue extrêmement pénétrante dans ces sortes de découvertes, qu'il parut y répondre de bonne foi. La dame n'était pas plus que

son amant, remarquable par sa beauté. J'aurais essayé d'en faire le portrait au lecteur, mais il a déjà été exécuté par un plus grand maître, M. Hogarth, chez lequel elle s'était fait peindre un grand nombre d'années auparavant; il vient de l'exposer au public, dans son tableau d'une Matinée d'hiver, dont miss Bridget était un emblême assez fidèle. On peut l'y voir marchant (car elle marche dans le tableau) vers l'église de Covent-Garden, avec un petit laquais bien sec, portant derrière elle son livre de prières.

Le capitaine préféra aussi très-sagement les jouissances plus solides qu'il espérait avec cette dame, aux charmes personnels qui sont si peu durables. Il était du nombre de ces hommes sensés, qui considèrent la beauté dans les femmes comme une qualité superficielle et de peu de valeur; ou, pour parler plus vrai, il aimait mieux jouir de toutes les commodités de la vie avec une femme laide, que d'une jolie femme avec laquelle il en souffrirait toutes les privations; et, ayant un très-bon appétit, mais

un goût peu délicat, il s'imagina qu'il prendrait très-bien sa part du banquet matrimonial, sans l'assaisonnement de la beauté.

Pour ne rien cacher au lecteur, avouons que le capitaine, depuis son arrivée, depuis le moment, au moins, que son frère lui avait proposé cette union, et long-tems avant qu'il eût découvert aucun symptôme flatteur pour lui dans miss Bridget, était tombé éperdument amoureux du château, des jardins, des terres, des fermes et de toutes les richesses de M. Allworthy; le capitaine en était si passionnément épris, qu'il les aurait très-probablement épousés, lors même qu'il eût été obligé de prendre la Pythonisse d'Endor par-dessus le marché.

M. Allworthy avait déclaré au docteur qu'il ne se remarierait jamais; et, comme miss Bridget était sa plus proche parente, ce respectable gentilhomme avait encore confié au docteur, que son intention serait d'instituer pour ses héritiers, les enfans de sa sœur, si elle en avait jamais: ce que la

loi aurait fort bien fait pour lui, sans qu'il s'en mêlât. Les deux frères crurent donc que c'était un acte de bienfaisance de donner le jour à une créature humaine qui devait être si abondamment pourvue de tous les moyens de bonheur. La difficulté n'était plus que de parvenir à gagner l'affection de cette aimable dame.

Mais la fortune, qui est une tendre mère, et qui souvent fait pour ceux de ses enfans qu'elle favorise, plus qu'ils ne méritent ou ne desirent, servit le capitaine avec tant d'habileté, que tandis qu'il formait des plans pour exécuter son dessein, miss Bridget concevait les mêmes desirs à son égard, et méditait, de son côté, comment la décence lui permettrait de donner des encouragemens au capitaine, sans cependant paraître trop empressée; car elle était sévère observatrice de toutes les règles du *decorum*. Elle y réussit facilement, d'autant plus que le capitaine étant toujours aux aguets, pas un coup-d'œil, pas un geste, pas un mot ne lui échappait.

La satisfaction que le capitaine éprouva de la conduite bienveillante de miss Bridget, n'était pas peu troublée par la crainte qu'il avait de M. Allworthy ; car, malgré le désintéressement dont ce respectable gentilhomme faisait profession, le capitaine imaginait bien que quand il s'agirait de conclure, M. Allworthy suivrait l'exemple du reste du monde, et refuserait son consentement à une union si désavantageuse à sa sœur, sous le rapport de l'intérêt. Je laisse à deviner au lecteur quel oracle lui avait inspiré cette crainte ; mais, quel qu'il fût, il le troublait étrangement. Comment, en effet, régler sa conduite de manière à s'engager avec la sœur, sans que le frère en fût instruit. A la fin, il prit la résolution de saisir toutes les occasions sécrètes qui se présenteraient de faire sa cour à miss Bridget, mais d'être, en la présence de M. Allworthy, aussi réservé qu'il serait possible ; conduite qui fut hautement approuvée par son frère.

Il trouva bientôt les moyens de s'expliquer en termes précis avec sa maîtresse,

dont il reçut une réponse dans la forme convenable, c'est-à-dire, la même qui fut faite pour la première fois, il y a quelques mille ans, et qui nous a toujours été depuis transmise par tradition, de mère en fille. Si j'avais à la traduire en latin, je la rendrai par ces deux mots : *Nolo episcopari* (1), phrase d'un usage également immémorial dans une autre occasion.

Le capitaine entendit parfaitement bien ce refus, et recommença bientôt après ses poursuites avecplus de chaleur et d'empressement que jamais. Il fut encore refusé dans la forme requise ; mais, à mesure qu'il augmentait l'ardeur de ses sollicitations, miss Bridget, toujours avec la même convenance, diminuait l'ardeur de ses refus.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, en faisant passer sous ses yeux toutes les scènes de galanterie qui, dans l'opinion d'un auteur célèbre, sont les plus agréables de la vie pour les acteurs, mais sont peut-être

(1) Je ne veux pas être évêque.

aussi ennuyeuses que fatigantes pour les spectateurs, le capitaine attaqua dans les formes, la citadelle se défendit dans les formes, et se rendit enfin à discrétion dans les formes.

Pendant tout ce tems, qui dura l'espace d'un mois, le capitaine se tenait à une distance respectueuse de sa maîtresse en présence de son frère, et plus il avait de succès auprès d'elle en particulier, plus il se montrait réservé en public. Quant à elle, elle ne se fut pas plutôt assurée de son amant, qu'elle se conduisit avec lui dans la société, avec la plus grande indifférence; ensorte qu'il eût fallu à M. Allworthy toute la pénétration du diable, ou même quelques-unes de ses qualités les plus infernales, pour avoir conçu le plus léger soupçon de ce qui était déjà si avancé.

CHAPITRE XII

Contenant ce que le lecteur peut probablement s'attendre à y trouver.

Dans toutes les conventions, soit qu'il s'agisse de se battre, soit qu'il s'agisse de se marier ou de toute autre affaire de cette nature, il ne faut pas beaucoup de cérémonie pour mettre les choses à fin, quand les deux parties sont réellement pressées. Tel était le cas présent, et en moins d'un mois, le capitaine et miss Bridget furent mari et femme.

La grande affaire alors fut de rompre la glace, et d'instruire M. Allworthy. Le docteur s'en chargea.

Un jour donc que M. Allworthy se promenait dans son jardin, le docteur vint à lui, et avec toute la gravité qu'il put mettre sur son visage, et toute la peine qu'il put affecter dans son maintien, il lui dit: « Je suis venu,

Monsieur, pour vous faire part d'une affaire de la plus grande conséquence. Mais comment vous dire ce dont la seule pensée me trouble à l'excès ? » Alors il épuisa les invectives les plus amères contre tous les hommes et contre toutes les femmes, accusant les uns de n'aimer que leurs intérêts, et les autres d'être si adonnées aux plus coupables inclinations, que l'on ne pouvait jamais se fier entièrement à elles. « Aurais-je pu soupçonner, Monsieur, dit-il, qu'une dame pourvue d'autant de prudence que de jugement et d'instruction, se livrerait à une passion aussi indiscrète ? Aurais-je pu imaginer que mon frère !.... Pourquoi l'appelerais-je ainsi ? Il n'est plus désormais mon frère.

» Que dites-vous, lui répondit M. Allworthy ! il est votre frère, il est aussi le mien.

» Dieu me pardonne, Monsieur, dit le docteur, seriez-vous instruit du procédé choquant ?....

» Tenez, M. Blifil, répliqua l'excel-

lent homme, j'ai toujours eu pour maxime dans le cours de ma vie, de tirer le meilleur parti de tout ce qui arrive. Ma sœur, quoique beaucoup plus jeune que moi, est cependant parvenue à l'âge de discrétion. S'il avait séduit une enfant, je ne lui aurais pas si facilement pardonné; mais il faut supposer qu'une femme qui a passé trente ans, doit connaître ce qui peut faire son bonheur. Elle a épousé un homme qui n'est peut-être pas son égal en fortune; mais, s'il a à ses yeux quelques perfections qui puissent l'en dédommager, je ne vois rien à objecter à son choix. Je ne pense pas plus qu'elle que le bonheur consiste seulement dans une immense fortune. Peut-être que, d'après la déclaration que j'ai si souvent répétée, de consentir à presque toutes les propositions qui pourraient lui être faites, j'aurais dû m'attendre à être consulté en cette circonstance; mais ces sortes de sujets sont d'une nature trop délicate, et il ne faut peut-être pas dédaigner tous les scrupules de la modestie. Quant à votre frère, je ne

suis nullement en colère contre lui ; il ne m'a aucune obligation, et je ne pense pas qu'il fût dans la nécessité de me demander mon consentement, puisque la femme qu'il a épousée est, comme je l'ai dit, jouissante de ses droits, et d'un âge à ne répondre de sa conduite qu'à elle-même. »

Le docteur accusa M. Allworthy de trop de douceur, répéta sa déclamation contre son frère, et déclara qu'on ne pourrait plus désormais l'engager à le voir ni à l'avouer pour son parent. Il s'étendit ensuite sur la bonté de M. Allworthy, sur son indulgente amitié, et conclut par dire qu'il ne pardonnerait jamais à son frère de l'avoir mis en danger de perdre la part qu'il pouvait y avoir.

M. Allworthy reprit ainsi : « Si j'avais conçu quelque ressentiment contre votre frère, je ne le ferais point partager à l'innocent ; mais je vous assure que je n'en ai conçu aucun. Votre frère me paraît un homme de sens et d'honneur ; je ne désapprouve point le goût de ma sœur, et je ne

doute pas qu'elle ne soit également l'objet de son inclination. J'ai toujours pensé que l'amour était le seul fondement du bonheur dans l'état du mariage, puisqu'il peut seul faire naître cette vive et tendre amitié qui devrait toujours être le ciment de cette union ; et, dans mon opinion, les mariages qui se contractent par d'autres motifs sont très-criminels ; ils sont une profanation de la plus sainte cérémonie, et finissent généralement par le chagrin et par le malheur ; car, c'est bien sans doute une profanation de la plus sacrée des institutions, que d'en faire un sacrifice brutal à la débauche ou à la soif des richesses. Et comment pourrait-on nommer autrement ces mariages que les hommes contractent, purement en considération d'un bel extérieur ou d'une grande fortune.

Nier que la beauté ne soit un objet agréable à l'œil, et même digne de quelque admiration, serait un mensonge ou une sottise. Beau et belle sont des épithètes souvent employées dans l'écriture sainte,

et toujours honorablement. J'eus le bonheur moi-même d'épouser une femme que tout le monde trouvait belle, et, je l'avoue franchement, je l'en aimais mieux pour cela. Mais faire de la beauté la seule considération du mariage, la convoiter assez fortement pour passer, à cause d'elle, par dessus toutes les imperfections, ou l'exiger assez absolument pour dédaigner et rejeter la religion, la vertu et la raison qui, par leur nature, sont des qualités d'une beaucoup plus haute importance, seulement parce qu'une belle figure ne les accompagne pas, cette conduite est incompatible avec les devoirs d'un homme sage et d'un bon chrétien. Et c'est peut-être pousser trop loin la charité que d'en conclure que de telles personnes n'ont aucun autre but, en se mariant, que de satisfaire aux plaisirs des sens, pour lesquels on nous enseigne que le mariage n'a pas été institué.

En second lieu, la prudence exige peut-être que l'on prenne dans le monde la fortune en quelque considération, et je ne

prétends pas absolument condamner cette précaution. Dans la constitution actuelle de la société, les dépenses de l'état du mariage, les soins que l'on doit à sa postérité, ne permettent pas de négliger, jusqu'à un certain point, les égards dus à ce qu'on appelle sa condition. Mais ces dépenses sont portées bien loin au-delà de ce qui est réellement nécessaire, par la folie et la vanité qui créent abondamment un plus grand nombre de besoins que la nature. Un équipage pour la femme, un grand établissement pour les enfans, sont mis par l'usage sur la liste des objets de nécessité; et, pour être en état de faire ces dépenses, on néglige, on méprise tout ce qui est vraiment bon et solide, la vertu et la religion.

» Cette sottise monte quelquefois jusqu'à un degré où elle se laisse à peine distinguer de la démence. Je prends pour exemple le cas où un homme d'une fortune immense, s'unit avec une femme sotte ou malhonnête, qui lui est ou doit lui être désagréable, uniquement pour augmenter une

fortune déjà assez considérable pour satisfaire même aux plaisirs les plus dispendieux. Certainement, si cet homme-là ne veut pas être accusé de démence, il doit avouer, ou qu'il est incapable de sentir les douceurs de la plus tendre des amitiés, ou qu'il sacrifie le plus grand bonheur qu'on puisse jamais goûter, aux lois capricieuces, vaines et ridicules de l'opinion vulgaire, qui doit à la folie sa force et son origine. »

M. Allworthy termina ici son discours que Blifil avait écouté avec la plus profonde attention, quoiqu'il lui en coûtât quelque peine pour prévenir de tems en tems une légère altération dans le jeu de ses muscles. Il fit cependant l'éloge de chacune des périodes de ce discours avec la chaleur d'un jeune théologien qui a l'honneur de dîner avec un évêque, le jour même où sa grandeur est montée en chaire.

CHAPITRE XIII

Qui finit le premier livre, avec un exemple d'ingratitude qui, nous l'espérons, ne paroîtra pas naturelle.

Le lecteur, d'après ce que nous avons dit, peut imaginer que la réconciliation, si même on peut l'appeler ainsi, ne fut que pour la forme. Nous la passerons donc sous silence, et nous nous hâterons d'arriver à un sujet qu'on trouvera sans doute d'une plus grande importance.

Le docteur avait instruit son frère de ce qui s'était passé entre M. Allworthy et lui, et avait ajouté avec un sourire : « Je vous promets que je vous ai joliment traité; j'ai fait plus, j'ai absolument exigé du vieux gentilhomme qu'il ne vous pardonnât point. Car vous savez qu'après ce qu'il m'avait dit en votre faveur, je pouvais sans

danger, hasarder une pareille demande auprès d'un homme de son caractère, et je voulais, autant pour vous que pour moi-même, prévenir la moindre possibilité d'un soupçon. »

Le capitaine Blifil ne fit pas d'abord la plus légère attention à ce que lui disait son frère, mais par la suite il en tira un grand parti.

Une des maximes que le diable, dans sa dernière visite sur la terre, laissa à ses disciples, est qu'une fois parvenu au terme de notre ambition, il faut renverser d'un coup de pied l'échelle qui nous a servi à monter; c'est-à-dire, que quand nous avons fait notre fortune par les bons offices d'un ami, nous sommes conseillés de nous en défaire le plutôt possible.

Je ne déciderai pas positivement si le capitaine se conduisit suivant cette maxime. Tout ce que je peux assurer avec certitude, c'est que ses actions tinrent beaucoup de ce principe diabolique; et, dans le fait, il est difficile de leur assigner un autre motif.

Car il ne fut pas plutôt possesseur de miss Bridget, et reconcilié avec M. Allworthy, qu'il commença à montrer à son frère une froideur qui augmenta de jour en jour, et qui parvint enfin jusqu'à une grossièreté que tout le monde remarqua.

Le docteur lui fit en particulier des remontrances sur cette conduite, mais il n'en put obtenir que cette simple déclaration : « Si quelque chose vous déplaît, Monsieur, dans le château de mon frère, vous savez que vous êtes libre d'en sortir. » Cette ingratitude étrange, cruelle, et presqu'inexplicable, brisa absolument l'ame du pauvre docteur; car l'ingratitude ne déchire jamais si cruellement le cœur, que lorsqu'elle nous vient de la part de ceux pour l'avantage desquels nous nous sommes rendus coupables. Nos réflexions sur nos bonnes actions, de quelque manière qu'elles soient reçues ou reconnues par ceux en faveur desquels nous les avons faites, nous apportent toujours quelque consolation. Mais quelle est celle que nous pouvons re-

cevoir sous le poids d'un malheur aussi affreux que la conduite ingrate de notre ami, quand notre conscience blessée nous force à rougir à nos propres yeux, et nous reproche de l'avoir souillée, en rendant service à un homme qui le méritait si peu.

M. Allworthy parla lui-même au capitaine en faveur de son frère, et desira savoir quelle offense le docteur avait commise, quand ce frère dénaturé eut la bassesse de dire qu'il ne lui pardonnerait jamais le tort qu'il avait voulu lui faire en s'efforçant de lui enlever son amitié, cruauté dont, ajouta-t-il, il avait adroitement tiré l'aveu de sa propre bouche, et qu'il lui était impossible d'oublier.

M. Allworthy lui parla avec chaleur sur ce refus de pardonner qui, lui dit-il, ne convenait point à une créature humaine, et montra tant d'indignation contre un caractère implacable, que le capitaine parut enfin convaincu par ses argumens, et eut l'air de se réconcilier.

Quant à sa femme, elle était encore dans

le premier mois de son mariage, et si passionnément éprise de son mari, qu'il ne lui paraissait jamais avoir tort. La haine qu'il avait pour quelqu'un suffisait pour exciter la sienne.

Le capitaine, d'après les instances de M. Allworthy, s'était, comme nous l'avons dit, extérieurement réconcilié avec son frère. Cependant la même rancune demeurait au fond de son cœur, et il trouva tant d'occasions de la lui faire sentir, que le château devint enfin insupportable au pauvre docteur, qui aima mieux se soumettre à tous les inconvéniens qu'il pourrait rencontrer dans le monde, que de supporter plus long-tems ces lâches et cruelles insultes de la part d'un frère pour qui il avait tout fait.

Il eut une fois le projet d'instruire M. Allworthy de tout ; mais il ne put se déterminer à une confession qui lui laissait une si grande part du crime. D'ailleurs, plus il représenterait son frère sous un aspect odieux, plus sa propre offense paraîtrait grave aux

yeux de M. Allworthy, et plus il aurait lieu de redouter son ressentiment.

Il excusa donc son départ sous un prétexte d'affaires, et promit de revenir bientôt. En prenant congé de son frère, il montra un contentement si adroitement feint, que, le capitaine jouant son rôle avec la même perfection, M. Allworthy resta parfaitement convaincu de la sincérité de leur réconciliation.

Le docteur s'en fut directement à Londres, où il mourut bientôt de douleur; maladie qui tue beaucoup plus de gens qu'on ne se l'imagine généralement, et aurait bien le droit d'obtenir une place dans la liste des maladies mortelles, si elle ne différait en un point de toutes les autres, c'est qu'aucun médecin ne peut la guérir.

Jusqu'à présent, et d'après les plus exactes recherches dans l'histoire des premières années de ces deux frères, outre la maudite et infernale maxime que j'ai citée plus haut, je trouve une autre raison de la conduite du capitaine. Il était plein d'orgueil,

et avait toujours traité son frère, dont le caractère était tout différent, avec l'air de la supérioriré, quoique le docteur fût plus savant, et que beaucoup de gens lui trouvassent plus d'esprit. Mais c'est précisément ce que le capitaine ne pouvait souffrir. Car bien que l'envie soit une passion très-malfaisante, son activité est encore augmentée par le mélange du mépris pour celui qui en est l'objet, et je crains fort que lorsqu'un bienfait reçu se joint à ces deux horribles sentimens, la haine et l'ingratitude ne soient le produit des trois.

FIN DU LIVRE PREMIER.

TOM JONES.

LIVRE II

Contenant quelques scènes du bonheur conjugal dans les différens âges de la vie, et divers autres évènemens qui se sont passés durant les deux premières années qui suivirent le mariage du capitaine Blifil et de miss Bridget Allworthy.

CHAPITRE PREMIER

Où l'on découvre quelle espèce d'histoire est celle-ci ; ce à quoi elle ressemble, et ce à quoi elle ne ressemble pas.

QUOIQUE nous ayons intitulé cet ouvrage une histoire et non une vie, et encore moins un éloge, comme cela est plus à la mode, nous avons cependant le projet de suivre la méthode de ces écrivains qui cherchent à découvrir les causes des révolutions des empires ;

mais nous n'imiterons point le lourd et volumineux historien qui, pour conserver la régularité de ses dates, se croit obligé de charger autant de papier du détail des mois et des années où il ne s'est rien passé de remarquable, qu'il en emploie à décrire ces époques fameuses où les scènes les plus intéressantes ont eu lieu sur le théâtre du monde.

De tels ouvrages ressemblent beaucoup aux journaux qui contiennent exactement le même nombre de lignes, soit qu'il y ait ou non des nouvelles. On peut également les comparer aux voitures publiques, qui, vides ou pleines, font constamment les mêmes courses. Il semblerait en vérité que l'écrivain se croye obligé de marcher du même pas que le tems dont il est le secrétaire, et que, comme son maître, il doive voyager aussi lentement à travers des siècles d'une stupidité monacale, époque où le monde paraît être endormi, qu'à travers ce siècle brillant et plein de faits, que le plus grand des poëtes latins a si noblement célébré :

Ad confligendum venientibus undique pœnis,
Omnia cum belli trepido concussa tumultu

Horrida contremuere sub altis ætheris auris :
In dubioque fuit utrorum regna cadendum
Omnibus humanis esset, terrâque marique.

Nous avons en vain essayé d'en donner à nos lecteurs une traduction plus fidèle que celle-ci :

Quand les Carthaginois, fondant de toutes parts,
Menaçaient des Romains les orgueilleux remparts ;
Quand l'univers, frappé de mortelles alarmes,
Se taisait, en tremblant, au seul bruit de leurs armes ;
Quand on doutait encor quel vainqueur irrité
Allait donner des fers au monde épouvanté.

Quant à nous, notre dessein est de suivre une méthode toute contraire dans la suite de cette histoire. Lorsque quelque scèneextraordinaire se présentera, comme nous espérons que cela arrivera souvent, nous n'épargnerons ni peine ni papier pour la décrire à nos lecteurs dans toute son étendue ; mais, si des années entières se passent sans rien produire qui mérite leur attention, nous ne serons point effrayés d'un vide dans notre histoire, et nous nous hâterons d'arriver à des faits importans, en passant sous silence toutes les autres époques.

Il faut les considérer comme des numéros perdans dans la grande loterie du tems. C'est pourquoi, nous qui tenons les registres de cette loterie, nous imiterons ces personnes habiles qui trafiquent de celle que l'on tire à la Maison de Ville, et qui n'importunent jamais le public de la grande quantité de billets perdans qu'ils ont débités; mais, quand il arrive que le gros lot a été gagné, les gazettes le proclament sur-le champ, et le public est sûr d'être informé à quel bureau il a été vendu. A la vérité, deux ou trois buralistes réclament ce singulier honneur : d'où je suppose que l'on veut donner à entendre aux spéculateurs que ces buralistes sont dans le secret, et même dans la salle du conseil de la fortune.

Mon lecteur ne doit donc pas être surpris si, dans le cours de cet ouvrage, il trouve quelques chapitres très-courts et quelques autres très-longs, les uns contenant seulement l'espace d'un jour, et les autres des années entières; en un mot, si mon histoire paraît quelquefois dormir et quelquefois voler, je n'en prétends être responsable en-

vers aucun tribunal de critique : car, comme je suis réellement le fondateur d'un nouveau genre d'écrits, je suis le maître d'y faire telles lois qu'il me plaira ; et mes lecteurs, que je considère comme mes sujets, sont obligés d'y croire et d'y obéir. Pour les engager à s'y soumettre de bonne grâce, je les assure ici que j'aurai principalement pour but, dans toutes mes institutions, leur plaisir et leur avantage ; car je n'imagine pas, comme un tyran de droit divin, qu'ils soient mes esclaves ou ma marchandise. Je n'ai été placé au-dessus d'eux que pour leur bien ; j'ai été créé pour leur usage et non pas eux pour le mien. Je ne doute donc pas que, tandis que je fais de leur intérêt la grande règle de mes écrits, ils ne concourent unanimement à soutenir ma dignité, et à me rendre tous les honneurs que je pourrai mériter ou desirer.

CHAPITRE II.

Précautions religieuses contre le trop de faveur accordée aux bâtards, et grande découverte faite par mistriss Débora Wilkins.

Huit mois après la célébration du mariage du capitaine Blifil et de miss Bridget Allworthy, cette jeune dame, d'une grande beauté, d'un grand mérite et d'une grande fortune, à la suite d'un saisissement, accoucha d'un beau garçon. L'enfant, suivant toutes les apparences, étoit parfaitement conformé; mais la sage-femme découvrit qu'il étoit né un mois avant terme.

Quoique la naissance d'un héritier qui lui était donné par une sœur chérie, fût une occasion de grande joie pour M. Alworthy, il n'en continua pas moins d'aimer le petit enfant trouvé, dont il avait été le parrein, auquel il avait donné son propre nom de Thomas, et qu'il avait rarement manqué

d'aller visiter au moins une fois le jour dans l'appartement qu'il occupait.

Il demanda à sa sœur si elle voulait que le nouveau-né fût élevé avec le petit Tommy: elle y consentit, malgré sa répugnance : car elle avoit véritablement beaucoup de complaisance pour son frère; et jusqu'ici elle s'était toujours conduite envers l'enfant trouvé avec plus de bonté que les femmes d'une vertu rigide ne peuvent souvent se résoudre à en montrer à ces enfans, qui, quoique innocens, peuvent être avec raison appelés les monumens vivans de la débauche.

Le capitaine ne pouvait pas se résoudre si aisément à souffrir ce qu'il condamnait comme une faute dans M. Allworthy. Il lui donnait souvent à entendre qu'adopter les fruits du crime était le protéger. Il citait plusieurs passages (car il avait très-bien lu l'Ecriture sainte), tels que ceux-ci : *Il punit les péchés des pères sur les enfans; les pères ont mangé des raisins aigres, les dents des enfans en ont été agacées.* D'où il concluait qu'il était légal de punir le crime des parens sur les bâtards. Il disait que, quoique la loi

ne permît pas positivement de détruire les enfans illégitimes, cependant elle les regardait comme n'étant les enfans de personne; que l'Eglise les considérait de même, et qu'ils devoient tout au plus être élevés pour remplir les fonctions les plus basses et les plus viles de la société.

M. Allworthy répondait à tout cela et à beaucoup d'autres argumens sur lesquels le capitaine insistait encore davantage; que, quelque coupables que les pères pussent être, les enfans étaient certainement innocens; que, quant aux passages qu'il avait cités, le premier était un arrêt contre les Juifs qui s'étaient rendus coupables d'idolâtrie en abandonnant et maudissant leur Dieu; et le dernier devait être expliqué comme une parabole dont le but était plutôt d'annoncer les conséquences certaines et nécessaires du péché, que de prononcer expressément aucun jugement contre lui. Il ajoutait qu'il y aurait de l'indécence, que ce serait un blasphême de montrer le Tout-Puissant se vengeant du coupable sur l'innocent, puisque ce serait le représenter agissant lui-même contre les

premiers principes de la justice naturelle et contre les notions originelles du juste et de l'injuste que lui-même a imprimées dans nos cœurs, et qui doivent nous servir à juger, non-seulement de ce qui n'a pas été révélé, mais encore de la vérité de la révélation elle-même. Il savait très-bien, disait-il, que beaucoup de gens adoptaient sur ce sujet les mêmes principes que le capitaine, mais que, pour lui, il était fermement convaincu du contraire, et qu'en conséquence il prendrait autant de soin de ce pauvre petit bâtard que d'un enfant légitime qui aurait eu le bonheur d'être trouvé à la même place.

Tandis que, jaloux de l'affection particulière que M. Allworthy montrait pour le petit enfant trouvé, le capitaine saisissait ainsi toutes les occasions de le faire chasser du château, mistriss Débora avait fait une découverte dont l'issue menaçait le pauvre Tom d'un plus grand danger que tous les raisonnemens du capitaine.

Je ne saurais dire si l'insatiable curiosité de cette bonne femme l'avait conduite en cette circonstance, ou si elle n'avait agi que

pour se confirmer dans les bonnes grâces de mistriss Blifil, qui, malgré ses égards apparens pour l'enfant trouvé, le maltraitait souvent en particulier, et blâmait avec aigreur la tendresse que son frère avait pour lui : mais mistriss Débora croyait être sûre d'avoir découvert le père de l'enfant.

Comme cette découverte est d'une grande importance, il peut être nécessaire d'en faire connaître l'origine. Nous entrerons donc dans les plus petits détails à ce sujet ; et, pour y parvenir, nous serons obligés de révéler tous le secrets d'une petite famille, dont le lecteur n'a pas encore entendu parler, et dont l'économie intérieure était si rare et si extraordinaire, que les personnes mariées les plus crédules auront beaucoup de peine à y croire.

CHAPITRE III.

Description d'un gouvernement domestique, fondé sur des règles directement contraires à celles d'Aristote.

J'ai instruit le lecteur que Jenny Jones avait demeuré pendant quelques années chez un certain maître d'école qui, d'après l'extrême desir qu'elle en avait montré, lui avait appris le latin, dans lequel, grâces à son esprit, elle avait fait de si grands progrès, qu'elle était devenue plus savante que son maître.

Quoique ce pauvre homme eût entrepris une profession pour laquelle le savoir est absolument nécessaire, il faut convenir que c'était là le moindre de ses mérites. Il était le meilleur homme du monde, et si fécond en plaisanteries et en saillies de toute espèce, quand il était de bonne humeur, qu'il passait pour l'esprit du canton. Tous les gentilshommes du voisinage aimaient tellement sa compagnie, que, comme il n'avait pas le

talent de refuser, il passait chez eux une grande partie du tems qu'il aurait employé beaucoup plus utilement dans son école.

On peut croire qu'un tel homme n'était pas fait pour donner d'ombrage aux colléges d'Eaton et de Westminster. Pour m'exprimer plus simplement, ses écoliers étaient partagés en deux classes : la première était composée du fils aîné d'un gentilhomme du voisinage, qui, à l'âge de dix-sept ans, commençait à apprendre la syntaxe; et la seconde, du frère de ce jeune gentilhomme, qui, avec sept enfans de la paroisse, apprenait à lire et à écrire.

Le bénéfice qu'il retirait de son école n'aurait assurément pas fourni à son superflu, s'il n'avait ajouté à sa profession celle de barbier avec l'office de greffier et dix livres (1) de rente que lui faisait M. Allworthy, et avec lesquelles le pauvre homme se régalait pendant les saintes fêtes de Noël, époque de son paiement.

(1) *Il est nécessaire d'annoncer ici une fois pour toutes, qu'une livre anglaise équivaut à-peu-près à vingt-quatre livres de notre monnaie de France.*

Parmi ses autres trésors, le pédagogue possédait une femme qu'il avait épousée pour sa fortune, montant à vingt livres, qu'elle avait amassées dans la cuisine de M. Allworthy.

Cette femme n'était pas très-agréable de sa personne. Je ne sais si elle avait donné une séance à mon ami Hogarth; mais elle ressemblait exactement à la jeune femme qui verse le thé à sa maîtresse, dans le troisième tableau faisant suite *au Progrès du libertinage*. Elle était en outre sectatrice professe de cette noble secte fondée autrefois par Xantippe, en sorte qu'elle se faisait plus craindre que son mari dans l'école : la vérité est qu'il n'était jamais le maître, là ni ailleurs, en sa présence.

Quoique son air n'annonçât pas beaucoup de douceur, son caractère était encore un peu aigri par une circonstance qui empoisonne communément le bonheur conjugal. Les enfans sont généralement nommés les gages de l'amour; et son mari, quoiqu'il le fût depuis neuf ans, ne lui avait pas donné de tels gages : tort dont il ne pouvait s'excuser

ni sur son âge ni sur sa santé, n'ayant pas encore trente ans, et étant ce qu'on appelle un vif et jeune égrillard.

Cette circonstance était encore la source d'un autre malheur qui ne tourmentait pas peu le pauvre pédagogue : c'était la jalousie de sa femme, qui lui permettait à peine de parler à une seule habitante de la paroisse. La plus simple politesse, la moindre conversation de son mari avec l'une d'elles, la faisait sur-le-champ tomber à la renverse, et elle ne se relevait que pour le maltraiter.

Pour se mettre elle-même en garde contre les infidélités que son mari pouvait lui faire dans sa propre maison, elle avait toujours soin de prendre pour servante une de ces femmes dont la figure est réputée une sorte de garantie de leur vertu. Jenny Jones avait été de ce nombre, ainsi que nous en avons ci-devant informé le lecteur.

Comme la figure de cette jeune fille était de cette dernière espèce, et comme sa conduite avait toujours été extrêmement modeste, ce qui est la conséquence certaine de l'esprit d'une femme, elle avait passé quatre

ans chez M. Partridge (c'était le nom du maître d'école), sans avoir fait naître le moindre soupçon à sa maîtresse, qui, au contraire, l'avait toujours traitée avec une rare bonté, et avait permis à son mari de lui donner l'instruction dont nous avons déjà parlé.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte : quand de telles maladies sont dans le sang, il ne faut pas espérer d'en guérir ; elles se déclarent souvent pour la cause la plus légère, et quand on y pense le moins.

C'est ce qui arriva à mistriss Partridge, qui avait laissé cette jeune fille suivre pendant quatre ans les leçons de son mari, et lui avait souvent permis de négliger son ouvrage pour lui donner tout le tems de s'instruire. Un jour que Jenny lisait auprès de son maître, qui s'appuyait en ce moment sur elle, mistriss Partridge vint à passer, et l'apperçut qui, je ne sais pour quelle raison, se levait subitement de sa chaise. Ce fut de cette époque que data son premier soupçon.

Elle se garda bien cependant d'en laisser rien paraître : elle le tint caché dans le fond

de son ame, comme un ennemi qui attend du renfort avant de se déclarer ouvertement et d'en agir d'une manière hostile. Ce renfort arriva bientôt ; car, peu de tems après, le mari et la femme étant à dîner, le maître dit à sa servante : *Da mihi aliquid potum* (1). La pauvre fille se mit à rire, peut être de ce mauvais latin. Sa maîtresse jettant au moment même les yeux sur elle, elle rougit, peut-être encore parce qu'elle se reprochait d'avoir ri aux dépens de son maître. Sur cela, mistriss Partridge entra en fureur, et lança l'assiette de bois sur laquelle elle mangeait à la tête de la pauvre Jenny, en s'écriant : « Impudente coquine, osez-vous bien vous » entendre avec mon mari pour me jouer » en ma présence ! » et au même instant, elle se leva de sa chaise, un couteau à la main, avec lequel elle aurait très-probablement assouvi sa vengeance de la manière la plus tragique, si la jeune fille ne s'était servi de l'avantage qu'elle avait d'être plus près de la

(1) *Donnez-moi à boire.*

porte que sa maîtresse, et n'eût évité sa furie en courant de toutes ses forces. Quant au pauvre mari, soit que la surprise l'eût rendu immobile, soit que, ce qui est tout aussi probable, la crainte l'eût empêché de se hasarder à faire la moindre opposition, il demeura tremblant sur sa chaise. Il resta dans cet état de silence et d'immobilité jusqu'au moment où sa femme, qui venait de poursuivre Jenny, rentra, et l'obligea de prendre des mesures défensives nécessaires à sa propre sûreté, et de se retirer à l'exemple de sa servante.

Cette bonne femme n'était pas plus disposée qu'Othello à

> Se nourrir des poisons dont infecte la vie
> Le soupçon renaissant, la sombre jalousie.

Elle pensait comme lui :

> S'il doute, c'en est fait, il est déterminé.

Elle ordonna en conséquence à Jenny de faire à l'instant son paquet et de sortir ; car elle était déterminée à ne pas lui laisser passer la nuit dans sa maison.

M. Partridge avait trop bien profité des leçons de l'expérience pour se mêler d'une affaire de cette nature : il eut donc recours à sa recette ordinaire, la patience ; car, quoiqu'il ne fût pas bien savant en latin, il se rappelait et entendait très-bien l'avis conçu en ces termes :

Leve fit, quod benè fertur onus.
Le poids qu'on porte bien en devient plus léger.

avis qu'il avait toujours à la bouche, et de la vérité duquel, il faut en convenir, il avait souvent occasion de se pénétrer.

Jenny voulut donner des preuves de son innocence, mais la tempête était trop violente : elle s'occupa donc de faire son paquet, qui tint aisément dans quelques feuilles de papier gris ; et après avoir reçu le peu de gages qui lui étaient dus, elle s'en retourna chez ses parens.

Le maître d'école et sa femme passèrent cette soirée assez désagréablement ; mais, avant le lendemain matin, Partridge trouva le moyen de calmer un peu la fureur de sa femme. Elle voulut bien permettre à

son mari de lui faire des excuses, et y ajouta foi d'autant plus facilement qu'au lieu d'exiger qu'elle rappelât Jenny, il parut satisfait qu'elle l'eût renvoyée, disant qu'elle était devenue inutile comme servante, puisqu'elle passait tout son tems à lire, et qu'elle était en outre très-obstinée et très-impertinente. En effet, elle avait eu depuis peu avec son maître de fréquentes disputes sur la littérature, dans lesquelles, comme nous l'avons déjà dit, elle avait beaucoup de supériorité sur lui; ce dont il ne voulait aucunement convenir : et, comme il appelait obstination la fermeté qu'elle mettait à soutenir son opinion, il commençait à la haïr assez fortement.

CHAPITRE IV

Contenant une des batailles, ou plutôt un des duels les plus sanglans dont on ait jamais fait mention dans une histoire domestique.

Pour les raisons données dans le chapitre précédent, et au moyen de quelques concessions matrimoniales dont la plupart des maris connaissent très-bien l'efficacité, et qui, comme les secrets de la franc-maçonnerie, ne doivent être divulgués qu'à ceux qui sont membres de cette honorable confrérie, mistriss Partridge se laissa persuader qu'elle avait condamné son mari sans sujet, et tâcha par plusieurs actes de complaisance de se faire pardonner ses faux soupçons ; car ses passions, quel qu'en fût le motif, étaient toutes également violentes : elle portait l'amour aussi loin que la colère.

Mais, quoique ces sortes de passions se

succèdent ordinairement l'une à l'autre, et que le pédagogue fût rarement vingt-quatre heures sans être plus ou moins l'objet de toutes deux, cependant, dans les occasions extraordinaires et quand la passion de la colère avait été portée très-loin, le calme durait communément davantage. Tel était le cas présent; car, après cet accès de jalousie, elle resta douce et complaisante plus long-temps que son mari ne l'avait encore vue; et, si l'on en excepte quelques petits exercices que toutes les disciples de la secte de Xantippe sont tenues de pratiquer tous les jours, M. Partridge aurait joui pendant plusieurs mois d'une tranquillité parfaite.

Les marins les plus expérimentés ont remarqué que le calme parfait est presque toujours l'avant-coureur de quelque orage; et je connais des personnes qui, sans être généralement superstitieuses, ont du penchant à craindre qu'une paix profonde et inaccoutumée, une trop grande tranquillité ne soient incessamment suivies de la guerre et du trouble. C'est pourquoi, dans des occasions semblables, les anciens avaient coutume de sacrifier à la déesse

Némésis, divinité qu'ils se représentaient comme regardant la félicité humaine avec un œil d'envie, et se plaisant sur-tout à la détruire.

Comme nous sommes loin de croire à une telle divinité et de donner aucun encouragement à la superstition, nous desirons que M. Jean Fr....s ou quelqu'autre philosophe de cette force, veuille bien prendre la peine de nous découvrir les causes réelles de ce passage subit de la bonne à la mauvaise fortune; passage qui a été si souvent remarqué, et dont nous allons donner encore un exemple; car notre affaire est de rapporter simplement les faits en laissant aux hommes d'un beaucoup plus grand génie à en découvrir les causes.

Les hommes ont toujours pris un grand plaisir à connaître et à divulguer les actions d'autrui: c'est ce qui a fait établir, dans tous les siècles et chez toutes les nations, certains lieux particuliers de rendez-vous où le public puisse se réunir et satisfaire sa curiosité. Les boutiques des barbiers ont à juste titre obtenu la prééminence sur tous les autres établisse-

mens de cette espèce. Chez les Grecs, des nouvelles de barbier étaient une expression proverbiale ; et Horace, dans une de ses épîtres, fait sous ce rapport une mention très-honorable des barbiers romains.

Ceux d'Angleterre ont la réputation de ne le céder en aucune manière à leurs prédécesseurs grecs et romains. Vous entendez chez eux les affaires étrangères discutées presque aussi éloquemment que dans les cafés ; les évènemens domestiques y sont traités avec beaucoup plus de détail et de liberté : mais ces établissemens ne peuvent servir que pour les hommes ; et, comme les femmes de ce pays, sur-tout celles du plus bas étage, se réunissent plus fréquemment que celles des autres nations, notre police serait grandement en défaut, si, instruite qu'elles ne sont aucunement inférieures en curiosité à l'autre moitié du genre humain, elle ne leur avait procuré les mêmes moyens de la satisfaire.

Grâce à cette institution, une Anglaise doit s'estimer plus heureuse qu'aucune autre femme dans le monde ; car je ne me souviens

pas d'avoir lu dans l'histoire, ni d'avoir vu dans mes voyages une chose semblable.

Ce rendez-vous n'est autre chose que la boutique du chandelier, dépôt connu de toutes les nouvelles, ou comme on dit vulgairement, de tout le commérage de chaque paroisse d'Angleterre.

Un jour que mistriss Partridge, était dans une de ces assemblées, l'une de ses voisines lui demanda si elle avait depuis peu entendu parler de Jenny Jones ; elle répondit que non. Sur quoi l'autre répliqua en souriant, que la paroisse lui était très-redevable de ce qu'elle avait renvoyé Jenny.

Mistriss Partridge, dont la jalousie, comme le sait le lecteur, était guérie depuis longtems, et qui n'avait pas d'autre reproche à faire à sa servante, répondit hardiment qu'elle ne savait pas pourquoi la paroisse lui aurait aucune obligation, car elle pensait qu'on y trouverait difficilement une fille qui valût mieux que Jenny.

« Vraiment, oui, dit la babillarde, quoique nous ayons encore trop de créatures de son espèce, vous ne savez donc pas qu'elle

est accouchée de deux bâtards ; mais, comme ils ne sont pas nés ici, mon mari et l'autre inspecteur de l'hospice, disent que nous ne serons pas obligés de les entretenir.

» Deux bâtards ! répondit précipitamment mistriss Partridge, vous me surprenez étrangement ; je ne sais pas s'il nous faudra les entretenir, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'ils ont été faits ici, car il n'y a pas neuf mois que la coquine en est sortie. »

Rien n'est si prompt que les opérations de l'esprit, sur-tout quand il est travaillé par l'espérance ou par la crainte, ou par la jalousie, dont les deux autres sont de si puissans auxiliaires. Elle se rappella que Jenny sortait peu de la maison, pendant qu'elle demeurait chez elle ; la situation du pédagogue, appuyé sur sa chaise, le mouvement brusque qu'elle fit pour se lever ; le latin, le sourire qui le suivit, mille autres circonstances se présentèrent en foule à son esprit. La satisfaction que son mari avait éprouvée, du départ de Jenny, lui paraissait dans le même moment, tantôt feinte et tantôt réelle ; et en ce dernier cas-là même, confirmait sa

jalousie comme procédant du dégoût que la satiété lui avait inspiré, ou de tout autre motif plus coupable encore. En un mot, elle fut convaincue du crime de son mari et quitta l'assemblée avec précipitation.

Comme une chatte affamée qui n'a pas dégénéré de la férocité de la branche aînée de sa race, et qui quoiqu'inférieure en force, égale en cruauté le tigre royal lui-même, quand une souris qu'elle a long-tems tourmentée en jouant, s'échappe de ses griffs, se fâche, s'irrite, gronde et jure : si l'on change de place le coffre ou le buffet derrière lequel la souris s'est sauvée, elle s'élance comme un éclair sur sa proie, et avec une rage féroce et envenimée, mort, égratigne, déchire et met en pièces le petit animal.

Ainsi, et avec non moins de fureur, mistriss Partridge s'élance sur le pauvre pédagogue; ses injures, ses dents, ses mains, tombent à-la-fois sur lui; en un instant sa perruque lui est arrachée, il se voit dépouillé de sa chemise, et cinq ruisseaux de sang sillonnant son visage, y attestent le nombre

de griffes dont la nature avait malheureusement armé son ennemie.

M. Partridge se contenta de rester d'abord sur la défensive ; il essayait seulement de garantir son visage avec ses mains, mais voyant que la rage de son antagoniste continuait avec la même fureur, il pensa qu'il pourrait au moins parvenir à la désarmer en lui enchaînant les bras. Dans cette lutte, le bonnet de mistriss Partridge tomba ; ses cheveux trop courts pour atteindre ses épaules, se dressèrent sur sa tête ; l'unique ruban qui attachait sa robe, se rompit, et sa gorge volumineuse prit une direction contraire à celle de sa chevelure ; son visage était marqué du sang de son mari, ses dents grinçaient de rage, et le feu sortait de ses yeux comme de la fournaise ardente d'un forgeron. En sorte que cette héroïne, cette moderne amazone, aurait pu être un objet de terreur pour un homme beaucoup plus hardi que M. Partridge.

Il eut enfin le bonheur en se saisissant de ses bras, de rendre inutiles les armes qu'elle portait au bout de ses doigts ; ce dont elle

ne se fut pas plutôt apperçue, que la douceur de son sexe l'emportant sur sa rage, elle fondit en pleurs et finit par s'évanouir.

Le peu de sang-froid que M. Partridge avait conservé au milieu de cette scène de fureur dont il ignorait encore la cause, l'abandonna enfin; il courut aussi-tôt dans les rues, s'écriant que sa femme était à l'agonie, et suppliant ses voisines de venir à son secours. Quelques bonnes femmes se rendirent sur-le-champ à sa maison, et appliquèrent à la malade les remèdes ordinaires dans de pareilles circonstances; en sorte qu'enfin, et à la grande satisfaction de son mari, mistriss Partridge revint à elle-même.

Aussi-tôt qu'elle eut un peu repris ses sens, et qu'elle se fut restaurée avec quelque cordial, elle informa toutes les femmes qui étaient présentes, des affronts qu'elle avait reçus de son mari qui, disait-elle, n'était pas content de souiller son lit, mais encore et au même moment qu'elle lui en faisait des reproches, l'avait traitée de la manière la plus cruelle, lui avait arraché son bonnet et même les cheveux, et avait déchiré

sa robe en lui donnant en même-tems des coups dont elle porterait des marques jusqu'au tombeau.

Le pauvre homme qui portait lui-même sur son visage des marques plus nombreuses et plus visibles, de la colère de sa femme, resta muet d'étonnement à cette accusation qui, je m'en rapporte au témoignage du lecteur, excédait de beaucoup la vérité, puisqu'il ne l'avait pas frappée une seule fois. Ce silence ayant été interprêté par les commères, comme un aveu de l'accusation, elles se mirent toutes à le censurer et à l'injurier tout d'une voix, répétant souvent qu'il n'y avait qu'un lâche qui pût battre une femme.

M. Partridge supporta patiemment toutes leurs injures; mais, quand sa femme en appela au sang qu'elle avait sur le visage, comme une preuve de sa cruauté, il ne put s'empêcher de le réclamer comme sien, car ce l'était en effet; ce mensonge lui avait paru d'une barbarie trop révoltante.

Les femmes ne firent d'autre réponse à cela, si non qu'il était fâcheux que ce san

ne provînt pas plutôt de son cœur que de son visage; déclarant toutes que si leurs maris osaient lever la main sur elles, elles leur arracheraient l'ame.

Après beaucoup de reproches sur ce qui qui s'était passé, et de bons avis donnés à M. Partridge, sur sa conduite future, toute la compagnie se retira et laissa le mari et la femme dans une conférence particulière qui instruisit bientôt M. Partridge de la cause de ses souffrances.

CHAPITRE V

Contenant beaucoup de faits propres à exercer le jugement et la réflexion du lecteur.

Je crois cette observation très-juste, qu'il y a bien peu de secrets qui n'aient été confiés qu'à une seule personne; mais c'eût été un miracle qu'un fait de cette nature, connu de toute une paroisse, n'eût pas transpiré plus loin.

La vérité est que peu de jours après, le maître d'école du petit Baddington (c'était le nom de la paroisse) fut, pour me servir d'une expression triviale, tympanisé dans tout le pays. On disait qu'il avait battu sa femme de la manière la plus cruelle; on rapportait même, dans plusieurs endroits, qu'il l'avait assassinée, dans ceux-ci, qu'il lui avait cassé les bras; dans ceux-là, les jambes; en un

mot, il n'y avait sorte d'outrage qui puisse être faite à une créature humaine, que l'on n'affirmât dans un lieu, ou dans un autre, avoir été faite par M. Partridge, à sa femme.

On variait également sur les causes de la querelle; quelques-uns disaient que mistriss Partridge, avait surpris son mari au lit avec sa servante; d'autres, faisaient courir des bruits tout différens. Il y en eut même qui allaient jusqu'à charger sa femme de l'assassinat, en accusant le mari de la jalousie.

Il y avait déjà long-tems que mistriss Wilkins avait entendu parler de cette querelle, mais elle crut convenable de se taire; parce qu'on ne lui en avait pas dit la véritable cause, ou plutôt, peut-être, parce que le blâme était généralement porté sur M. Partridge, et que sa femme, lorsqu'elle était fille de cuisine chez M. Allworthy, avait offensé mistriss Wilkins, qui n'était point d'un caractère à pardonner aisément.

Mais mistriss Wilkins, dont l'œil était pénétrant et savait lire dans l'avenir, avait apperçu une grande vraisemblance que le capitaine Blifil serait un jour son maître

comme elle voyait clairement qu'il ne voulait pas beaucoup de bien au petit enfant trouvé, elle imagina que ce serait lui rendre un service agréable, de faire quelque découverte qui pût diminuer l'affection de M. Allworthy pour cet enfant : le capitaine en était si visiblement inquiet, qu'il ne pouvait entièrement s'en cacher devant M. Allworthy lui-même, quoique sa femme, qui jouait beaucoup mieux son rôle en public, lui recommandât souvent de suivre son exemple, en fermant les yeux sur la folie de son frère, qu'elle voyait aussi bien et ressentait, disait-elle, aussi vivement que personne.

Mistriss Wilkins ayant donc par hasard, quoique long-tems après, été instruite de la vérité de l'histoire, ne manqua pas de s'informer de toutes ses particularités; et aussitôt elle apprit au capitaine qu'elle avait à la fin découvert le véritable père du petit enfant, dont elle voyoit, disait-elle, avec peine, que son maître prenait trop de soin; ce qui fesait grand tort à sa réputation.

Le capitaine la tança vivement sur cette conclusion, et lui fit sentir qu'il ne lui con-

venait pas de juger les actions de son maître; car, lors même que l'honneur et le bon-sens auraient permis au capitaine de s'entendre avec mistriss Wilkins, son orgueil le lui aurait défendu; et, dans le fait, il n'y a rien de plus impolitique que d'admettre des domestiques à conjurer avec vous contre leurs maîtres, car il en résulte que vous vous rendez l'esclave de ces mêmes domestiques, par qui vous êtes constamment en danger d'être trahis. Ce fut peut-être cette considération qui empêcha le capitaine de s'expliquer davantage avec mistriss Wilkins, ou d'encourager la médisance dont elle s'était rendue coupable envers M. Allworthy.

Mais, quoiqu'il ne montrât aucune satisfaction de cette découverte, il n'en jouissait pas moins dans le fond du cœur, et se promettait bien d'en faire usage.

Il garda long-tems le silence sur ce sujet, dans l'espoir que M. Allworthy pourrait en être instruit par quelqu'autre; mais, soit que mistriss Wilkins eût conservé quelque ressentiment des reproches du capitaine, soit que, ne devinant pas son dessein, elle crai-

gnît que cette découverte ne lui déplût, elle n'en ouvrit plus désormais la bouche.

En y réfléchissant, il m'a toujours semblé un peu étrange que la femme de charge n'eût point appris cette nouvelle à mistriss Blifil, d'autant que les femmes ont plus de penchant à se confier à leur sexe qu'au nôtre. La seule manière, à ce qu'il me semble, de résoudre cette difficulté, est de l'imputer à la distance qui existait depuis son mariage entre mistriss Blifil et la femme de charge : peut-être même mistriss Blifil était-elle jalouse de ce que mistriss Wilkins montrait trop d'égards pour l'enfant trouvé; car, tandis qu'elle paraissait vouloir perdre ce petit enfant pour se procurer les bonnes grâces du capitaine, elle en fesait de plus en plus l'éloge à M. Allworthy, dont la tendresse pour lui augmentait de jour en jour. Cette conduite, malgré tout le soin qu'elle prenait d'ailleurs de dire le contraire à mistriss Blifil, offensa cette dame remplie de délicatesse, et finit par exciter sa haine : elle ne lui fit pas ou peut-être ne put pas lui faire perdre sa place, mais elle trouva les moyens de lui rendre la vie très-désagréable. Mistriss

Wilkins conçut à la fin contre mistriss Blifil un tel ressentiment, que, pour la contrarier tout-à-fait, elle montra ouvertement au petit Tommy toutes sortes d'égards et de tendresse.

Cependant, le capitaine craignant que l'histoire ne s'oubliât, saisit une occasion de la révéler lui-même.

Il était un jour engagé avec M. Allworthy dans une discussion sur la charité, dans laquelle il employa beaucoup d'érudition à lui prouver que, dans le texte grec de l'Ecriture sainte, le mot *charité* ne désigne nulle part bienfaisance et générosité.

« La religion chrétienne, dit-il, fut instituée pour un plus noble dessein que celui de faire croire à une vertu qu'un grand nombre de philosophes payens nous avaient enseignée long-tems auparavant, et qui, quoiqu'on puisse lui donner le nom de vertu morale, est encore très-éloignée de cette sublime disposition chrétienne, de cette haute élévation de pensée qui tient par sa pureté de la perfection des anges, et que la grâce seule peut faire acquérir, exprimer et sentir. Ceux-

là, ajouta-t-il, ont mieux saisi le sens de l'Ecriture sainte, qui entendent sous son nom la candeur, qui consiste à avoir toujours bonne opinion de nos frères et à juger favorablement toutes leurs actions; vertu beaucoup plus sublime et plus utile par sa nature que celle qui, consistant seulement dans une misérable distribution d'aumônes, ne tomberait encore que sur le plus petit nombre, quand nous irions même jusqu'à ruiner nos familles : au lieu que la charité, dans son sens le plus vrai, peut s'étendre à tout le genre humain.

» Considérant la pauvreté des disciples de Jésus-Christ, ajouta le capitaine, il serait absurde de penser que la générosité ou le don des aumônes leur eût été commandé par lui; et, comme nous ne pouvons croire qu'elle ait été prêchée par son divin auteur à des hommes qui ne pouvaient la mettre en pratique, nous devons beaucoup moins encore penser que ceux qui peuvent la pratiquer et ne le font pas, aient à cet égard une autre opinion.

» Mais, continua-t-il, quoiqu'il n'y ait à mon avis qu'un très-petit mérite à cette sorte

réellement besoin nous-mêmes, ou qui, pour diminuer la misère d'un autre, nous fait consentir à la partager, en lui donnant même notre absolu nécessaire : rien n'est absolument plus méritoire. Mais, secourir nos frères seulement de notre superflu, être charitable, je dois le dire, plutôt aux dépens de notre coffre que de nous-mêmes; sauver plusieurs familles de la misère, plutôt que de décorer nos maisons d'un tableau rare, ou de satisfaire quelqu'autre frivole ou ridicule vanité, il me semble que c'est seulement être des créatures humaines; j'oserai même aller plus loin, c'est être, sous quelques rapports, épicuriens : car, que pourrait souhaiter le plus épicurien des hommes, sinon d'avoir et d'employer à-la-fois plusieurs palais pour satisfaire son appétit; et c'est ce que l'on peut dire de quiconque sait que le pain de plusieurs familles est dû à ses largesses.

» Quant à la crainte de faire du bien à ceux qui peuvent s'en rendre indignes par la suite, assurément elle ne doit pas détourner de la bienfaisance. Je ne pense pas que quelques exemples, qu'un grand nombre même d'exem-

ples d'ingratitude suffisent pour autoriser un homme à endurcir son cœur contre la misère de ses semblables; et je ne crois pas que ce malheureux effet puisse être produit sur un cœur vraiment bienfaisant. Il ne faudrait rien moins que la certitude d'une dépravation universelle, pour fermer le cœur de l'homme de bien à la charité, et cette certitude le conduirait infailliblement à l'athéisme ou au fanatisme. Mais sûrement, de ce qu'il existe un petit nombre d'hommes corrompus, il est injuste de conclure que tous le soient; ce qui n'arrivera jamais, je le pense du moins, à tout homme qui, en examinant sa conscience, peut y trouver une exception certaine et honorable ». M. Allworthy termina en demandant au capitaine quel était ce Partridge qu'il avait appelé un mauvais sujet.

« J'entends, dit le capitaine, Partridge, le barbier, le maître d'école. — Comment l'appelez-vous? — Partridge, le père du petit enfant que vous avez trouvé dans votre lit. »

M. Allworthy parut extrêmement surpris. Le capitaine ne le parut pas moins de ce qu'il ignorait le fait, car il le savait, lui, depuis

plus d'un mois; et il eut l'air de se rappeler avec beaucoup de peine que c'était mistriss Wilkins qui le lui avait appris.

M. Allworthy fit venir sur-le-champ mistriss Wilkins, qui, lui ayant confirmé ce que le capitaine avait dit, reçut ordre de M. Allworthy, et de l'avis du capitaine, de se rendre au petit Baddington, pour s'informer par elle-même de la vérité du fait: car le capitaine paraissait réprouver toute précipitation dans l'instruction des affaires criminelles, et dit qu'il était loin de desirer que M. Allworthy prît aucune résolution préjudiciable, soit à l'enfant, soit au père, avant d'être convaincu que ce dernier fût coupable; et, quoiqu'il s'en fût assuré lui-même secrètement par une voisine de Partridge, il eut la générosité de ne pas s'appuyer d'un semblable témoignage, et de n'en rien dire à M. Allworthy.

CHAPITRE VI.

Procès de Partridge le maître d'école, pour cause d'incontinence; témoignage de sa femme. Courtes réflexions sur la sagesse de nos lois, avec d'autres matières sérieuses, que l'on aimera d'autant plus, qu'on les entendra mieux.

On peut s'étonner qu'une histoire si bien connue, et qui avait fourni tant de sujets de conversation, ne fût jamais parvenue aux oreilles de M. Allworthy, le seul peut-être dans tout le canton qui n'en eût pas entendu parler.

Pour expliquer cela au lecteur jusqu'à un certain point, je crois convenable de l'instruire qu'il n'y avait pas dans tout le royaume un homme moins intéressé que M. Allworthy à rejetter la doctrine que nous avons exposée dans le chapitre précédent, concernant le sens du mot *charité*; car il possédait également cette vertu dans l'une et l'autre

acceptions. Comme personne n'était plus sensible aux besoins des autres et plus empressé de soulager leurs misères, personne aussi n'était plus circonspect à prononcer sur leur honneur, et n'était plus lent à croire quelque chose à leur désavantage.

C'est pourquoi la médisance ne trouva jamais d'accès auprès de lui ; car si, comme on l'a souvent observé, l'on peut connaître un homme par la société qu'il fréquente, j'oserai avancer que, par le ton de la conversation qui règne à la table d'un homme puissant, on peut juger de sa religion, de sa politique, de son goût et de son caractère. Bien qu'il y ait des hommes assez bizarres pour oser exprimer leurs sentimens dans tous les lieux où ils se trouvent, la plupart jouent assez bien le rôle de courtisan pour accommoder leur conversation au goût et aux inclinations de leurs supérieurs.

Mais j'en reviens à mistriss Wilkins, qui, après avoir rempli sa mission en grande hâte, quoiqu'à quinze milles de distance, confirma tellement le crime du maître d'école, que M. Allworthy se détermina à faire venir le

coupable pour l'entendre. M. Partridge fut donc sommé de se tenir prêt à répondre à l'accusation intentée contre lui, et de préparer ses moyens de défense s'il en avait.

A l'heure fixée, comparut devant M. Allworthy lui-même, dans la salle dite *du Paradis*, ledit Partridge, avec Anne sa femme, et mistriss Wilkins son accusatrice.

M. Allworthy ayant pris séance dans son fauteuil de juge, M. Partridge fut amené devant lui, et après avoir entendu son accusation de la bouche de mistriss Wilkins, se déclara *non coupable*, en faisant les plus fortes protestations de son innocence.

Mistriss Partridge fut ensuite interrogée. Après s'être excusée modestement de l'obligation où elle se trouvait de témoigner la vérité contre son mari, elle rappella toutes les circonstances que le lecteur connaît, et conclut par déclarer que lui-même avait avoué son crime.

Je ne me hasarderai point d'affirmer que mistriss Partridge eût jamais pardonné sincèrement à son mari ; mais il est certain qu'elle se trouvait malgré elle témoin dans

cette cause. Et il est probable, pour certaines autres raisons, qu'elle n'aurait jamais été d'elle-même portée à déposer contre lui, si mistriss Wilkins n'était pas adroitement parvenue à lui faire confesser le tout, et ne lui avait pas promis, au nom de M. Allworthy, que la punition de son mari ne serait pas de nature à rejaillir sur elle.

Partridge persista à protester de son innocence, quoiqu'il convînt d'avoir fait l'aveu qu'on lui reprochait. Il tâcha cependant de l'excuser en affirmant qu'il y avait été contraint par les continuelles importunités de sa femme, qui avait juré qu'étant sûre de son crime, elle ne cesserait pas de le tourmenter jusqu'à ce qu'il l'eût avoué, et lui avait positivement promis que s'il l'avouait, elle ne lui en parlerait plus; ce qui l'avait induit, ajouta-t-il, à se confesser coupable, quoiqu'il fût innocent, et l'aurait poussé par le même motif jusqu'à convenir d'un meurtre.

Mistriss Partridge ne put souffrir patiemment cette imputation, et ne pouvant, dans le lieu où elle était, se soulager que par des pleurs, les appela en hâte à son secours. Ils

vinrent aussitôt en abondance; puis, s'adressant à M. Allworthy, elle dit, ou plutôt s'écria : « Permettez-moi, Monsieur, de déclarer qu'il n'y eût jamais une pauvre femme plus outragée que je le suis, par ce vilain homme; car, ce n'est pas le seul exemple de sa fausseté envers moi. Non, je vous en demande pardon, il n'a que trop souvent souillé mon lit par ses débauches. J'aurais pu me résoudre à supporter son ivrognerie et le dérangement de ses affaires, s'il n'avait pas d'ailleurs violé l'un des plus sacrés commandemens de Dieu. D'ailleurs, je n'insisterais pas tant sur son crime, s'il avait été commis hors de chez moi; mais avec ma propre servante, dans ma propre maison, sous mon propre toit, souiller mon chaste lit, ce qu'il a fait, j'en suis sûre, en y admettant les plus viles et les plus infâmes créatures.... Oui, malheureux, vous avez souillé, vous avez déshonoré mon lit; et de plus, vous m'avez accusée de vous avoir contraint de confesser la vérité. Est-il vraisemblable, je vous le demande, que j'aye pu lui faire cette violence? J'ai assez de marques sur le corps qui

prouvent sa cruauté envers moi.... Malheureux ! si vous aviez été un homme, vous auriez dédaigné de traiter une femme de cette manière ; mais vous n'êtes pas un homme, vous le savez bien. Vous n'avez pas été non plus un mari pour moi, et voilà ce qui vous oblige, sans doute, à courir après des malheureuses.... Et, puisqu'il me provoque, je suis prête, si vous l'exigez, de jurer sur ma tête, que je les ai trouvés couchés ensemble.... Ce que vous avez sans doute oublié, scélérat, quand vous m'avez battu dans un accès de fureur, et que vous m'avez fait ruisseler le sang sur le visage, seulement parce que je vous reprochais votre adultère avec douceur ; mais toutes mes voisines me serviront de témoins. Ah ! vous avez brisé mon cœur ; oui, oui, vous l'avez brisé. »

Ici, M. Allworthy l'interrompit et la pria de s'appaiser, lui promettant justice ; puis se tournant vers Partridge, qui demeurait interdit, l'esprit troublé autant par la surprise que par la crainte, il lui dit qu'il était fâché de voir qu'il y eût un aussi méchant homme que lui dans le monde ; il lui déclara que ses

mensonges et les démentis qu'il se donnait à lui-même, aggravaient considérablement son crime, et qu'il ne pouvait l'expier que par un aveu et un repentir sincères; il l'exhorta donc à commencer sur-le-champ par confesser le fait, et à ne point persister à nier ce qui était si évidemment prouvé contre lui, par le témoignage de sa propre femme.

Je demande au lecteur un moment de patience pour féliciter ici notre jurisprudence de la haute sagesse et de la grande sagacité avec lesquelles elle refuse le témoignage d'une femme pour ou contre son mari. Ce serait, dit un savant auteur qui, à ma connaissance, n'a jamais été cité ailleurs que dans un livre de droit; ce serait le moyen de créer des procès interminables entr'eux. Quelle source de parjures? quelle foule d'époux serait journellement condamnée au fouet, à l'amende, à la prison, au bannissement, à la potence?

Partridge gardait toujours le silence jusqu'à ce qu'ayant reçu l'ordre de parler, il dit, qu'il avait déjà déclaré la vérité, qu'il appelait de son innocence au ciel et à la jeune fille elle-même, qu'il desirait que M. All-

worthy voulût bien envoyer chercher sur-le-champ; car il ignorait, ou feignait d'ignorer qu'elle n'habitait plus le canton.

M. Allworthy, qu'un sang froid admirable, et un amour naturel pour la justice, avaient rendu le magistrat le plus patient à entendre tous les témoins que les accusés pouvaient produire en leur faveur, consentit à différer son jugement jusqu'à l'arrivée de Jenny, à laquelle il dépêcha sur-le-champ un courrier; et, après avoir recommandé la paix à Partridge et à sa femme, mais en s'adressant plus directement au mari, il les remit à trois jours, car il fallait une journée entière de chemin pour se rendre au lieu qu'habitait Jenny.

Au jour fixé, toutes les parties étant en présence, le courrier revint et apporta la nouvelle qu'il n'avait pu trouver Jenny, qu'elle avait quitté son habitation peu de jours auparavant avec un officier chargé de faire des recrues.

M. Allworthy déclara en conséquence, que le témoignage d'une aussi méprisable créature, n'aurait mérité aucune confiance; mais

il dit en même-tems, qu'il ne pouvait s'empêcher de penser que si elle avait été présente, et eût déclaré la vérité, elle aurait confirmé ce qui était suffisamment prouvé par tant de circonstances, jointes à l'aveu de Partridge, et à la déclaration de sa femme. Il exhorta donc encore une fois Partridge à tout avouer; mais, quoiqu'il ne cessât de protester de son innocence, M. Allworthy le déclara convaincu du délit qu'on lui imputait, et ajouta qu'il était un trop méchant homme pour recevoir de lui aucun encouragement. En conséquence, il le priva de la rente qu'il lui faisait, et lui recommanda le repentir pour l'autre monde, ainsi que le travail pour se soutenir avec sa femme dans celui-ci.

Le pauvre Partridge se trouva ainsi le plus malheureux des hommes; il perdait la meilleure partie de son revenu, par le témoignage de sa femme, qui cependant lui faisait chaque jour, entr'autres reproches, celui d'avoir été la cause de cette perte; mais tel était son sort, et il fut obligé de s'y soumettre.

Quoique je l'appelle le pauvre Partridge, je souhaite que le lecteur veuille bien imputer cette épithète à la bonté de mon cœur, plutôt que d'en rien conclure en faveur de son innocence. S'il est innocent ou coupable, c'est ce qu'on verra par la suite; mais, si la Muse qui préside à l'histoire, m'a confié quelques-uns de ses secrets, je ne me rendrai point coupable en les divulguant, jusqu'à ce qu'elle m'en ait donné la permission.

Le lecteur doit donc ici suspendre sa curiosité. Ce qu'il y a de certain, c'est que les témoignages étaient plus que suffisans pour convaincre Partridge aux yeux de M. Allworthy; il en aurait fallu beaucoup moins à un tribunal de Justice, pour une affaire de cette nature, et cependant malgré l'assurance positive de mistriss Partridge, qui aurait juré s'il l'eût fallu, sur ce qu'il y a de plus sacré, il était encore possible que le maître d'école fût parfaitement innocent; car, en comparant l'époque à laquelle Jenny avait quitté le petit Baddington, avec celle de son accouchement, quoiqu'il parût démontré que le petit enfant y avait été conçu, il ne s'en

suivait pas nécessairement que Partridge dût en être le père. En omettant même beaucoup d'autres particularités, il y avait dans la même maison un jeune garçon de près de dix-huit ans, lequel avait eu avec Jenny une intimité constante, qui eût seule suffi pour fonder un soupçon raisonnable ; et cependant la jalousie est si aveugle, que cette circonstance n'entra pas même une fois dans la tête de l'enragée mistriss Partridge.

Que Partridge se repentît ou non, suivant les conseils de M. Allworthy, c'est ce qui n'est pas tout-à-fait si évident. Ce qu'on peut assurer, c'est que sa femme se repentit au fond du cœur du témoignage qu'elle avait porté contre lui, sur-tout dès qu'elle reconnut que mistriss Débora l'avait trompée et avait refusé de s'intéresser pour elle auprès de M. Allworthy. Elle réussit mieux auprès de mistriss Blifil, que nous avons dépeinte au lecteur, comme une femme d'un beaucoup meilleur caractère, et qui très-obligeamment s'employa auprès de son frère pour l'engager à rétablir la rente de Partridge, ce à quoi, sans vouloir pourtant ôter à son

bon cœur la part qu'il pouvait y avoir, elle était portée par un motif plus fort et plus naturel que l'on verra dans le chapitre suivant.

Ses sollicitations ne furent pas cependant sans succès; car, bien que M. Allworthy ne pensât pas avec quelques écrivains modernes, que la pitié bien entendue consiste seulement à punir les coupables, il était aussi loin de penser que ce fût le propre de cette excellente qualité de pardonner légèrement aux plus grands criminels. Il avait toujours égard au plus léger doute, à la plus faible circonstance qui pouvait l'autoriser à mitiger les peines; mais les prières du coupable, ni les sollicitations des autres, ne pouvaient l'ébranler. En un mot, il ne pardonnait jamais, quand il n'avait d'autre raison pour pardonner, si non que le coupable ne voulait pas être puni, ou que ses amis voulaient qu'il ne le fût pas.

Partridge et sa femme furent donc obligés de se soumettre à leur destinée, et il faut en convenir, elle était très-fâcheuse; car, loin de s'occuper à remplacer par son tra-

vail la rente qu'il venait de perdre, il s'abandonna en quelque sorte au désespoir; et, comme l'indolence était dans sa nature, ce vice augmenta au point qu'il perdit jusqu'à la petite école qu'il avait, et que ni sa femme ni lui, n'auraient eu de quoi vivre, si la charité de quelques bons chrétiens n'y avait pourvu en leur fournissant le plus strict nécessaire.

Comme ces secours leur étaient donnés par une main inconnue, on imagina, et le lecteur imaginera, sans doute, que leur bienfaiteur caché, était M. Allworthy lui-même, qui, quoique bien éloigné de vouloir encourager le vice, pouvait sans se faire connaître, soulager la misère des coupables quand elle était devenue disproportionnée à leurs fautes. C'est sous ce point de vue que la fortune elle-même envisagea leur détresse; car elle prit enfin pitié de ce misérable couple, et diminua considérablement le malheur de Partridge, en mettant fin à celui de sa femme qui mourut bientôt après de la petite vérole.

La justice que M. Allworthy avait exercée sur Partridge, fut d'abord louée généralement; mais le pauvre maître d'école n'en

eut pas plutôt éprouvé les fatales conséquences, que ses voisins commencèrent à s'attendrir er à le plaindre, et ne tardèrent pas à blâmer comme un acte de rigueur et de sévérité, ce qu'ils appellaient auparavant un acte de justice. Ils finirent par se récrier contre une punition infligée de sang-froid, et à faire l'éloge de la pitié et de la clémence.

Ces cris devinrent encore plus violens par la mort de mistriss Partridge, que l'on n'avait pas honte d'imputer à la sévérité, ou, comme on l'appelait alors, à la cruauté de M. Allworthy, quoique la maladie dont elle était morte fût parfaitement connue, et ne pût être regardée comme le résultat de la misère.

Partridge ayant perdu sa femme, son école et sa rente, la personne inconnue qui l'avait secouru, ayant discontinué ses bienfaits, résolut de changer de théâtre, et abandonna un pays où il était en danger de mourir de faim au milieu de la compassion générale de ses voisins.

CHAPITRE VII.

Légère esquisse du genre de bonheur qu'un couple sage peut tirer de la haine. Courte apologie de ceux qui ne s'arrêtent point aux imperfections de leurs amis.

Quoique le capitaine fût parvenu à ruiner absolument le pauvre Partridge, il n'avait pas encore recueilli tout le fruit qu'il en espérait, celui de chasser le petit enfant trouvé du château de M. Allworthy.

Ce gentilhomme, au contraire, se passionnait tous les jours de plus en plus pour le petit Tommy, comme s'il eût eu l'intention de contrebalancer en quelque sorte sa sévérité envers le père, par une tendresse extraordinaire pour le fils.

Cette conduite aigrissait le capitaine, non moins que tous les autres actes de générosité dont M. Allworthy se rendait tous les

jours coupable envers lui ; car il regardait ces sortes de largesses comme des vols faits à sa propre fortune.

Nous avons dit qu'en cela il n'était point d'accord avec sa femme, avec qui à la vérité il l'était fort rarement sur tout autre sujet ; car, bien que l'amour qui a pour fondement les qualités de l'esprit, soit considéré par un grand nombre de personnes sages, comme plus durable que celui qui est fondé sur la beauté, le contraire eut lieu dans cette union. L'esprit même de ce couple était leur principale cause de dispute et l'occasion des nombreuses querelles qui s'élevaient trop souvent entre eux et qui finirent du côté de la femme par un souverain mépris pour son mari, et du côté du mari par la haine la plus forte pour sa femme.

Comme ils s'étaient tous deux livrés avec succès à l'étude de la théologie, ils en faisaient, depuis les premiers momens de leur connaissance, le sujet le plus ordinaire de leurs conversations. Le capitaine, comme un homme bien élevé, avait avant son mariage, toujours soumis son opinion à celle

de sa femme ; non avec cette maladresse grossière d'un sot opiniâtre qui, même lorsqu'il cède, n'est pas fâché de laisser appercevoir qu'il croit encore avoir raison. Le capitaine au contraire, quoique l'homme du monde le plus vain, cédait si absolument la victoire à son antagoniste, que mistriss Bridget qui n'avait pas le moindre doute de sa sincérité, se retirait toujours de la discussion, contente d'elle-même et de lui.

Mais bien que cette complaisance pour une personne que le capitaine méprisait profondément, ne fût pas si pénible pour lui, qu'elle l'aurait été, si l'espérance de s'avancer dans le chemin de la fortune ne lui avait fait une nécessité de montrer la même soumission à un Hoadly, ou à quelque autre personnage d'une grande célébrité dans les sciences, elle finit par lui coûter trop pour la continuer sans motifs. Le mariage les ayant tous écartés, cette complaisance lui devint tellement insupportable, qu'il commença à traiter les opinions de sa femme avec cette hauteur et cette insolence dont il n'y a que des gens dignes de mépris qui puissent se rendre cou-

pables, et que peuvent supporter ceux-là seuls qui ne méritent point qu'on les méprise.

Quand le premier torrent de tendresse fut écoulé, et lorsque, dans le calme et les longs intervalles de leur amour, la raison commença à ouvrir les yeux de mistriss Blifil; dès qu'elle vit ce changement de conduite dans le capitaine qui ne répondait plus à aucun de ses argumens qu'avec une ironie insultante, elle ne put supporter cette indignité; elle en fut d'abord si vivement offensée qu'il s'en serait suivi quelque évènement tragique, si le plus profond mépris pour son mari n'avait un peu adouci la haine qu'elle ressentait pour lui, quoiqu'elle en eût encore une assez forte dose.

La haine que le capitaine avait pour elle, était beaucoup plus franche. Il ne la méprisait pas davantage, parce que ses connaissances étaient imparfaites ou mal exprimées, que parce qu'elle n'avait pas six pieds de haut. Dans l'opinion qu'il avait du sexe féminin, il l'emportait en morosité sur Aristote lui-même : il considérait une femme comme un animal domestique, un peu plus utile qu'un

chat, parce que ses fonctions ont un peu plus d'importance; mais la différence entre les deux, lui paraissait si légère, que, dans son mariage avec le château et les terres de M. Allworthy, il lui aurait été absolument égal de prendre une femme ou un chat pardessus le marché. Cependant son orgueil était si sensible, qu'il s'apperçut bientôt du mépris que sa femme commençait à lui montrer. Ce qui, joint à la satiété qu'il éprouvait de son amour, lui inspira pour elle un dégoût, une sorte d'horreur qu'il serait impossible de porter plus loin.

Il n'y a peut-être qu'une situation dans le mariage qui en exclue tout-à-fait le plaisir : c'est l'état d'indifférence. Mais, comme j'espère qu'un grand nombre de mes lecteurs connaît le plaisir qu'on goûte à rendre heureux l'objet qu'on aime, peu d'entr'eux sans doute ont éprouvé l'horrible satisfaction de tourmenter celui qu'on hait. C'est probablement pour se procurer ce dernier genre de plaisir, que nous voyons un grand nombre d'époux renoncer à la tranquillité dont ils pourraient jouir malgré leurs défauts ré-

ciproques. De là vient que souvent une femme feint des transports d'amour ou de jalousie, se refuse même tous les plaisirs pour troubler ou empêcher ceux de son mari, et que, pour lui rendre la pareille, le mari se contraint lui-même, reste chez lui, au milieu d'une société qu'il déteste, afin d'y retenir sa femme qui ne la déteste pas moins. C'est aussi de cette source que découlent sans doute les pleurs qu'une veuve répand souvent avec tant d'abondance sur les cendres d'un époux avec lequel elle a mené une vie aussi agitée que pénible, et qu'elle n'a plus l'espoir de tourmenter.

Mais, si jamais deux époux ont joui de ce plaisir, c'est sans contredit le capitaine et sa femme. C'était une raison suffisante pour l'un des deux de soutenir opiniâtrement une opinion quelconque, que l'autre eût d'abord affirmé le contraire. Si l'un proposait une partie de plaisir, l'autre la rejettait. Ils n'aimaient, ne haïssaient, ne louaient, ne blâmaient jamais la même personne. En conséquence, depuis que le capitaine parut voir d'un mauvais œil le petit enfant trouvé, sa

femme se mit à le caresser presqu'autant que le sien propre.

Le lecteur n'aura pas de peine à concevoir que cette manière d'être entre le mari et la femme ne contribuât pas beaucoup au repos de M. Allworthy, qui avait espéré que cette alliance aurait fait le bonheur de tous trois. La vérité est, cependant, qu'il était bien loin de savoir tout; car, pour certaines raisons faciles à deviner, le capitaine étant toujours sur ses gardes en sa présence, sa femme, de peur de déplaire à son frère, était obligée de tenir la même conduite. Dans le fait, il est possible à un tiers d'être très-lié, de vivre même long-tems dans la même maison avec deux époux qui ont quelque discrétion, et de ne rien appercevoir de l'aigreur qu'ils ont l'un pour l'autre; car, bien que le jour tout entier soit quelquefois trop court pour la haine aussi bien que pour l'amour, cependant les heures que deux époux passent naturellement ensemble à l'abri de toute observation, fournissent à ceux qui savent se modérer assez d'occasions pour se livrer à l'une ou à l'autre de ces deux passions, en sorte que,

s'ils s'aiment, ils peuvent supporter d'être quelques heures en compagnie sans folâtrer ensemble, et, s'ils se haïssent, sans se cracher au visage.

Il est possible cependant que M. Allworthy en vît encore assez pour le rendre un peu inquiet; car nous ne devons pas toujours conclure qu'un homme sage n'est pas blessé, parce qu'il ne crie ni ne pleure comme une femme ou un enfant. Il serait encore possible qu'il eût appercu quelques défauts dans le capitaine sans en être offensé; car les gens sages, qui ont, en outre, de la bonté, se contentent de prendre les personnes et les choses comme elles sont, sans se plaindre de leurs imperfections ni tenter de les corriger. Ils peuvent voir un défaut dans un ami, dans un parent, dans une simple connaissance, sans jamais en parler ni à eux ni aux autres, et souvent sans diminuer en rien de l'affection qu'ils leur portent; et, à moins que notre discernement ne soit tempéré par cette bienveillante disposition, ce serait une folie d'oser contracter la moindre amitié. Car j'espère que mes amis voudront bien me par-

donner, si je leur déclare que je n'en connais aucun de parfait ; et je serais fâché, si je pouvais croire qu'ils ne s'apperçussent pas de mes défauts. Nous nous accordons, et nous demandons en échange ces sortes de pardons : c'est un devoir, et peut-être le plus agréable des devoirs de l'amitié ; et il nous faut accorder ces pardons, sans même exiger qu'on se corrige. Il n'y a peut-être pas de plus sûre marque de folie, que de tenter de corriger les imperfections naturelles de ceux que nous aimons. Il peut se trouver un défaut dans la composition de la nature humaine comme dans celle de la plus belle porcelaine ; et je crains bien que dans l'une ou l'autre il ne soit sans remède, quoique cependant le modèle puisse conserver la plus grande valeur.

De tout ceci, l'on peut conclure que M. Allworthy découvrit certainement quelques défauts dans le capitaine ; mais, comme ce dernier était extrêmement artificieux et toujours sur ses gardes devant lui, ces défauts ne semblaient à M. Allworthy que de légères taches dans un bon caractère. Voilà pourquoi sa bonté ne s'y arrêtait pas, et sa sagesse

l'empêchait d'en parler au capitaine. Comme il aurait changé de sentimens, s'il avait su toute la vérité ! ce qui certainement serait arrivé, si le mari et la femme avaient continué de se conduire encore long-tems de la même manière ; mais c'est ce que la fortune prit soin d'empêcher, en forçant le capitaine à faire une chose qui lui rendit pour jamais la tendresse de sa femme.

CHAPITRE VIII.

Recette qui n'a jamais manqué de réussir dans les cas les plus désespérés, pour regagner la tendresse de sa femme.

Le capitaine se récompensait amplement des heures désagréables qu'il passait dans la conversation de sa femme, et il en passait aussi peu qu'il lui était possible, par les agréables méditations où il se plongeait quand il était seul.

Il s'occupait alors entièrement de la fortune de M. Allworthy. D'abord, il employait beaucoup de tems à en calculer la valeur totale, et il espérait bien que ses calculs monteraient beaucoup plus haut, quand il en serait en possession; ensuite il se complaisait dans les changemens qu'il se proposait de faire, tant dans le château que dans les jardins, et formait mille autres projets, tendans soit à l'augmentation de la terre, soit à l'em-

bellissement du principal manoir. Pour ce dessein, il s'appliquait à l'étude de l'architecture et du jardinage, et lisait sur ces deux sujets beaucoup de livres, qui prenaient tout son tems, et faisaient son unique amusement. Il s'était arrêté enfin à un plan superbe, que nous sommes d'autant plus fâchés de ne pouvoir présenter à nos lecteurs, que le luxe du siècle présent ne pourrait lui en offrir un semblable. Ce plan avait, au suprême degré, tout ce qui sert à faire admirer les grands et nobles projets de cette nature; car, il exigeait une dépense considérable pour l'exécuter, et un tems infini pour le porter à un certain degré de perfection. Il se promettait bien que l'immense fortune qu'il supposait à M. Allworthy, et dont il se croyait sûr d'hériter, fournirait suffisamment à la dépense; et, quant au tems, la bonté de sa constitution, l'époque de sa vie, qui était seulement ce qu'on appelle le moyen âge, tout éloignait de lui la crainte de mourir avant d'accomplir ses desseins.

Rien ne manquait plus à l'exécution de son plan que la mort de M. Allworthy. Il

avait employée tout son algèbre à en calculer l'époque, et avait acheté, en outre, tous les livres qui traitent de la durée de la vie, des survivances, etc.; ce qui lui avait démontré que comme il existait chaque jour une chance pour que cette mort arrivât, les chances devaient augmenter considérablement dans un petit nombre d'années.

Mais un jour que le capitaine était enfoncé dans une profonde méditation de cette nature, il lui arriva un de ces accidens les plus malheureux, les plus inopinés qui soient possibles. La fortune, en réunissant tout ce qu'elle a de malice, n'avait rien imaginé de si cruel, de si mal à-propos, de si absolument destructif de tous ses projets; en un mot, et pour ne pas laisser plus long-tems le lecteur en suspens, au moment même où il méditait avec le plus de plaisir sur l'augmentation de bonheur dont il jouirait par la mort de M. Allworthy, lui-même mourut d'une apoplexie.

Cet accident arriva malheureusement au capitaine, comme il faisait seul sa promenade du soir, ensorte que personne ne se trouva auprès de lui pour lui donner du secours,

dans le cas où du secours aurait pu le sauver.

Il prit donc la mesure de cette portion de terre qui était devenue désormais suffisante pour son ambition, et tomba mort sur la terre; exemple non vivant, mais remarquable, de la vérité de cette observation d'Horace :

Tu secunda marmora
Locas sub ipsum funus : et sepulchri
Immemor, struis domos.

Pour orner ton palais tu fais tailler des marbres;
Penses à ton tombeau : c'est lui qu'il faut ouvrir.
Sans songer que tu dois mourir,
Tu construis des maisons et tu plantes des arbres!

CHAPITRE IX.

Preuves de l'infaillibilité de la recette précédente, dans les lamentations de la veuve, avec d'autres accessoires de la mort, telles que des médecins, etc., et une épitaphe dans le vrai style.

M. Allworthy, sa sœur et une autre dame, étaient réunies dans la salle à manger; après avoir attendu beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire, M. Allworthy dit qu'il commençait à être inquiet du retardement du capitaine, car il ne manquait jamais l'heure des repas; il ordonna que l'on sonnât la cloche au-dehors et notamment dans les environs des promenades que le capitaine avait l'habitude de fréquenter.

Tous ces avertissemens étant sans effet, car le capitaine avait, ce soir-là, par un malheureux hasard, tourné ses pas d'un autre côté, mistriss Blifil dit qu'elle était sérieusement effrayée. A ces mots, l'autre dame

qui était une de ses plus intimes amies, et qui connaissait le véritable état de son cœur, fit tout ce qu'elle put pour la calmer. Il est tout simple, lui dit-elle, que vous ayez quelques inquiétudes, mais pourquoi vous désespérer; peut-être la douceur de la soirée aura-t-elle invité le capitaine à pousser sa promenade plus loin qu'à l'ordinaire, ou bien il aura été retenu chez quelque voisin. Non, répondit mistriss Blifil; non, je suis sûre qu'il lui est arrivé quelque accident, jamais il ne resta dehors sans m'en informer; car il sait très-bien à quel point il me rendrait inquiète. L'autre dame n'ayant pas de meilleurs argumens à faire va oir, se confondit en supplications, comme il arrive dans de semblables circonstances, et lui dit de ne point s'effrayer, que cela pourrait nuire à sa santé; elle remplit aussi-tôt un grand verre de vin, lui conseilla de le boire, et parvint à l'y décider.

M. Allworthy rentra en ce moment, car il avait été lui-même à la recherche du capitaine. Son maintien dénotait assez sa consternation, il ne pouvait presque pas parler;

mais, comme le chagrin agit diversement sur les différens esprits, ce qui contenait la voix de M. Allworthy, donna l'essor à celle de mistriss Blifil. Elle commença à se lamenter amèrement, et des flots de larmes accompagnaient ses lamentations. La dame qui était avec elle, dit qu'elle ne pouvait les blâmer, mais elle lui conseilla de ne pas trop s'y livrer, et essaya de modérer la douleur de son amie par des observations philosophiques sur le grand nombre de traverses auxquelles la vie humaine était chaque jour exposée, et qui, dit-elle, suffisaient pour fortifier nos cœurs contre tous les accidens, quelque soudains, quelque terribles qu'ils pussent être. L'exemple de son frère devait, ajouta-t-elle, l'instruire à la patience, quoiqu'on ne pût le supposer aussi intéressé qu'elle-même à déplorer le malheur qu'elle redoutait; il était sans doute très-inquiet, et sa seule résignation à la volonté divine, avait contenu son chagrin dans des bornes convenables.

Ne parlez point de mon frère, s'écria mistriss Blifil, je dois être seule un objet de pitié pour vous. Que sont les craintes de l'a-

mitié auprès de ce que sent une femme dans de pareilles occasions? Oh! il est mort, quelqu'un l'aura assassiné..... je ne le verrai plus. — Ici un torrent de larmes produisit sur elle le même effet que le chagrin avait produit sur M. Allworthy, et elle garda le silence.

Dans cet intervalle un domestique entra hors d'haleine, criant qu'on avait trouvé le capitaine, et avant qu'il en eût pu dire davantage, il était déjà suivi de deux autres qui portaient le corps mort devant eux.

Le lecteur curieux peut encore observer ici une autre différence dans les effets du chagrin; car la même cause qui avait auparavant rendu M. Allworthy muet et silencieux, avait excité les cris et les lamentations de sa sœur; et dans la circonstance présente qui tirait des larmes des yeux de M. Allworthy, sa sœur sécha entièrement les siennes, jetta un cri vif et perçant, et s'évanouit.

La salle était pleine de domestiques, dont une partie s'occupait avec la dame qui était en visite, à prendre soin de mistriss Blifil, et l'autre aidait M. Allworthy à porter le capitaine dans un lit bien chaud, où l'on

essaya toutes les méthodes connues pour le rappeller à la vie.

Nous serions bien heureux de pouvoir informer le lecteur d'un succès égal des deux parts ; car ceux qui s'étaient chargés du soin de la femme, réussirent si bien, que lorsque l'évanouissement eût duré tout le tems que la décence l'exigeait, elle revint à la vie à leur grande satisfaction ; mais, quant au capitaine, on essaya de le saigner, de le réchauffer, de lui jetter de l'eau, etc., le tout en vain. La mort, ce juge inexorable, l'avait condamné et lui avait refusé le plus petit répit, malgré les ordonnances de deux docteurs qui arrivèrent et furent payés au même instant.

Ces deux docteurs que, pour éviter toute maligne interprétation, nous désignerons par les noms du docteur Y, et du docteur Z, ayant tâté son pouls ; c'est-à-dire, le docteur Y, son bras droit, et le docteur Z, son bras gauche, s'accordèrent à prononcer que le capitaine était absolument mort ; mais ils différaient quant à la maladie ou à la cause de sa mort, le docteur Y, affirmant qu'il était mort d'une apoplexie, et le docteur Z, d'une épilepsie.

Ce qui fit naître entre ces deux savans, une dispute dans laquelle chacun faisait valoir au mieux son opinion. Les raisonnemens des deux parts étaient d'une telle force qu'ils servirent à confirmer chaque docteur dans son sentiment, et ne firent aucune impression sur son adversaire.

A la vérité, il n'y a presque pas un médecin qui n'ait sa maladie favorite, à laquelle il attribue toutes les victoires remportées sur la nature humaine. La goute, le rhumatisme, la pierre, la consomption, ont toutes leurs différens patrons dans la faculté, et aucune d'elles n'en a d'avantage que la fièvre nerveuse ou la fièvre morale. C'est de-là que naissent les différences d'opinions qui s'élèvent chaque jour entre les plus savans médecins de la faculté, sur la cause de la mort d'un malade, différences qui ont grandement surpris tous ceux qui n'avaient pas connaissance du fait que nous leur attestons ici.

Le lecteur sera peut-être étonné qu'au lieu d'essayer de rendre la vie au capitaine, les savans docteurs s'occupassent d'une dispute sur la cause de sa mort; mais il faut qu'il sache que toutes les expériences avaient été

faites avant leur arrivée. Le capitaine avait été mis dans un lit bien chaud, ses veines avaient été ouvertes, son front chauffé, et toutes sortes de liqueurs fortes appliquées à son nez et à ses lèvres.

Les médecins se trouvant prévenus dans leurs ordonnances, étaient embarrassés d'employer cette portion de tems que l'usage et la décence les obligent de rester chez les malades pour mériter leurs salaires, et furent en conséquence dans la nécessité de chercher un sujet de conversation quelconque. Il ne pouvait s'en présenter de plus convenable à la circonstance.

Nos docteurs étaient prêts à prendre congé, quand M. Allworthy, après avoir abandonné le capitaine, et s'être résigné à la volonté divine, s'informa de l'état de sa sœur, et les pria de lui faire une visite avant leur départ.

Mistriss Blifil, revenue de son évanouissement, était, comme on le dit, aussi bien qu'elle pouvait être dans sa situation. Après toutes les cérémonies préalables, car c'était un nouveau malade, les docteurs se rendirent à ses desirs, entrèrent chez mistris

Blifil et lui tâtèrent le pouls, comme ils venaient de faire au capitaine.

La Dame se trouvait dans une situation absolument opposée à celle de son mari ; car tous les remèdes de la médecine étaient devenus impuissans pour lui, et nullement nécessaires pour elle.

Il n'y a rien de plus injuste que l'opinion vulgaire qui représente les médecins comme des amis de la mort. Je crois au contraire que si le nombre de ceux qui guérissent par la médecine pouvait être comparé à celui de ses martyrs, le premier l'emporterait de beaucoup. Il y a même des médecins si prudens, que pour éviter de tuer leurs malades, ils s'abstiennent de toutes les méthodes de guérir et ne prescrivent rien que ce qui ne peut faire ni bien ni mal. J'en ai entendus quelques-uns établir très-gravement en maxime, qu'il fallait laisser agir la nature, tandis que le médecin resterait là, apparemment pour lui applaudir et l'encourager quand elle ferait bien.

Nos docteurs étaient si peu amis de la mort que, après une seule visite, ils laissèrent là le corps du capitaine, mais ils ne quittèrent pas si-tôt leur malade qui vivait

encore ; ils s'accordèrent sur son état, et ne manquèrent pas de lui donner aussi-tôt quelques ordonnances.

Je ne déciderai pas si, mistriss Blifil ayant d'abord commencé à faire croire à ses médecins qu'elle était malade, ils la persuadèrent à leur tour qu'elle l'était réellement ; mais elle continua pendant un mois entier à se conduire en conséquence. Pendant tout cet intervalle elle fut visitée régulièrement par eux, entourée de garde-malades et accablée à tous les momens des messages de ses connaissances pour s'informer de sa santé.

Le tems que la décence exigeait pour rester malade et montrer une douleur immodérée, étant enfin expiré, les médecins furent renvoyés, et mistriss Blifil commença à voir du monde ; elle n'était aucunement changée, si-non qu'elle était vêtue en noir, couleur qui donne ordinairement un certain air de tristesse aux personnes qui la portent.

Le capitaine fut inhumé et aurait déjà fait un grand pas vers le fleuve d'Oubli, si l'amitié de M. Allworthy n'avait pris soin de conserver sa mémoire par l'épitaphe suivante qui fut probablement composée par un

homme d'un grand génie et de la plus exacte probité, qui connaissait parfaitement bien le capitaine.

Cy git,
Dans l'attente d'une heureuse résurrection,
Le corps du
Capitaine Jean Blifil.
Londres
Eut l'honneur de lui donner naissance,
Oxford
Celui de l'élever.
Son esprit
Fit honneur à sa profession
Et à son pays;
Sa vie à sa religion
Et à la nature humaine.
Il fut fils respectueux,
Tendre époux,
Père affectionné,
Le meilleur frère,
Sincère ami,
Bon chrétien,
Excellent homme.
Sa veuve inconcevable
A élevé cette pierre,
Monument
Des vertus de son mari,
Et de l'amour qu'elle avait
Pour lui.

FIN DU LIVRE SECOND.

TOM JONES.

LIVRE III

Concernant ce qui s'est passé de plus mémorable dans la famille de M. Allworthy, depuis que Tom Jones a atteint sa quatorzième année, jusqu'au moment où il est parvenu à sa dix-neuvième. Le lecteur pourra recueillir dans ce livre quelques idées sur l'éducation des enfans.

CHAPITRE PREMIER

Contenant peu de chose ou rien.

Le lecteur voudra bien se souvenir qu'au commencement du second livre de cette histoire, nous l'avons prévenu de l'intention où nous étions de passer sous silence

plusieurs intervalles considérables de tems, lorsqu'ils n'offriraient rien qui méritât d'être rapporté dans des annales de la nature de celles-ci.

Et en cela, nous ne consultons pas seulement notre dignité et notre plaisir, mais encore le bien et l'avantage du lecteur; car, outre que par ce moyen nous l'empêchons de perdre son tems en faisant une lecture qui ne lui apporterait ni instruction, ni agrément, nous lui donnons occasion de faire usage de cette étonnante sagacité qu'il possède sans doute au suprême degré, en lui laissant remplir lui-même les espaces vides; c'est pour ce dessein que nous avons déjà pris le soin de lui donner les instructions nécessaires dans les chapitres précédens.

Quel lecteur ne sait pas, par exemple, à moins que son cœur ne soit de pierre, ou sa tête d'une matière aussi dure, que M. Allworthy éprouva d'abord, par la perte de son ami, ces émotions douloureuses qui, dans des circonstances sem-

blables, se font sentir à tous les hommes ? Quel lecteur ne sait pas encore que la philosophie et la religion modérèrent avec le tems, et finirent par dissiper ce chagrin ; la première, en lui en démontrant la folie et l'inutilité ; la dernière, en le lui défendant et l'appaisant en même-tems, par l'espérance certaine qui donne à l'homme fort et religieux le courage de prendre congé d'un ami sur son lit de mort, sans en être beaucoup plus affligé que s'il le voyait partir pour un long voyage, en conservant l'espérance de le revoir.

Le lecteur judicieux ne doit pas être plus embarrassé sur le compte de mistriss Bridget Blifil, qui, pendant tout le tems que la douleur devait se montrer au-dehors, se conduisit avec le respect le plus scrupuleux pour toutes les règles de l'usage et de la décence, changeant exactement de visage, avec les mêmes gradations qu'elle changeait de vêtemens ; car, de même qu'elle quitta ses habits de veuve pour prendre le noir, le noir pour le gris, le gris pour le blanc,

son visage passa successivement du désespoir à l'affliction, de l'affliction à la tristesse, de la tristesse au sérieux, jusqu'au jour qui lui permit de reprendre sa première sérénité.

Nous avons cité ces deux exemples, uniquement pour montrer au commun des lecteurs, la tâche qui peut leur être imposée. Quant aux plus habiles et aux plus célèbres critiques, on peut raisonnablement attendre d'eux un plus grand effort de jugement. Ils feront, je n'en doute point, un grand nombre de découvertes importantes sur ce qui s'est passé dans la famille de notre respectable gentilhomme pendant tout le tems sur lequel nous avons cru devoir garder le silence. Car, quoiqu'il ne se soit rien passé dans tout cet intervalle, qui méritât une place dans cette histoire, j'aurais pu cependant parler de tel incident d'une importance égale à ceux rapportés par les historiens journaliers et hebdomadaires de ce siècle, qu'un grand nombre de personnes perdent un tems considérable à lire, et j'ai tout lieu de le craindre, sans en tirer beau-

coup d'instruction ; au lieu qu'en livrant le lecteur à ses propres conjectures, il peut employer avec beaucoup d'avantages les plus nobles facultés de son esprit, puisque c'est un mérite plus utile de savoir juger des actions des hommes par leurs caractères, que de leurs caractères par leurs actions. Ce mérite, je l'avoue, exige la plus grande pénétration ; mais, quand on possède la véritable sagacité, on peut juger dans les deux cas avec non moins de certitude.

Comme nous sommes convaincus que la plupart de nos lecteurs la possèdent au suprême degré, nous leur avons laissé un espace de douze années pour l'exercer. Nous allons maintenant faire reparaître notre héros, âgé de quatorze ans, n'ayant aucun doute qu'on ne desire depuis longtems de le connaître.

CHAPITRE II.

Le héros de cette grande histoire parait sous des auspices très-funestes. Petit conte d'un genre si commun, que quelques lecteurs le jugeront indigne de leur attention. Un mot ou deux concernant un certain gentilhomme, et plus particulièrement un garde-chasse et un instituteur.

Comme en prenant la plume pour écrire l'histoire, nous nous sommes bien promis de ne flatter personne, mais de marcher constamment dans le chemin de la vérité, nous sommes obligés d'amener notre héros sur la scène, et de le faire connaître plus désavantageusement que nous ne l'aurions desiré. Nous dirons donc avec franchise, que c'était l'opinion générale dans la maison de M. Allworthy, que ce jeune homme serait un jour pendu.

Je suis fâché de le dire, cette conjecture

était trop bien fondée. Le petit drôle avait, dès sa plus tendre enfance, montré du penchant pour un grand nombre de vices, et notamment pour un, qui a une tendance aussi directe qu'aucun autre à cette fatale destinée. Il avait déjà été convaincu de trois vols ; 1°. d'avoir dérobé du fruit dans un verger ; 2°. d'avoir enlevé un canard de la cour d'un fermier; 3°. d'avoir pris une balle à jouer danr la poche de M. Blifil.

Les vices de ce jeune homme étaient d'ailleurs jugés d'autant plus défavorablement, qu'on les opposait aux vertus de M. Blifil, son compagnon, autre jeune homme, d'un caractère si différent de celui de Tom, que non-seulement la maison, mais encore tout le voisinage, ne retentissait que de ses louanges. Il faut avouer qu'on remarquait dans celui-ci les dispositions les plus heureuses ; il était plus sobre, plus discret, plus pieux qu'on ne l'est ordinairement à son âge. Toutes ces bonnes qualités lui avaient gagné l'affection de ceux qui le connaissaient, tandis que Tom était l'objet

d'un blâme universel, et que l'on s'étonnait presque par-tout que M. Allworthy laissât élever ce petit drôle avec son neveu, dont on craignait que la moralité ne se corrompît par un si mauvais exemple.

Un incident qui survint à-peu-près à cette époque, fera connaître au lecteur éclairé le caractère de ces deux jeunes gens, mieux que la plus longue dissertation.

Tom Jones, qui tout méchant qu'il est, doit être le héros de cette histoire, n'avait, parmi tous les domestiques de la maison, qu'un seul ami; car mistriss Wilkins l'avait abandonné depuis long-tems, et s'était entièrement réconcilié avec sa maîtresse; c'était le garde-chasse, assez mauvais sujet de sa nature, et que l'on jugeait n'avoir pas des notions plus justes sur la différence du mien et du tien, que le jeune Tom lui-même. Cette amitié donna lieu aux domestiques de faire un grand nombre de remarques, mêlées de sarcasmes, dont plusieurs étaient déjà des proverbes, ou le sont devenus depuis, et dont l'esprit est tout en-

tier dans ce court axiôme latin : « *Noscitur a socio* : Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

A dire vrai, quelques-unes de ces horribles méchancetés de Jones, dont nous avons déjà cité trois exemples, provenaient peut-être de l'encouragement qu'il avait reçu de ce mauvais sujet, qui, dans deux ou trois circonstances, avait été le receleur de ses larcins ; car le canard tout entier et une grande partie des pommes avaient été mangés par lui et par sa famille, quoique le pauvre Tom, qui seul avait été découvert, eût supporté tout le blâme et tous les coups. Il en fut encore la victime dans l'occasion suivante :

La terre contiguë à celle de M. Allworthy appartenait à un de ces gentilshommes que l'on appelle *conservateurs de gibiers*. Par la sévérité avec laquelle cette espèce d'hommes vengent la mort d'un lièvre ou d'une perdrix, on pourrait supposer qu'ils ont le même culte et la même superstition que les Banians des Indes, dont un grand nom-

bre, nous dit-on, consacrent leur vie à conserver et à protéger certains animaux. Il y a pourtant cette différence à l'avantage de nos Banians anglais, que, tandis qu'ils garantissent certains animaux de leurs autres ennemis, ils en massacrent eux-mêmes sans pitié la charge de plusieurs chevaux; ensorte qu'on ne peut évidemment les accuser d'aucune superstition de cette nature.

Quant à moi, j'ai beaucoup meilleure opinion de cette espèce d'hommes, qu'on ne l'a généralement; car je les considère comme remplissant le vœu de la nature et les grands desseins auxquels ils sont appelés. De même qu'Horace nous dit qu'il y a une espèce d'hommes, *fruges consumere nati*, nés pour consommer les fruits de la terre, je ne fais aucun doute qu'il n'y en ait d'autres, *feras consumere nati*, nés pour consommer les animaux des champs, ou comme on le dit plus vulgairement, le gibier; et personne ne niera, je crois, que ces gentilshommes ne remplissent parfaitement la fin pour laquelle ils ont été créés.

Le petit Tom était un jour à la chasse avec le garde, lorsqu'une compagnie de perdrix s'éleva sur le bord de cette terre voisine, que, pour remplir les sages desseins de la nature, la fortune avait donnée à l'un de ces consommateurs de gibiers dont nous venons de parler. Les perdrix volèrent jusque sur cette terre voisine, et furent tenues en arrêt, par les deux chasseurs, dans quelques buissons de genêts, à deux ou trois cents pas des domaines de M. Allworthy.

M. Allworthy avait donné à son garde les ordres les plus sévères, et lui avait défendu, sous peine de perdre sa place, de passer jamais sur les terres d'aucun de ses voisins, et pas plus sur celles dont les maîtres étaient les moins rigides, que sur celles du Seigneur dont nous venons de parler. Ces ordres, à dire vrai, n'avaient jamais été bien scrupuleusement exécutés, relativement aux autres; mais, comme on connaissait bien le caractère du gentilhomme chez lequel les perdrix s'étaient réfugiées ainsi que dans un sanctuaire, le garde-chasse

n'avait jamais tenté de mettre le pied sur son territoire ; il ne l'eût pas même osé en ce moment, si le jeune chasseur, qui était très-ardent à poursuivre son gibier, ne lui eût persuadé de le suivre. Cédant aux importunités de Tom, et étant d'ailleurs lui-même passionné pour la chasse, le garde entra sur la terre, et tua une des perdrix.

Le gentilhomme était alors à cheval, à fort peu de distance de nos deux chasseurs. A peine eût-il entendu le coup de fusil, que s'avançant vers le lieu d'où il était parti, il découvrit le pauvre Tom ; quant au garde-chasse, il s'était adroitement glissé dans la partie la plus épaisse d'un buisson de genêts, où il avait eu le bonheur de se cacher.

Le gentilhomme ayant fouillé le jeune drôle et trouvé la perdrix sur lui, le menaça d'une vengeance terrible, et jura qu'il irait chez M. Allworthy, pour l'instruire du fait. Il tint parole, car il s'y rendit aussitôt, et se plaignit qu'on eût passé sur sa terre, en termes aussi forts et avec des expressions aussi amères que si l'on fût entré dans son

château avec effraction, et que l'on en eût enlevé les meubles les plus précieux ; il ajouta qu'il y avait encore quelqu'un avec Tom, quoiqu'il n'eût pu le découvrir, car il avait entendu presqu'au même instant deux coups de fusil. « Nous n'avons trouvé que cette perdrix, ajouta-t-il, mais Dieu sait tout le mal qu'ils ont fait. »

A son retour chez M. Allworthy, Tom fut aussitôt sommé de comparaître devant lui. Il avoua le fait, et n'apporta pour excuse que ce qui était exactement vrai, c'est-à-dire, que la compagnie de perdrix s'était levée sur la terre de M. Allworthy.

M. Allworthy demanda ensuite à Tom quelle était la personne qui l'accompagnait, lui disant qu'il était résolu de le savoir, et l'instruisant de la circonstance des deux coups de fusil, que le gentilhomme et ses deux domestiques déclaraient avoir entendus ; mais Tom persista courageusement à affirmer qu'il était seul. Cependant il faut convenir qu'il hésita d'abord un peu, ce qui aurait affermi M. Allworthy dans son opi-

nion, quand même ce qu'avaient dit le gentilhomme et ses domestiques aurait eu besoin d'une plus ample confirmation.

Le garde étant déjà suspect, fut mandé sur-le-champ et interrogé; mais, comptant sur la promesse que Tom lui avait faite de prendre tout sur lui, il nia absolument qu'il eût accompagné et même vu le jeune homme de toute l'après-dîner.

M. Allworthy se retourna alors vers Tom avec plus de colère sur son visage qu'il n'en montrait ordinairement, et lui conseilla d'avouer qui était avec lui, lui répétant qu'il était résolu de le savoir. Mais Tom resta inébranlable dans sa résolution, et fut renvoyé avec un grand courroux par M. Allworthy, qui lui dit qu'il lui donnait jusqu'au lendemain matin pour y penser, et qu'alors il serait interrogé par une autre personne, et d'une autre manière.

Le pauvre Tom passa une nuit bien triste, et d'autant plus, qu'il n'avait pas son camarade ordinaire; car M. Blifil était allé faire une visite avec sa mère. La crainte de la

punition qu'il devait subir était, en cette occasion, le moindre de ses malheurs; sa principale inquiétude était que son courage ne l'abandonnât, et qu'on ne le réduisît à trahir le garde-chasse, dont il savait que son indiscrétion entraînerait infailliblement la ruine.

Le garde-chasse ne passa pas son tems plus agréablement ; il avait les mêmes craintes que le jeune homme; car il prenait un plus tendre intérêt à la conservation de l'honneur qu'à celle de la peau de son ami.

Le lendemain matin, Tom étant avec le révérend M. Thwackum, à qui M. Allworthy avait confié l'éducation des deux jeunes gens, on lui fit les mêmes questions que dans la soirée précédente. Il y fit les mêmes réponses ; ce qui lui valut le fouet, mais avec une telle barbarie, qu'il put se faire une légère idée des tortures que l'on emploie en certains pays, pour arracher des aveux de la bouche des criminels.

Tom supporta cette punition avec une grande fermeté; et, quoique son maître

lui demandât entre chaque coup de fouet, s'il persistait à ne pas avouer, il aima mieux se laisser écorcher jusqu'au sang, que de trahir son ami, ou de manquer à la promesse qu'il avait faite.

Le garde fut bientôt guéri de son inquiétude, et M. Allworthy lui-même commença à prendre quelqu'intérêt aux souffrances de Tom; car, outre que M. Thwackum, vivement piqué de n'avoir pu faire dire au jeune homme ce qu'il voulait, eût poussé la sévérité beaucoup au-delà des intentions de cet excellent homme, celui-ci commença à soupçonner que son voisin le gentilhomme s'était trompé; ce que sa colère et son extrême empressement à l'accuser semblaient rendre probable; et, quant à ce que les domestiques avaient dit pour confirmer le rapport de leur maître, il n'y ajoutait pas beaucoup de foi. Or, comme la cruauté et l'injustice étaient deux torts dont M. Allworthy ne pouvait pas un seul moment supporter le sentiment intérieur, il envoya chercher Tom, et après quelques exhortations douces

et amicales, il lui dit : « Je suis convaincu, mon cher enfant, que mes soupçons ont été injustes ; je suis très-fâché que vous ayez été si sévèrement puni ; » et, en forme de réparation, il lui fit présent d'un petit cheval, lui répétant encore combien il était chagrin de tout ce qui s'était passé.

Cette extrême bonté envers Tom, lui fit sentir sa faute plus vivement que n'aurait pu le faire la plus grande sévérité ; il avait eu plus de force pour supporter les coups de fouet de Thwackum que la générosité de M. Allworthy. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, il se laissa tomber sur ses genoux, s'écriant : « Oh ! Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi ; en vérité, vous êtes trop bon ; en vérité, je ne le mérite pas. » Son cœur était si plein en ce moment, qu'il était prêt à trahir son secret ; mais le bon génie du garde-chasse lui rappela sur-le-champ quelle pourrait en être la conséquence pour le pauvre malheureux, et cette considération lui ferma la bouche.

Thwackum fit tout ce qu'il put pour dis-

suader M. Allworthy de montrer aucune compassion ou la moindre indulgence pour Tom, disant qu'il avait persisté dans son mensonge, et donnant à entendre qu'une seconde correction de la même nature, éclaircirait probablement la vérité du fait.

Mais M. Allworthy refusa absolument de consentir à cette expérience; il dit que Tom avait déjà assez souffert pour avoir caché la vérité, dans le cas même où il serait coupable, puisqu'il ne pouvait avoir d'autre motif qu'un faux point d'honneur pour en agir ainsi.

« De l'honneur, s'écria Thwackum avec emportement! Pure obstination, pure opiniâtreté! L'honneur apprend-il à dire un mensonge, et peut-il exister aucun honneur indépendant de la religion? »

Cette conversation eut lieu à table, à la fin du dîner, en présence d'un tiers, qui se mêla aussi de la discussion, et qu'avant d'aller plus loin, nous allons faire connaître en peu de mots au lecteur.

CHAPITRE III.

Caractère de M. Square le philosophe, et de M. Thwackum le théologien, avec une dispute concernant.....

Ce nouvel hôte de M. Allworthy se nommait M. Square ; il n'avait que peu d'esprit naturel, mais il y avait beaucoup ajouté par une éducation soignée. Il connaissait à fond les anciens, et possédait au suprême degré tous les ouvrages de Platon et d'Aristote. Il avait pris ces deux grands hommes pour modèles, se rangeant tantôt à l'opinion de l'un, tantôt à celle de l'autre : Platon avait formé sa morale, Aristote sa religion.

Mais quoique la morale de Platon fût la sienne, comme nous venons de le dire, il était aussi de l'avis d'Aristote, qu'il considérait plutôt comme un philosophe

contemplatif que comme un législateur. Il portait ce sentiment fort loin, et même si loin, qu'il réduisait toute vertu à une simple théorie. J'ai entendu dire, il est vrai, qu'il ne l'avait jamais affirmé à personne; mais lorsque j'observe sa conduite, je ne puis m'empêcher de penser que ce fût son opinion véritable; je ne pourrais concilier autrement quelques contradictions que l'on appercevra dans son caractère.

Il se rencontrait rarement avec M. Thwackum sans se disputer avec lui; car leurs doctrines étaient précisément opposées l'une à l'autre. Square prétendait que la nature humaine était un composé parfait de toutes les vertus, et que le vice était, comme les difformités du corps, une déviation de notre nature. Thwackum, au contraire, maintenait que le cœur humain, depuis la chûte du premier homme, n'avait été qu'un cloaque d'iniquités, jusqu'au moment où nous avions été purifiés et rachetés par la grâce. Ils n'étaient d'accord qu'en un seul point, qui consistait à ne jamais prononcer le mot de

bonté dans tous leurs discours de morale. La phrase favorite du premier était *la beauté naturelle de la vertu*, celle du dernier était *le divin pouvoir de la grâce*; le premier jugeait de toutes les actions par la règle inaltérable de la justice et l'éternelle convenance des choses; le dernier décidait tout d'autorité; mais il citait toujours à son appui les Saintes Écritures et leurs commentateurs, comme les avocats citent celui de Littleton, dont le commentaire est égal au texte en autorité.

Après ce court préambule, le lecteur voudra bien se ressouvenir que le ministre avait terminé son discours par cette question triomphante, à laquelle il ne craignait point de réponse : « Peut-il exister aucun honneur indépendant de la religion ? »

Square y répondit cependant, qu'il était impossible d'avoir une discussion philosophique sur des mots dont on n'avait pas commmencé par fixer le sens; qu'il y avait à peine deux mots dans la langue d'une signification plus vague et plus incertaine que

les deux qu'il citait ; car, il y avait presqu'autant d'opinions différentes sur l'honneur, que sur la religion. « Mais, dit-il, si par l'honneur vous entendez la véritable et naturelle beauté de la vertu, je maintiens qu'elle peut exister indépendamment de toutes religions quelconques ; et vous m'accorderez vous-même, ajouta-t-il, qu'elle peut exister indépendamment de toutes, hors une seule ; car c'est ce que m'accorderaient un Mahométan, un Juif et tous les disciples des différentes sectes du monde. »

Thwackum répliqua que c'était argumenter avec la malignité ordinaire à tous les ennemis de la véritable église ; il dit qu'il ne doutait pas que tous les infidèles et tous les hérétiques du monde ne voulussent, s'ils le pouvaient, resserrer l'honneur dans les bornes de leurs erreurs absurdes et de leurs damnables égaremens. « Mais il n'y a pas, dit-il, autant de sortes d'honneur, qu'il y a d'opinions absurdes sur l'honneur. Il en est ainsi de la religion, malgré la grande quantité de sectes et d'hérésies qui existent dans

le monde. Quand je dis la religion, je dis la religion chrétienne, et non-seulement la religion chrétienne, mais la religion protestante, et non-seulement la religion protestante, mais l'église anglicane ; et, quand je dis l'honneur, j'entends cette sorte de grâce divine qui ne s'accorde pas seulement avec la religion, mais en dépend absolument, et ne s'accorde avec aucune autre, et ne dépend d'aucune autre. Or, dire que l'honneur, tel que je l'entends ici, et qui, je le pensais, du moins, était le seul honneur qu'on pût supposer que j'eusse entendu, ait jamais enseigné à soutenir, beaucoup moins encore à imaginer un mensonge, c'est avancer une absurdité trop choquante et trop inconcevable. »

» C'est avec dessein que j'évitais, dit Square, de tirer une conclusion que je croyais assez claire ; mais si vous l'avez tirée vous-même, au moins est-il sûr que vous n'avez pas même essayé de me répondre. Quoi qu'il en soit, en laissant de côté l'article de la religion, il me paraît

clair, d'après ce que vous avez dit, que nous avons sur l'honneur des idées différentes; autrement, nous nous réunirions pour l'expliquer dans les mêmes termes. J'ai affirmé que le véritable honneur et la véritable vertu étaient des termes presque synonymes, et que tous deux sont fondés sur la règle inaltérable de la justice et la convenance éternelle des choses. Or, un mensonge en étant absolument l'opposé, il est certain que le véritable honneur ne peut s'allier avec lui : je crois donc qu'en ceci nous sommes parfaitement d'accord. Mais dire que l'honneur soit fondé sur la religion, lorsqu'il doit avoir existé avant elle, si toutefois l'on entend par religion quelque loi positive..... »

» Je suis d'accord, dites-vous, répondit Thwackum, avec beaucoup de chaleur, je suis d'accord avec un homme qui assure que l'honneur doit avoir existé avant la religion! M. Allworthy, en ai-je été d'accord? »

Il allait continuer, quand M. Allworthy

leur imposa silence, en leur disant très-froidement, qu'ils s'étaient trompés tous deux sur ce qu'il avait voulu dire, puisqu'il n'avait pas entendu parler du véritable honneur. Il est possible cependant qu'il ne fût pas parvenu à calmer les deux antagonistes, qui commençaient à s'échauffer vivement, si un nouvel incident n'eût mit fin, pour le moment, à la discussion.

CHAPITRE IV

Contenant l'apologie de l'auteur, et un incident puéril, qui peut-être aurait aussi besoin d'apologie.

Avant de continuer, je demande la permission de prévenir les mauvaises interprétations auxquelles le zèle de quelques lecteurs pourrait les conduire; car je ne voudrais en offenser aucun, sur-tout ceux qui mettent de la chaleur à soutenir la cause de la vertu ou de la religion.

J'aime à croire, en conséquence, qu'il n'existe pas un homme qui, comprenant mal, ou dénaturant mon intention, tente de me représenter défavorablement, en m'accusant d'avoir voulu jeter quelque ridicule sur les plus grandes perfections de la nature humaine, que je reconnais comme pouvant seules purifier, ennoblir le cœur de l'homme, et l'élever au-dessus de la

brute. J'oserai dire, lecteur, et plus vous serez vertueux, plus vous aurez de penchant à me croire, que j'aimerais mieux que vous laissassiez dans un éternel oubli les sentimens de ces deux personnages, que si j'avais à me reprocher d'avoir fait moi-même le plus léger tort à l'une ou à l'autre de ces deux belles causes.

C'est, au contraire, à dessein de leur être utile, que j'ai pris sur moi de représenter les portraits et les actions de deux de leurs faux et prétendus champions. Un ami perfide est l'ennemi le plus dangereux, et je dirai hardiment que les hypocrites ont fait plus de tort à la religion et à la vertu, que les libertins et les infidèles, qui ont eu le plus d'esprit. Je vais plus loin ; si la vertu et la religion, dans toute leur pureté, ont mérité d'être appelées les liens de la société civile, il faut convenir que dès qu'elles ont été empoisonnées et corrompues par la fraude, le mensonge et l'affectation, elles sont devenues la pire des malédictions, et ont rendu les hommes capables de commettre envers

leurs semblables les attentats les plus affreux.

J'espère, je n'en doute même pas, que l'on approuvera généralement le ridicule que j'ai jeté sur ces deux personnages. Ma principale crainte est qu'une grande quantité de sentimens vrais et justes étant souvent sortis de leurs bouches, on ne les confonde avec les autres, et qu'on ne m'accuse de les avoir tous également tournés en ridicule. Mais le lecteur voudra bien considérer que ni l'un ni l'autre de ces deux hommes n'étant un fou, il ne peuvent être supposés n'avoir émis que de mauvais principes, et n'avoir dit que des absurdités. Combien n'aurais-je donc pas été injuste envers eux, si je n'avais fait voir que le mauvais côté de de leurs caractères, et combien alors leurs argumens auraient dû paraître affreux et révoltans ?

Après tout, ce n'est pas la religion et la vertu, qui sont tournées ici en ridicule, mais ce qui manquait de l'un et de l'autre à ces deux personnages. Si Thwackum n'avait pas trop négligé la vertu, et Square la reli-

gion, dans la composition de leurs différens systêmes, et s'ils n'avaient pas mis entièrement de côté toute la bonté naturelle du cœur, ils n'auraient jamais été représentés comme des objets de dérision dans cette Histoire, que je vais maintenant demander la permission de continuer.

Le sujet qui mit fin aux débats dont j'ai parlé dans le dernier chapitre, n'était autre qu'une querelle entre M. Blifil et Tom Jones, dont le résultat fut que le premier eut le nez tout en sang; car, bien que M. Blifil, malgré quelques années de moins, fut plus grand que Tom, celui-ci l'emportait beaucoup sur l'autre dans le noble talent de se battre à coups de poings.

Tom évitait cependant avec soin toutes les occasions de se battre avec M. Blifil, pour lequel il avait un véritable attachement. D'ailleurs, tout fripon qu'il était, il ne faisait jamais de mal à personne, et puis, M. Thwackum servant toujours de second à M. Blifil, aurait suffi pour le retenir.

Mais, comme dit très-bien un certain au-

teur, nul homme n'est sage à toutes les heures du jour; comment donc un enfant le serait-il! A la suite d'une dispute qui s'était élevée entre les deux jeunes gens, M. Blifil appela Tom un misérable bâtard; sur quoi celui-ci, qui était un peu colère, lui appliqua un coup de poing qui lui mit le nez tout en sang.

M. Blifil, avec le sang qui coulait de son nez, et un torrent de larmes qui se précipitait de ses yeux, parut en ce moment devant son oncle et le terrible Thwackum; il accusa Tom à ce tribunal de l'avoir attaqué, battu et blessé. Tom s'excusa sur l'insulte qui lui avait été faite, la seule chose que M. Blifil eût oubliée.

Il est cependant très-possible que cette circonstance eût échappée à sa mémoire; car, dans sa réplique, il affirma positivement qu'il n'avait point fait à Tom l'injure dont il se plaignait, et ajouta: « Que le ciel me punisse, si jamais d'aussi vilains mots sont sortis de ma bouche! »

Tom, au mépris de toutes les formes de

la loi, répliqua que ces mots-là même étaient sortis de la bouche de M. Blifil. « Je ne m'étonne plus de rien, reprit M. Blifil, ceux qui ont pu dire un mensonge ne se font pas scrupule d'en dire un autre. Si j'avais dit à mon maître un mensonge aussi impudent que le vôtre, je serais honteux de me montrer.

» Quel mensonge, mon ami, s'écria Thwackum avec chaleur ?

» Quel mensonge, répliqua M. Blifil ? Il vous a dit que personne n'était à chasser avec lui quand il a tué une perdrix ; mais il sait bien (ici il fondit en pleurs), oui, il sait bien, car il me l'a dit à moi-même, que Black George, le garde-chasse, était avec lui. De plus il m'a dit..... oui, vous me l'avez dit..... niez-le, si vous l'osez, que vous n'auriez jamais confessé la vérité, quand notre maître vous aurait fouetté jusqu'au sang. »

A cette découverte, le feu brilla dans les yeux de Thwackum, qui s'écria, tout triomphant : « Oh! oh! voilà donc votre

fausse notion de l'honneur! et voilà l'enfant qu'il ne fallait pas fouetter une seconde fois! » M. Allworthy, avec beaucoup plus de douceur, se tourna vers Tom, et lui dit: « Cela est-il vrai, Tom? Comment avez-vous persisté si obstinément dans votre mensonge? »

Tom répondit qu'il méprisait un mensonge autant que qui que ce fût, mais qu'il avait cru son honneur engagé à se conduire comme il avait fait; qu'il avait promis au pauvre malheureux de ne pas le découvrir; et, qu'il s'y était cru d'autant plus obligé, que le garde-chasse l'avait prié de ne point aller sur la terre voisine; que Black George n'y avait été enfin lui-même que par complaisance, et vaincu par ses instances. Il dit que c'était-là la vérité toute entière, et qu'il en jurerait si on l'exigeait. Il conclut en priant avec chaleur M. Allworthy, d'avoir compassion de la famille du pauvre malheureux; « d'autant plus, continua Tom, que je suis le seul coupable, et que c'est avec beaucoup de difficulté que j'ai obtenu de lui qu'il

fît ce qu'il a fait. En vérité, Monsieur, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'on puisse appeler un mensonge ce que j'ai dit, puisque le pauvre malheureux était parfaitement innocent. J'aurais suivi seul la compagnie de perdrix ; je proteste même que c'est ce que je fis d'abord, et qu'il ne m'a suivi que pour prévenir un plus grand mal. Punissez-moi, je vous en prie, Monsieur, reprenez-moi mon petit cheval ; mais, de grâce, pardonnez au pauvre George. »

M. Allworthy hésita quelques momens, et puis renvoya les deux jeunes gens, en leur conseillant de vivre désormais ensemble plus paisiblement et avec plus d'amitié.

CHAPITRE V

Contenant les opinions du théologien et du philosophe sur les deux jeunes gens ; quelques raisons à l'appui de leurs opinions, et plusieurs autres choses.

Il est probable qu'en divulguant le secret qui lui avait été confié dans la plus grande intimité, le jeune Blifil épargna à son camarade d'être fouetté sévèrement; car l'histoire du nez tout en sang aurait seule suffi à Thwackum pour procéder sur-le-champ à la correction; mais l'autre objet était trop important pour n'avoir pas totalement absorbé celui-ci. Quant au mensonge, M. Allworthy dit en particulier, qu'il pensait que Tom méritait plutôt d'être récompensé que puni; ensorte que la main de Thwackum fut enchaînée par un pardon général.

Thwackum, qui n'avait jamais que les

verges dans la tête, se récria contre cette faiblesse et contre cette coupable douceur. « C'est encourager de pareils crimes, dit-il, que de ne pas les punir. « Il s'étendit beaucoup sur le chapitre de la correction des enfans, et cita un grand nombre de passages de Salomon; que l'on ne trouvera pas ici, attendu qu'on peut les trouver dans beaucoup d'autres livres. Il s'appliqua ensuite à démontrer combien le mensonge est un vice affreux, et il n'était pas moins savant sur ce sujet que sur l'autre.

Square dit qu'il avait tâché de concilier la conduite de Tom avec l'idée qu'il avait de la vertu parfaite, mais qu'il n'avait pu y parvenir. Il avoua qu'il y avait quelque chose dans cette action qui, à la première vue, ressemblait à du courage; mais, que le courage était une vertu et le mensonge un vice, il ne pouvait aucunement les accorder ensemble. Il ajouta que, comme c'était en quelque façon confondre le vice avec la vertu, il pourrait être digne de M. Thwackum de considérer si, à cause de

cela même, il n'y aurait pas lieu à un châtiment plus sévère.

Ces deux savans hommes, d'accord pour blâmer Tom Jones, ne l'étaient pas moins pour applaudir à M. Blifil. Le ministre assurait que révéler la vérité était le devoir de tout homme religieux, et le philosophe déclarait que rien n'était plus conforme aux règles de la justice et à l'éternelle et inaltérable convenance des choses.

Tous ces raisonnemens persuadèrent peu M. Allworthy; on ne put le résoudre à consentir à la punition de Tom Jones. Il y avait quelque chose au-dedans de lui, que l'invincible constance du jeune homme touchait beaucoup davantage que ne l'avait fait la religion de Thwackum ou la vertu de Square. Il défendit donc sévèrement au premier de punir Tom pour ce qui s'était passé. Le pédagogue fut obligé d'obéir, non sans beaucoup de répugnance et sans murmurer entre ses dents que ce serait un enfant gâté.

L'excellent homme se conduisit envers le garde-chasse avec plus de sévérité. Il le fit venir sur-le-champ devant lui, et après les reproches les plus amers, lui paya ses gages et le renvoya. Car M. Allworthy observait avec justice qu'il y a beaucoup de différence entre se rendre coupable d'un mensonge pour s'excuser soi-même ou pour en excuser un autre. Il disait aussi que le principal motif de son inflexible sévérité envers cet homme, était fondé sur ce qu'il avait lâchement souffert que Tom Jones subît, pour l'amour de lui, une si cruelle punition, qu'il aurait dû prévenir, en découvrant lui-même la vérité.

Quand cette histoire devint publique, bien des gens différèrent de Square et de Thwackum, en jugeant la conduite des deux jeunes gens en cette occasion. M. Blifil était généralement appelé un lâche et un misérable; on ne variait que sur les épithètes de ce genre; tandis que Tom était par-tout honoré des titres de brave garçon, d'aimable enfant et de bon sujet. En effet, sa

conduite envers Black George le remit en faveur auprès de tous les domestiques du château; car, bien que le garde-chasse fût, avant cette aventure, généralement haï, il ne fut pas plutôt renvoyé, qu'on le plaignit universellement. L'amitié et la loyauté de Tom Jones furent célébrés par eux tous avec les plus vifs transports, et ils condamnèrent unanimement M. Blifil aussi ouvertement qu'ils l'osaient, sans courir le danger d'offenser sa mère. Le pauvre Tom n'en souffrait pas moins pour cela; car, il avait bien été défendu à Thwackum d'exercer son bras au sujet de ce qui s'était passé; mais, comme dit le proverbe, *il est aisé de trouver un bâton*, etc.; il n'est pas moins trouver une verge, et l'impossibilité de s'en procurer eût seule pu empêcher Thwackum de châtier le pauvre Tom.

Si le plaisir qu'il trouvait à ce jeu eût seul animé le pédagogue, il est probable que M. Blifil en aurait eu aussi sa part. Mais, quoique M. Allworthy lui eût fréquemment ordonné de ne faire aucune

différence entre ses deux disciples, Thwackum était aussi doux et aussi complaisant pour l'un, que dur et même barbare pour l'autre. A dire vrai, Blifil avait mérité d'obtenir l'affection de son maître, par le respect profond qu'il témoignait toujours pour sa personne, et beaucoup plus encore par l'honorable déférence avec laquelle il recevait sa doctrine; car il avait appris par cœur et répétait souvent ses phrases; de plus, il soutenait tous les principes religieux de son maître avec un zèle vraiment surprenant dans un disciple aussi jeune, ce qui le rendait extrêmement cher à son digne précepteur.

D'un autre côté, Tom Jones ne manquait pas seulement aux témoignages extérieurs de respect, oubliant souvent d'ôter son chapeau à l'approche de son maître et de le saluer, mais il ne mettait pas plus en pratique ses préceptes que son exemple. Dans le fait, c'était un négligent, et un étourdi, qui avoit aussi peu de retenue dans ses discours que dans sa conduite, et

souvent se moquait très-indécemment, très-impudemment de la gravité de son camarade.

M. Square avait la même raison pour préférer Blifil ; car Tom Jones ne faisait pas plus d'attention à ses discours qu'à ceux de Thwackum. Il osa même une fois se moquer de la règle de la justice, et dit une autre fois qu'il croyait qu'il n'y avait pas de règle au monde capable de produire un homme tel que son père ; car M. Allworthy souffrait qu'il l'appelât ainsi.

M. Blifil, au contraire, avait assez d'adresse à seize ans, pour se faire aimer et estimer tout à-la-fois de ces deux antagonistes. Avec l'un, il était tout religion; avec l'autre, tout vertu ; et, quand ils étaient réunis, il gardait un profond silence, que chacun d'eux interprétait en sa faveur, en l'en estimant davantage.

Blifil ne se contentait pas de les flatter tous deux en face, il saisissait souvent l'occasion d'en faire l'éloge à M. Allworthy en leur absence, et quand il était tête à tête avec

lui, et que son oncle le félicitait de quelque sentiment religieux ou vertueux, car il en énonçait constamment, il ne manquait jamais de l'attribuer aux bonnes instructions qu'il avait reçues, soit de Thwackum, soit de Square. Il savait bien que son oncle répétait tous ces complimens à ceux auxquels ils étaient adressés, et l'expérience lui avait appris la vive impression qu'ils faisaient, tant sur le théologien que sur le philosophe. Car il faut convenir qu'il n'y a pas de genre de flatterie plus irrésistible que celle qui nous arrive de la seconde main.

Le jeune homme ne tarda pas, en outre, à s'appercevoir combien tous les éloges qu'il faisait de ses instituteurs étaient agréables à M. Allworthy lui-même, puisqu'ils tombaient en même-tems sur le plan que celui-ci s'était fait d'une éducation particulière. Car ce digne homme ayant observé combien l'éducation de nos écoles publiques est imparfaite, et le grand nombre de vices que les jeunes gens sont exposés à y contracter,

avait résolu d'élever chez lui son neveu avec le petit Tom, qu'il avait, en quelque sorte, adopté. Il espérait, par ce moyen, que leurs mœurs échapperaient aux dangers de la corruption, auxquels elles seraient infailliblement exposées dans les écoles publiques ou à l'université.

Ayant donc pris le parti de confier ces deux enfans à un instituteur particulier, M. Thwackum lui fut recommandé pour remplir cette fonction, par un ami intime, dans le jugement et l'intégrité duquel M. Allworthy avait placé toute sa confiance. Ce Thwackum était aggrégé d'un collège où il avait presque toujours résidé, et avait une grande réputation de savoir, de religion et de bonnes mœurs. C'était sans doute ces qualités qui avaient engagé l'ami de M. Allworthy à le lui recommander. Cet ami avait, à la vérité, quelques obligations à la famille de Thwackum, qui était une des plus considérables du bourg que ce gentilhomme représentait au parlement.

Thwackum, à son arrivée, plut beaucoup à M. Allworthy, et il faut convenir que son caractère répondait parfaitement au portrait qui en avait été fait. Cependant, après une plus longue connaissance et quelques conversations plus intimes, ce digne homme apperçut dans l'instituteur quelques défauts dont il aurait desiré qu'il fût exempt; mais, comme ils lui semblaient plus que contre-balancés par ses bonnes qualités, il ne pensa pas à s'en séparer, et rien n'eût, en effet, justifié un pareil procédé. Car le lecteur se trompe beaucoup, s'il imagine que Thwackum se montra à M. Allworthy sous le même point de vue où on le voit dans cette histoire; il ne se trompe pas moins, s'il imagine que quand il l'aurait connu intimément lui-même, il aurait apperçu tout ce que notre génie nous a mis à portée de lui découvrir. Quant aux lecteurs, qui concluent de tout ceci que M. Allworthy manque de sagesse ou de pénétration, je ne me fais aucun scru-

pule de dire qu'ils sont des ingrats, et font un bien mauvais usage des connaissances que je leur ai communiquées.

Ces erreurs apparentes dans la doctrine de Thwackum, servaient beaucoup à pallier les erreurs contraires de celle de Square, que notre excellent homme ne voyait et ne condamnait pas moins; mais il pensait que ces deux hommes se corrigeraient l'un par l'autre, et que sous sa surveillance les deux enfans en retiendraient des principes suffisans de religion et de vertu. Si l'évènement trompa son attente, on peut l'imputer à quelque faute dans son plan, que nous laissons au lecteur la liberté de découvrir, s'il le peut; car, nous n'avons pas la prétention d'introduire des caractères infaillibles dans cette histoire, où nous espérons qu'on ne trouvera rien que l'on n'ait encore vu dans la nature humaine.

Le lecteur ne sera pas étonné, je pense, que la différente conduite de ces deux

jeunes gens ait produit sur leurs instituteurs ces différens effets dont a déjà vu quelques exemples. Il y avait, d'ailleurs, une autre raison pour expliquer la conduite du philosophe et du pédagogue ; mais ce sujet étant d'une grande importance, nous le réservons pour le chapitre suivant.

CHAPITRE VI

Contenant encore une raison plus forte que la précédente, à l'appui des opinions que nous venons de rapporter.

Il faut savoir maintenant que ces deux savans personnages, qui viennent de jouer un rôle si considérable, avaient, dès leur arrivée au château de M. Allworthy, conçu tant d'affection, l'un pour sa vertu, l'autre pour sa religion, qu'ils avaient conçu le projet de faire la plus étroite alliance avec lui.

Ils avaient, pour ce dessein, jeté les yeux sur cette charmante veuve, que le lecteur n'a pas sans doute oubliée, quoique nous n'en ayons pas fait mention depuis quelque temps. Mistriss Blifil, en un mot, était l'aimable objet auquel ils aspiraient tous deux.

On remarquera, non sans étonnement, que de quatre personnages que nous avons introduits dans le château de M. Allworthy, trois sont déjà tombés amoureux d'une dame qui ne fut jamais très-célèbre pour sa beauté, et qui d'ailleurs était déjà un peu sur le retour. Mais il est de fait que les amis de cœur, les connaissances intimes, ont une sorte de penchant naturel pour les femmes qui demeurent dans les maisons de leurs amis, c'est-à-dire, pour la grand'mère, la mère, la sœur, la fille, la tante, la nièce ou la cousine, quand elles sont riches, et pour la femme, la sœur, la fille, la nièce, la cousine, la maîtresse ou la servante, quand elles sont jolies.

Nous ne voudrions pas, cependant, que notre lecteur imaginât que des personnes, telles que nous avons représenté Thwackum et Square eussent formé un pareil projet avant de l'avoir examiné profondément, d'autant que nous ne pouvons dissimuler qu'il a été un peu censuré par quelques moralistes modernes. Thwackum y était en-

couragé, en réfléchissant que convoiter la sœur de son voisin n'est défendu nulle part; et il savait que c'était une règle dans la confection de toutes les lois, que *expressum facit cessare tacitum*, dont le sens est: « Quand un législateur dit clairement tout » ce qu'il veut dire, nous n'avons pas le » droit de lui faire dire ce que nous vou- » lons. » Or, comme la loi divine, qui nous défend de convoiter le bien et la femme de notre prochain, ne fait pas mention de la sœur, il en concluait que rien n'était plus légitime. Quant à Square, qui était de sa personne ce qu'on appelle un joli homme, un homme à veuve, il ne lui était pas difficile de rapporter son choix à l'éternelle convenance des choses.

Ces deux personnages étaient si ingénieux à saisir toutes les occasions de se mettre bien dans les bonnes grâces de la veuve, que la méthode la plus certaine pour y parvenir, leur parut être de donner à son fils une préférence constante sur Tom Jones; et, comme ils voyaient bien que la bonté

et la tendresse que M. Allworthy montrait à ce dernier, étaient extrêmement désagréables à mistriss Blifil, ils ne doutèrent point que les efforts qu'ils feraient pour le dégrader et l'avilir, ne dussent plaire infiniment à cette dame; car, puisqu'elle haïssait Tom, elle devait aimer tous ceux qui lui faisaient du mal, ce en quoi Thwackum l'emportait de beaucoup sur son rival; car, Square ne pouvait que flétrir la réputation du pauvre Tom, mais Thwackum pouvait lui écorcher la peau; et, en effet, ce dernier considérait chaque coup de fouet qu'il lui donnait comme un compliment adressé à sa maîtresse; ensorte qu'il pouvait souvent répéter, avec toute la propriété imaginable, cette vieille sentence des correcteurs de collège: *Castigo te, non quod odio habeam, sed quod* AMEM: je te châtie, non par haîne, mais par amour; sentence qu'il avait souvent à la bouche, ou plutôt au bout des doigts, suivant cette expression triviale, qui n'a jamais été mieux employée.

C'est principalement pour cette raison,

que ces deux savans avaient, comme nous l'avons prouvé, la même opinion sur les deux jeunes gens ; et je ne crois pas qu'on pût me citer un autre exemple de leur bonne intelligence ; car, outre la différence de leurs principes, tous deux soupçonnaient depuis long-tems les desseins l'un de l'autre, et ne se haïssaient pas médiocrement.

Cette animosité mutuelle s'augmentait encore beaucoup par les succès qu'ils avaient alternativement ; car mistriss Blifil connaissait leurs desseins long-tems avant qu'*ils* s'en doutassent, quoiqu'ils usassent de la plus grande précaution de peur qu'elle ne s'en offensât et n'en instruisît M. Allworthy ; mais ils craignaient sans raison ; elle jouissait trop bien de leur passion, dont elle avait le projet de retirer seule tous les fruits, c'est-à-dire, de la flatterie et des hommages. Pour ce dessein, elle les amadouait tour-à-tour également ; elle avait, à la vérité, plus de penchant à favoriser les principes du ministre ; mais la personne de Square était plus agréable à ses yeux, car il avait tout-à-fait bon air ;

au lieu que le pédagogue ressemblait assez bien à celui qui corrige les femmes dans Bridewell, tel qu'on le voit dans le tableau de Hogarth, intitulé *le Progrès du Libertinage.*

Soit que mistriss Blifil fût rassasiée des douceurs du mariage, ou dégoûtée de son amertume, soit par quelqu'autre raison que j'ignore, rien ne put la décider à écouter une seconde proposition. Cependant, elle finit par avoir avec Square des conversations si intimes, que les mauvaises langues commencèrent à faire courir sur elle des bruits auxquels nous ne donnerons aucune confiance, et dont, par conséquent, nous ne souillerons point notre papier, autant pour l'amour d'elle, que parce qu'ils n'étaient point du tout conformes à la règle de la justice et à l'éternelle convenance des choses. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pédagogue eut beau fouetter, il n'en arriva pas plus à son but.

Il faut convenir qu'il s'était trompé grossièrement, et que Square s'en apperçut beaucoup plutôt que lui. Mistriss Blifil,

comme le lecteur peut l'avoir déjà deviné, n'avait pas été charmée à l'excès de la conduite de son mari ; elle conserva, au contraire, pour lui la haîne la plus violente, jusqu'au moment où la mort finit par le réconcilier un peu avec elle. On ne s'étonnera donc pas si elle ne sentait pas le plus vif attachement pour l'enfant qu'elle avait de lui ; et, dans le fait, elle l'aimait si peu, qu'elle le voyait à peine, et ne s'en occupait aucunement ; ce qui l'avait fait consentir sans beaucoup de répugnance à toutes les faveurs dont M. Allworthy comblait le petit enfant trouvé, que l'excellent homme appelait son fils, et traitait en tout comme le jeune Blifil. Le consentement que mistriss Blifil donnait à cette conduite, était considéré, dans la famille et dans le voisinage, comme une preuve de sa condescendance aux desirs de son frère, tandis que tous les autres, et notamment Thwackum et Square, n'en pensaient pas moins qu'elle haïssait l'enfant trouvé dans le fond de son cœur, au point même, que plus elle mon-

trait d'égards pour lui, et plus ils imaginaient qu'elle le détestait et méditait plus sûrement sa ruine. Comme ils pensaient qu'il était de son intérêt de le haïr, il était très-difficile qu'elle leur persuadât le contraire.

Thwackum était d'autant plus confirmé dans son opinion, que plus d'une fois elle l'avait adroitement engagé à fouetter Tom Jones dans l'absence de M. Allworthy, qui n'aimait pas ce genre de correction, et que jamais elle n'avait donné de pareils ordres relativement à Blifil. Cette conduite avait également induit Square en erreur. Bien qu'elle détestât son fils, ce dont, j'en suis malheureusement sûr, elle n'est pas le seul exemple, quelque monstrueux qu'il soit, on démêlait, à travers sa complaisance extérieure, qu'elle était au fond du cœur assez fâchée de toutes les faveurs que M. Allworthy prodiguait à Tom; elle s'en plaignait souvent en l'absence de son frère, et l'en blâmait assez amèrement devant Thwackum et devant Square; elle le lui

reprochait même quelquefois en face, quand la plus petite querelle s'élevait entr'eux.

Cependant, à mesure que Tom grandit et donna des preuves de ce courage qui recommande si puissamment les hommes auprès des femmes, l'éloignement qu'elle lui avait montré, quand il était enfant, diminua peu-à-peu, et elle laissa voir enfin si évidemment que sa tendresse pour *lui* était plus forte que celle qu'elle avait pour son propre fils, qu'il fut impossible de s'y méprendre plus long-tems. Elle montrait tant de desir de le voir, tant de plaisir quand il était avec elle, qu'avant d'être parvenu à l'âge de dix-huit ans, il était devenu le rival de Square et de Thwackum; et, ce qu'il y a de pis, c'est que tout le canton commença à parler aussi hautement de l'inclination de mistriss Blifil pour Tom, qu'il avait parlé auparavant de celle qu'elle avait montrée à Square. C'est pour cette raison que le philosophe conçut la haine la plus implacable pour notre pauvre héros.

CHAPITRE VII

Dans lequel l'auteur lui-même paraît sur la scène.

Quoique M. Allworthy ne fût pas de lui-même très-porté à voir les choses en mal, et fût tout-à-fait étranger aux bruits public qui rarement se font entendre aux oreilles d'un frère ou d'un mari, lors même qu'ils étourdissent celles de tout le voisinage, cette affection de mistriss Blifil pour Tom, et la préférence qu'elle lui donnait trop visiblement sur son propre fils, nuisaient extrêmement à Tom dans son esprit.

Car, telle était la nature de la compassion qui habitait le cœur de M. Allworthy, qu'elle ne se soumettait qu'à la justice. Être plus ou moins infortuné, si on ne l'avait pas mérité, suffisait près de cet excellent homme, pour faire pencher la balance du

côté de la compassion, et avoir droit tant à son amitié qu'à ses bienfaits.

Quand il vit donc clairement que M. Blifil était détesté, car il l'était de sa propre mère, il commença, pour cela seul, à jetter sur lui un œil de pitié; et je n'ai pas besoin d'expliquer ici au plus grand nombre de mes lecteurs, quels sont les effets de la pitié dans les cœurs sensibles et bienfaisans.

Il vit désormais la moindre apparence de vertu dans ce jeune homme, par le côté de son microscope qui la grossissait; et, toutes ses fautes, par le côté opposé; en sorte qu'elles devinrent prequ'imperceptibles pour lui. Jusque-là l'aimable caractère de la pitié mérite des éloges; mais la faiblesse de la nature humaine peut seule excuser M. Allworthy de s'être laissé entraîner plus avant; car il ne se fut pas plutôt apperçu de cette préférence que mistriss Blifil donnait à Tom, que ce pauvre enfant quoiqu'innocent, commença à perdre dans son affection tout ce qu'il gagnait dans celle de sa sœur. Cela seul il est

vrai, n'aurait pas suffi pour arracher Tom Jones de son cœur, mais cela lui fit beaucoup de tort, et prépara l'esprit de M. Allworthy à recevoir ces impressions qui produisirent dans la suite les grands événemens que l'on verra dans le cours de cette histoire, et auxquels, il faut l'avouer, le malheureux jeune homme ne contribua que trop par sa légèreté, *ses dérèglemens* et son imprudence.

Nous en citerons quelques exemples, et si l'on en saisit le véritable sens, ils serviront à donner une leçon très-utile aux jeunes gens qui sont nés avec d'heureuses dispositions et qui nous liront quelque jour; car ils apprendront ici que la bonté et la franchise, que je leur conseille cependant pour le repos de leur conscience, ne serviront hélas! à rien, pour les faire réussir dans le monde. La prudence et la circonspection sont nécessaires aux hommes même les plus parfaits; elles servent en quelque sorte de gardes à la vertu qui en a besoin pour se conserver dans toute sa pureté. Ce n'est

pas assez que nos inclinations, que nos actions même, soient intrinséquement bonnes, il faut encore avoir soin qu'elles paroissent telles. Il en est ainsi des imperfections que nous portons au-dedans de nous, et qu'il faut avec art voiler au-dehors. Cette attention constante à ne pas trop ouvrir notre cœur, est absolument nécessaire, sinon la malignité et l'envie le noirciront au point que la pénétration et la bonté d'un Allworthy même, n'y pourront plus rien appercevoir, ni conséquemment en discerner les bonnes qualités. Que cette maxime, mes jeunes lecteurs, soit donc la vôtre; songez qu'aucun homme n'est assez bon pour risquer impunément de négliger les règles de la prudence; que la vertu elle-même, ne paraît pas belle, à moins qu'elle ne soit parée des ornemens extérieurs de la décence et de la politesse. Et, si vous me lisez avec une attention convenable, mes dignes élèves, vous trouverez, j'espère, ce précepte démontré par les exemples que je vous donnerai.

Je demande pardon au lecteur, de m'être moi-même un instant montré sur la scène, en me mêlant avec mes autres acteurs ; mais lorsque je signale les rochers sur lesquels l'innocence et la bonté font souvent naufrage, il était important pour moi que mes jeunes lecteurs ne se méprissent pas sur les moyens que je leur recommande et que j'ai le projet de leur développer par la suite, pour les empêcher de se perdre. N'ayant pu obtenir d'aucun de mes acteurs qu'ils parlassent sur ce sujet, j'ai été obligé de le faire moi-même.

CHAPITRE VIII.

Incident puéril, qui sert cependant à faire connaître le bon naturel de Tom Jones.

Le lecteur peut se souvenir que M. Allworthy avait donné à Tom Jones un petit cheval, comme une sorte de dédommagement de la punition qu'il croyait que Thwackum lui avait fait subir injustement.

Tom garda ce cheval pendant environ six mois, puis il le conduisit à une foire voisine et le vendit.

A son retour, Thwachum lui ayant demandé ce qu'il avait fait de l'argent que lui avait procuré la vente de son cheval, il lui déclara franchement qu'i ne le lui dirait pas.

Oh! oh! dit Thwakum, vous ne me le direz pa s Oh bien!.... (et il se saisit en même-tems des verges) je sais le lieu où je l'apprendrai. Ce lieu était celui auquel

il allait sur-le-champ aux informations dans toutes les occasions douteuses.

Tom était déjà monté sur le dos d'un domestique, et tout était préparé pour l'exécution, quand M. Allworthy entrant dans la salle, donna du répit au criminel et l'emmena avec lui dans un autre appartement, où étant seul avec Tom, il lui fit la même question que Thwachum venait de lui faire.

Tom lui répondit qu'il était de son devoir de ne rien lui refuser; mais que, quant à son vil tyran, il ne lui répondrait jamais autrement qu'avec un bâton, dont il espérait être un jour en état de payer toutes ses cruautés.

M. Allworthy réprimenda très-sévèrement Tom, de s'être permis des expressions aussi indécentes et aussi peu respectueuses pour son maître, mais plus encore, de ce qu'il avouait l'intention de se venger; il le menaça de la perte entière de ses bienfaits et de son amitié, s'il entendait encore un pareil mot sortir de sa bouche, et lui dit qu'il ne serait jamais le soutien ni l'ami d'un

mauvais sujet. Il arracha ainsi de Tom, une sorte de repentir dans lequel il n'y avait pas beaucoup de sincérité; car, celui-ci méditait intérieurement sur les moyens de reconnaître toutes les faveurs cuisantes qu'il avait reçues des mains du pédagogue. M. Allworthy le décida cependant à lui demander excuse; et, après lui avoir donné encore quelques avis salutaires, il lui permit de parler; ce que Tom fit dans les termes suivans :

« Je vous proteste, mon cher Monsieur, que je vous aime et vous honore plus que tout le reste du monde; je sais tout ce que je vous dois, et je me détesterais moi-même si je soupçonnais mon cœur capable d'ingratitude. Si mon petit cheval pouvait parler, je suis sûr qu'il vous dirait combien il m'était cher, car j'avais plus de plaisir à lui donner à manger q à le monter. En vérité, Monsieur, le cœur m'a saigné quand je m'en suis séparé, et je ne l'aurais jamais vendu pour aucun autre motif que celui qui m'y a déterminé; je suis convaincu que

vous-même, Monsieur, dans ma situation, vous eussiez agi comme moi ; car personne ne sentit jamais plus vivement que vous les malheurs des autres. Et quel serait votre chagrin, mon cher Monsieur, si vous pouviez penser que vous en avez été la cause... En vérité, Monsieur, jamais il n'y eut de misère comparable à la leur.

» De qui voulez-vous parler, dit M. Allworthy? que voulez-vous dire?

» Oh! Monsieur, répondit Tom, votre pauvre garde-chasse, et toute sa nombreuse famille, depuis que vous l'avez renvoyé, ont été tous les jours en danger de périr de froid et de faim. Je n'ai pu supporter de voir ces pauvres malheureux nus et sans pain, et me savoir moi-même la cause de leurs souffrances. Sur mon ame, Monsieur, je n'ai pu le supporter, cela m'a été impossible. » Ici un torrent de larmes coula le long de ses joues ; il continua ainsi : « C'est pour les sauver d'une mort certaine, que je me suis privé d'un présent auquel j'attachais personnellement la plus

grande valeur. C'est pour eux que j'ai vendu le petit cheval, et je leur en ai donné jusqu'à la dernière obole. »

M. Allworthy garda pendant quelque tems le silence, et, avant de parler, des pleurs coulèrent de ses yeux. Puis il renvoya Tom avec une douce réprimande, lui conseillant de s'adresser à lui par la suite, dans de pareils cas, plutôt que d'employer des moyens extraordinaires pour venir au secours des infortunés.

Cette affaire devint le sujet d'un *grand* débat entre Thwackum et Square. Thwackum soutint qne c'était faire un reproche sanglant à M. Allworthy qui avait eu intention de punir ce coquin de garde-chasse pour sa désobéissance. Il dit qu'il y avait des circonstances où ce que le monde appelle charité lui paraissait être opposé à la volonté du Très-Haut, qui avait marqué particulièrement quelques personnes du sceau de la destruction ; qu'il en était de même ici, puisque c'était également agir en opposition avec M. Allworthy, et con-

clut à son ordinaire par faire le plus grand éloge de l'efficacité du fouet.

Square argumentoit dans un sens tout opposé, soit peut-être pour contrarier Thwackum, soit pour complaire à M. Allworthy qui semblait approuver beaucoup ce que Tom Jones avait fait. Quant à tout ce qu'il dit de plus concluant sur ce sujet, comme je suis convaincu que le plus grand nombre de mes lecteurs plaidera plus efficacement encore la cause du pauvre Tom, ce serait une impertinence à moi d'en dire un seul mot. Il n'était pas en vérité bien difficile de concilier avec la règle de la justice, une action qu'il aurait été impossible d'accorder avec la règle de l'injustice.

CHAPITRE IX.

Incident d'une nature plus odieuse encore que le précédent, avec les commentaires de Thwackum et de Square.

Il a été observé par quelques hommes qui ont une beaucoup plus grande réputation de sagesse que moi, qu'un malheur vient rarement seul. On peut le demander à ceux qui ont la douleur de voir une de leurs friponneries découverte : car une découverte en amène une autre, jusqu'à ce que le tout soit connu. Le pauvre Tom n'eut pas plutôt obtenu son pardon pour la vente de son cheval, qu'il fut convaincu d'avoir, quelque tems auparavant, vendu une belle bible que M. Allworthy lui avait donnée, et dont il avait employé l'argent de la même manière. Quoique M. Blifil en eût déjà à lui une semblable, il avoit acheté cette bible en partie par respect pour le livre, en partie par amitié pour Tom; ne

voulant pas qu'elle sortît de la famille pour moitié de sa valeur, il aima mieux l'acheter lui-même à ce prix; car il était très-prudent, et si soigneux de son argent qu'il avait accumulé jusqu'au dernier sou, tout ce qu'il avait reçu de M. Allworthy.

On a remarqué qu'il y a des personnes qui ne peuvent lire que dans leurs propres livres. M. Blifil avoit un usage contraire. Depuis qu'il était devenu possesseur de cette bible, il ne se servait plus d'aucune autre; on l'y voyait même lire beaucoup plus souvent qu'il n'avait fait auparavant dans la sienne. Or, comme il demandait fréquemment à Thwackum de lui expliquer quelques passages difficiles, le pédagogue apperçut malheureusement le nom de Tom Jones écrit en beaucoup d'endroits du livre, ce qui donna lieu à une perquisition qui obligea M. Blifil de découvrir le tout.

Thwackum avait résolu qu'un crime de cette espèce, qu'il appelait un sacrilège, ne demeurerait pas impuni: aussi procéda-t-il immédiatement à la correction; et, non content de cela, il instruisit M. Allworthy, à

leur première entrevue, de ce crime monstrueux, employant contre Tom les expressions les plus amères, et le comparant aux marchands et aux acheteurs qui furent chassés du temple.

Square vit le fait sous un point de vue différent. Il dit qu'il ne voyait pas un plus grand crime à vendre un livre qu'à en vendre un autre; que toutes les lois divines et humaines permettaient de vendre des bibles, et qu'il n'y avait conséquemment aucun crime à cela. Il dit à Thwackum que la chaleur qu'il mettait en cette occasion lui rappelait l'histoire d'une femme très-dévote qui, par pure religion, vola les sermons de Tillotson à une dame de sa connaissance.

Cette histoire fit monter une forte rougeur au visage du ministre, qui n'était pas déjà des plus pâles, et il allait répliquer avec chaleur si mistriss Blifil, qui était présente, n'eût interposé son autorité. Cette dame se déclara absolument pour Square : elle argumenta même d'une manière très-savante à l'appui de son opinion,

et conclut en disant que si Tom s'était rendu coupable d'une faute, elle devait avouer que son fils paraissait l'être également ; car elle ne voyait aucune différence entre le vendeur et l'acheteur, puisque tous deux avaient été également chassés du temple.

L'opinion déclarée de mistriss Blifil avait mis fin à ce débat. Le triomphe de Square le dispensa d'en dire davantage, et Thwackum qui, pour les raisons mentionnées ci-dessus, n'osait pas risquer de désobliger mistriss Blifil, étouffait presque de colère. Quant à M. Allworthy, il dit que puisque l'enfant avait déjà été puni, il n'avait plus rien à dire en cette occasion. Je laisse au lecteur à deviner s'il était ou non fâché contre Tom.

Bientôt après, M. Western, le même sur la terre duquel la perdrix avait été tuée, porta plainte contre le garde-chasse, pour des déprédations de la même nature. Ce fut une circonstance extrêmement malheureuse pour cet homme ; car non-seulement elle eût suffi pour le ruiner,

mais elle empêcha pour le moment M. Allworthy de lui rendre ses bonnes grâces. Il y était d'autant plus disposé que se promenant un après-midi avec M. Blifil et Tom Jones, ce dernier l'attira adroitement à l'habitation de Black George, où il trouva la famille de ce pauvre malheureux, notamment sa femme et ses enfans, souffrant toutes les rigueurs dont le froid, la faim, le manque de vêtemens peuvent accabler des créatures humaines; car l'argent qu'ils avaient reçu de Tom Jones avait été presqu'entièrement employé à payer leurs dettes.

Une scène de cette nature ne pouvait manquer d'affecter le cœur de M. Allworthy. Il donna aussitôt à la mère deux guinées pour acheter des habits à ses enfans. La pauvre femme fondit en pleurs, et, tout en le remerciant de sa bonté, ne put s'empêcher d'exprimer sa reconnaissance à Tom qui l'avait, disait-elle, préservée longtems, elle et les siens, de mourir de faim et de froid. Nous n'avons pas eu, ajouta-t-elle, un morceau de pain à manger, ni ces pauvres enfans un haillon pour les couvrir,

qui ne nous aient été donnés par sa bonté. Car, outre le cheval et la bible, Tom avait encore disposé d'une robe-de-chambre et de plusieurs autres effets à lui, pour soulager cette malheureuse famille.

En revenant au château, Tom employa toute son éloquence à parler de la misère de ces gens et du repentir de Black George. Il y réussit parfaitement. Car M. Allworthy déclara qu'il pensait que cet homme avait assez souffert pour ce qui s'était passé, qu'il lui pardonnerait, et aurait soin de lui et de sa famille.

Tom Jones fut si charmé de ces espérances, que quoiqu'il fît tout-à-fait nuit lorsqu'ils arrivèrent au château, il ne put s'empêcher de retourner à un mille de distance, par une pluie battante, pour instruire la pauvre femme de ces bonnes nouvelles. Mais, comme ceux qui s'empressent de divulguer les bonnes nouvelles, il n'y gagna que la peine de les contredire lui-même; car le mauvais génie de Black George profita justement de l'absence de son ami pour tout détruire.

CHAPITRE X

Dans lequel M. Blifil et Tom Jones paraissent sous différens points de vue.

M. Blifil avait très-peu de cette aimable pitié qui distinguait Tom Jones ; mais il avait infiniment plus que lui une qualité bien supérieure, je veux dire l'amour *de la* justice. Il suivait, en cela, les préceptes et l'exemple de Thwackum et de Square ; car, quoique tous deux employassent fréquemment le mot de pitié, il n'en était pas moins clair que Square la considérait comme ne pouvant s'accorder avec la règle de la justice, lorsque Thwackum pensait que c'était aux hommes à être justes, et qu'il fallait laisser la pitié au ciel. Ces deux personnages différaient pourtant un peu dans l'opinion qu'ils avaient de cette sublime vertu, avec laquelle Thwackum aurait pro-

bablement détruit une moitié du genre humain, et Square l'autre moitié.

Quoique M. Blifil eût gardé le silence en présence de Tom Jones, quand il eut mieux considéré le fait, il ne put prendre sur lui de souffrir que son oncle fît du bien à des gens qui ne le méritaient pas. Il résolut donc aussitôt de révéler le fait dont nous n'avons encore dit qu'un mot à nos lecteurs, et que voici:

Le garde-chasse, environ un an après qu'il eut été renvoyé par M. Allworthy, et avant que Tom eût vendu son cheval, manquant de pain pour lui et pour sa famille, apperçut, en traversant une pièce de terre appartenant à M. Western, un lièvre au gîte, qu'il frappa sur la tête avec autant de lâcheté que de barbarie, non moins contre les lois de la chasse que contre les lois du royaume.

Le revendeur qui avait acheté le lièvre ayant été malheureusement pris quelque tems après avec une grande quantité de gibier, fut obligé d'appaiser M. Western en

dénonçant quelque braconier. Black George lui fut aussitôt indiqué, comme étant déjà suspect et ayant une mauvaise réputation dans le pays. C'était justement celui que le revendeur pouvait sacrifier avec le moins de désavantage pour lui, car il ne lui avait pas fourni de gibier depuis ce tems ; il y trouva même un avantage, celui de mettre à couvert, par ce moyen, ceux qui lui en fournissaient le plus souvent ; car, M. Western, charmé de trouver cette occasion de punir Black George, qu'une simple *faute* de cette nature pouvait perdre à jamais, ne prit pas de plus amples informations.

Si ce fait avait été présenté dans toute sa vérité à M. Allworthy, il en serait probablement résulté peu de mal pour le garde-chasse ; mais il n'y a point de zèle plus aveugle que celui qui est inspiré contre les coupables par l'amour de la justice. M *Blifil* avait oublié l'époque ; il variait également sur les circonstances du fait ; et, par l'addition un peu hasardée de la seule lettre *s*, il altérait considérablement l'histoire, car

il disait que George avait tué des lièvres. Toutes ces altérations auraient vraisemblablement servi à faire connaître la vérité, si M. Blifil n'avait pas malheureusement fait promettre le secret à M. Allworthy, avant de le lui révéler; mais, par ce moyen, le pauvre garde-chasse fut condamné, sans avoir trouvé l'occasion de se défendre; car rien n'étant plus certain qu'il avait tué le lièvre, et que la plainte en avait été portée, M. Allworthy ne douta pas que le reste ne le fût également.

La joie de ces pauvres gens fut conséquemment de peu de durée. M. Allworthy déclara le lendemain matin qu'il avait de nouvelles raisons qu'il ne lui était pas permis de dire, pour être irrité contr'eux, et défendit sévèrement à Tom de lui parler désormais de George. Il ajouta que, quant à sa famille, il tâcherait de l'empêcher de mourir de faim, mais qu'il abandonnait le malheureux George à la rigueur des lois.

Tom ne put deviner ce qui avait excité le courroux de M. Allworthy; car

il n'avoit pas le moindre soupçon sur M. Blifil. Cependant, comme son amitié ne connaissait pas d'obstacle, il se détermina à essayer un autre moyen d'empêcher la ruine du garde-chasse.

Tom Jones était lié depuis peu très-intimement avec M. Western : il s'était mis si avant dans ses bonnes grâces en franchissant les barrières les plus dangereuses, et par mille autres exploits aussi brillans, que M. Western avait déclaré hautement que Tom serait certainement un jour un *grand* homme, pour peu qu'il trouvât quelqu'encouragement. Il énonçait souvent le desir d'avoir un fils de ce mérite, et paria un jour tout haut mille guinées que Tom pouvait défier le meilleur chasseur du canton, et valait à lui seul toute une meute.

Ce genre de talent l'avait tellement mis en faveur auprès de M. Western, qu'il était le convive le mieux reçu à sa table et son compagnon favori à la chasse. Tout ce que ce gentilhomme aimait le mieux, c'est-à dire, ses fusils, ses chiens et ses chevaux,

étaient autant au service de Tom que s'ils lui eussent appartenus. Il résolut donc d'employer son crédit en faveur de son ami Black George, qu'il espérait introduire chez M. Western, sur le même pied qu'il était chez M. Allworthy.

Si le lecteur considère que Black George était déjà coupable envers M. Western, s'il considère encore la gravité du crime pour lequel il avait encouru l'indignation de ce gentilhomme, il taxera peut-être de folie l'entreprise de Tom, comme ne permettant aucun espoir. Mais s'il condamne le pauvre Tom en cette circonstance, il ne pourra s'empêcher du moins d'applaudir à son humanité, et de lui montrer tout l'intérêt possible, pour lui donner des forces dans une occasion aussi difficile.

Tom s'adressa donc pour ce dessein à la fille de M. Western, jeune personne de dix-sept ans environ, que son père aimait et estimait par-dessus tout.... après son équipage de chasse. Elle avait beaucoup de crédit sur son père, Tom en avait un peu

sur elle. Mais, comme nous la destinons à être l'héroïne de cette histoire, comme c'est une dame que nous aimons beaucoup, et qu'il est probable que la plupart de nos lecteurs l'aimeront aussi beaucoup, il serait tout à fait inconvenant qu'elle parût pour la première fois sur la scène à la fin d'un livre.

FIN DU LIVRE TROISIÈME
ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES.

Page

PRÉFACE. v

LIVRE PREMIER

Contenant, sur la naissance de l'Enfant trouvé, tout ce qu'il est nécessaire ou convenable d'en dire au lecteur, au commencement de cette histoire..... 1

CHAPITRE Ier. *Introduction à l'ouvrage, ou menu du festin* . . . . . Ib.

CHAP. II. *Esquisse du caractère de M. Allworthy. Portrait plus détaillé de miss Bridget Allworthy, sa sœur.....* 8

CHAP. III. *Évènement singulier qui arrive à M. Allworthy, à son retour chez lui. Conduite décente de mistriss Débora Wilkins, avec quelques réflexions convenables sur les bâtards* 13

CHAP. IV. *Description qui met le lecteur en danger de se rompre le cou. Il en réchappe. Grande complaisance de miss Bridget Allworthy* 22

Page
CHAP. V *ne contenant que peu de faits bien communs, et une observation peu commune*..... 30
CHAP. VI. *Mistriss Débora arrive dans la paroisse. Comparaison frappante. Portrait de Jenny Jones. Exemple des difficultés et du découragement que peuvent éprouver les jeunes femmes qui cherchent à s'instruire*..... 34
CHAP. VII *contenant un sujet tellement grave, que le lecteur ne pourra rire une seule fois pendant tout le cours du chapitre, à moins que ce ne soit aux dépens de l'auteur*..... 45
CHAP. VIII. *Dialogue entre miss Bridget et mistriss Débora, plus amusant, mais moins instructif que le précédent.* 57
CHAP. IX *contenant des choses qui surprendront le lecteur*..... 64
CHAP. X. *Hospitalité de M. Allworthy: Légère esquisse du caractère de deux frères, l'un docteur et l'autre capitaine.* 70
CHAP. XI *contenant beaucoup de règles et quelques exemples sur la manière de devenir amoureux. Description de la beauté. Plusieurs autres motifs plus raisonnables pour se déterminer au mariage*..... 73

Page

CHAP. XII *contenant ce que le lecteur peut probablement s'attendre à y voir.* 90

CHAP. XIII *qui finit le premier livre, avec un exemple d'ingratitude qui, nous l'espérons, ne paraîtra pas naturelle.....* 98

LIVRE II

Contenant quelques scènes du bonheur conjugal dans les différens âges de la vie, et divers autres évènemens qui se sont passés durant les deux premières années qui suivirent le mariage du capitaine Blifil et de miss Bridget Allworthy..... 105

CHAP. Ier. *où l'on découvre quelle espèce d'histoire est celle-ci; ce à quoi elle ressemble, et ce à quoi elle ne ressemble pas.....* Ib.

CHAP. II. *Précautions religieuses contre le trop de faveur accordée aux bâtards, et grande découverte faite par mistriss Débora Wilkins.....* 110

CHAP. III. *Description d'un gouvernement domestique, fondé sur des règles directement contraires à celles d'Aristote . . . . . .* 115

CHAP. IV *contenant une des batailles,*

Page
ou plutôt un des duels les plus sanglans dont on ait jamais fait mention dans une histoire domestique..... 124
CHAP. V *contenant beaucoup de faits propres à exercer le jugement et la réflexion du lecteur*..... 135
CHAP. VI. *Procès de Partridge le maître d'école, pour cause d'incontinence; témoignage de sa femme. Courtes réflexions sur la sagesse de nos lois, avec d'autres matières sérieuses, que l'on aimera d'autant plus, qu'on les entendra mieux*..... 147
CHAP. VII. *Légère esquisse du genre de bonheur qu'un couple sage* peut *tirer de la haine. Courte apologie de ceux qui ne s'arrêtent point aux imperfections de leurs amis*..... 161
CHAP. VIII. *Recette qui n'a jamais manqué de réussir dans les cas les plus désespérés, pour regagner la tendresse de sa femme*..... 171
CHAP. IX. *Preuves de l'infaillibilité de la recette précédente, dans les lamentations de la veuve, avec d'autres accessoires de la mort, telles que des médecins, etc., et une épitaphe dans le vrai style*..... 175

LIVRE III

Page

Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable dans la famille de M. Allworthy, depuis que Tom Jones a atteint sa quatorzième année, jusqu'au moment où il est parvenu à sa dix-neuvième. Le lecteur pourra recueillir dans ce livre quelques idées sur l'éducation des enfans. 185

CHAP. Ier. *contenant peu de chose ou rien.* . . . . . Ib.

CHAP. II. *Le héros de cette grande histoire paraît sous des auspices très-funestes. Petit conte d'un genre si commun, que quelques lecteurs le jugeront indigne de leur attention. Un mot ou deux concernant un certain gentilhomme, et plus particulièrement un garde-chasse et un instituteur.* . . . 190

CHAP. III. *Caractère de M. Square le philosophe, et de M. Thwackum le théologien, avec une dispute concernant.* 203

CHAP. IV. *Contenant l'apologie de l'auteur, et un incident puéril, qui peut-être aurait aussi besoin d'apologie.* 210

CHAP. V. *Contenant les opinions du*

Page

théologien et du philosophe sur les deux jeunes gens ; quelques raisons à l'appui de leurs opinions, et plusieurs autres choses..... 218

CHAP. VI *contenant encore une raison plus forte que la précédente, à l'appui des opinions que nous venons de rapporter*..... 230

CHAP. VII. *Dans lequel l'auteur lui-même paraît sur la scène*..... 239

CHAP. VIII. *Incident puéril, qui sert cependant à faire connaître le bon naturel de Tom Jones*..... 244

CHAP. IX. *Incident d'une nature plus odieuse encore que le précédent, avec les commentaires de Thwackum et de Square*..... 250

CHAP. X, *dans lequel M. Blifil et Tom Jones paraissent sous différens points de vue*..... 256

FIN DE LA TABLE.

6. vol. 27.22.24.
Bt fr. Fwd Fund
d 265

